

MINOS

UN ANGE PASSE

NOUVELLES



Un ange passe

JULIO, LES ANGES SACRIFIÉS

I

L'attentat

Alberto avait demandé à Julio de sortir les poubelles, et à cause de quoi il fut le dernier à aller se doucher. Après toute la poussière qu'il avait mangée cette journée en crapahutant, en rampant, en sautant des clôtures, après la sueur qu'il avait dépensée en grim pant aux arbres ou en escaladant des murs de pierres, il était heureux que ce fût enfin son tour. Mais, dans le couloir qui menait à la salle de douches, la serviette sur l'épaule et des vêtements propres à la main, il aperçut Beatriz qui revenait de la cuisine ; il l'attendit.

Elle s'approcha en lui souriant et s'arrêta devant lui.

– Bonjour Julio... T'as grandi, ma foi !

Beatriz venait parfois donner un coup de main à son père, Alberto, lorsque se préparait une fête, comme ce soir. Son travail d'assistante commerciale lui ayant permis de s'acheter une vieille Ford, ces jours-là elle faisait la route depuis la région de Tacuarembo pour apporter la viande qu'il avait commandée. Elle avait vingt-cinq ans, et Julio était amoureux d'elle... Mais qui n'était pas amoureux de Beatriz ? Avec ses lèvres corallines, fines, délicatement renflées, ses yeux effilés, ses sourcils qui s'étiraient jusqu'aux tempes, comme effleurés de l'aile d'un ange, et surtout avec une petite paire de seins bombés haut tenus dans le chemisier, elle stimulait la libido de tous les garçons mieux que le diable n'y serait parvenu ! Malheureusement, elle n'était pas souvent là, on la voyait rarement, et, s'il se racontait dans le dortoir beaucoup d'histoires sur son compte, Julio se doutait bien qu'il s'agissait d'affabulations. De toute façon, avec la douzaine d'années qui les séparaient, il savait qu'il n'avait aucune chance auprès d'elle, évidemment.

Elle lui fit un sourire complice :

– Je crois que vous allez vous régaler, ce soir !

Et, s'avançant, elle lui déposa un baiser sur le front.

– À tout à l'heure !

Un ange passe

Elle poursuivit son chemin. De ce baiser, Julio garda des étoiles dans la tête. Il regarda avec mélancolie la jeune femme disparaître, au bout du couloir, vers la cour.

Il se retrouva seul dans la salle de douches, tous les autres étant déjà sortis. Il aimait autant cela, il pourrait se laver tranquillement sans qu'un connard ne vînt l'examiner sous le nez en prétendant lui compter les roubignoles. Il ôta ses vieilles pataugas éculées, se débarrassa du tee-shirt et du short avec lesquels il s'était entraîné, plus sales et maculés que s'il s'était roulé dans une auge à cochons, tira ses chaussettes et son slip collés à la peau par la sueur, et, tout nu, il entra dans un des boxes qu'aucune porte ne fermait.

Il ouvrit le robinet et, rassemblant son courage, il se plaça sous le jet. Il sursauta, saisi par l'eau froide, à peine tiède – il n'y avait pas d'argent à dépenser en électricité inutile, seul le soleil tempérait le ballon sur le toit. Mais dès qu'il y fut habitué, les yeux fermés, il présenta son front à l'aspersion revigorante qui lui ruisselait sur la tête, sur les épaules, le long du dos ; il se tournait d'un côté, de l'autre, pour se faire pénétrer par la salubrité de l'eau froide. Raúl ne les avait pas ménagés, il voulait que les Mínimos fussent au mieux de leur forme pour l'opération qui à présent aurait lieu bientôt, mais grâce à quoi il sentait à cet instant chacun de ses membres, chaque muscle de son corps, chaque flux d'énergie qu'il avait épuisé dans l'effort – il se sentait exister.

Il ferma l'eau, puis il se savonna de la tête aux pieds. Quand il en fut à ses organes, il les enferma dans son poing et, ralentissant ses gestes, il les massa rondement dans la mousse onctueuse. La silhouette de Beatriz lui revint... Ses seins – il les imaginait nus –, sa bouche – il se voyait l'embrasser –, ses yeux – il aurait voulu en être dévoré –... et sa verge grossissait, ses bourses se rétractaient...

Mais il s'interrompit soudain en entendant battre la porte de la salle ; il se tourna face au mur pour qu'on ne le trouvât pas dans cet état. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et fut rassuré de voir qu'il ne s'agissait que d'Enrique : ce n'était pas de lui qu'il pouvait craindre une curiosité déplacée. Il croisa brièvement le regard de son camarade, lequel détourna les yeux, gêné, avant de récupérer un peigne oublié sur un lavabo et de ressortir aussitôt. Enrique était son voisin de dortoir, et peut-être celui du groupe qu'il appréciait le plus. Il avait un caractère doux, sensible, il était intelligent ; il avait en réalité quelque chose de différent des autres – sans même parler de ses étonnants cheveux blonds, les seuls de tous les Mínimos, lesquels il gardait aussi longs que Raúl le tolérait.

Julio rouvrit l'eau, se rinça soigneusement, et enfin il sortit. Il attrapa sa serviette et se frictionna. En prévision de la fête, il avait préparé ses plus beaux vêtements. Il commença par enfiler un slip propre, gris clair, puis il passa son sweat blanc, traversé en haut des bras de

deux bandes du même bleu que le drapeau de l'Uruguay, et marqué devant d'un énorme 14 – les garçons s'étaient cotisés et le lui avaient offert le mois précédent, pour ses quatorze ans. Puis il se faufila dans son pantalon de jogging gris clair, dont il ajusta la ceinture élastique plutôt bas, de telle sorte que, avec le sweat un peu court, on lui vît le nombril ; il pensait que c'était plus « sexy »...

Il enfila une paire de chaussettes blanches, et il entra dans ses vieilles baskets, jadis blanches elles aussi, sur lesquelles il fit tomber le bas du pantalon pour qu'on ne les vît pas trop. Devant une glace, il peigna ses cheveux bruns, d'ordinaire volumineux, mais que l'eau lui avait plaqués sur la tête.

*

– ... Car l'intérêt des exécutions de cadres politiques, c'est évident ! D'abord, ces hommes sont proches du pouvoir, infiniment plus que de simples soldats, et puis ils ont une réelle influence sur les décisions du gouvernement...

Julio écoutait Mauricio en le regardant siroter son maté. Sur la table se trouvaient les reliefs du repas, les petits os tronçonnés des côtes de bœuf, les peaux des boudins, quelques rares saucisses qui n'avaient pas été mangées. Tout autour, discutaient une vingtaine de garçons, entre treize et quinze ans, vivement excités par l'ambiance de la fête.

– ... Quand la population découvre que la révolution est parvenue à supprimer un haut fonctionnaire, que tout le monde croyait super bien protégé, l'effet psychologique est double : nos sympathisants sont renforcés dans leur conviction, et les indécis nous rejoignent dans l'insurrection. Si par exemple nous arrivons à exécuter le colonel Pérez...

Un garçon réagit :

– Dégommer Pérez ?!... Tu décornes ! C'est impossible...

Mauricio eut le petit sourire entendu de celui qui sait, mais qui ne peut pas parler. Julio en fut agacé ; il demanda :

– Mais ça sert à quoi que les gens soient d'accord avec la guérilla ? Le gouvernement, il s'en fiche !

Les yeux de Mauricio brillèrent, trahissant sa satisfaction d'avoir la réponse prête. Il se pencha et lui posa la main sur le genou.

– Mon vieux, la guérilla est une guerre de conquête du cœur, mais aussi de l'esprit.

Une formule de Raúl, pensa Julio. Mauricio se contentait de rabâcher ce que leur chef professait. Alors qu'il n'avait guère plus de vingt-cinq ans, assuré de sa « belle gueule » – quoiqu'un peu lourde de traits –, il prenait des airs pénétrés comme s'il avait tout compris. Julio se souvenait comment ses parents, qui aujourd'hui faisaient par-

tie de la longue liste des « disparus », le mettaient en garde contre ce qu'ils appelaient la « pensée prédigérée »...

– La théorie maoïste de la guerre populaire prolongée se divise en trois phases.

Il s'adressait maintenant à Julio en particulier. Il referma le poing qu'il lui avait posé sur la cuisse, et il dressa le pouce, comptant sur ses doigts.

– À la première, les guérilleros obtiennent le support de la population, au travers d'attaques contre la machine gouvernementale, et par la diffusion de propagande. À la seconde, on monte en puissance, et les attaques se font contre les militaires et les institutions vitales. À la troisième phase, on utilise le combat conventionnel pour prendre les villes, déborder le gouvernement, et contrôler le pays.

Il reblia le majeur pour ne garder que le pouce et l'index dressés.

– Nous en sommes à la deuxième étape... Tu comprends ?

Et Mauricio lui tapota le genou d'un geste affectueux. Julio s'écarta. Sur Mauricio aussi circulaient différents ragots.

Un autre garçon intervint en posant une question. Julio en profita pour faire mine de regarder autour de lui et sortir ainsi de cette conversation. Il avait bien assez des leçons d'éducation politique, dont Raúl les gratifiait deux fois par semaine, pour suivre en plus celle remâchée d'un Mauricio. Ses yeux errèrent sur le réfectoire où les garçons allaient et venaient, s'apostrophaient et riaient bruyamment. Il remarqua soudain que Beatriz s'était assise à côté d'Enrique. Il en ressentit un pincement au cœur.

Beatriz devisageait son voisin, qui s'était lancé avec d'autres garçons dans une discussion animée sur la différence entre *guerrillero* et *terrorista*, mais elle ne suivait les arguments échangés que distraitemment. Comme le disaient ses copines, elle était une « mange-tout ». Elle aimait beaucoup entreprendre les jeunes hommes, elle adorait aussi séduire les jeunes femmes, particulièrement celles qui n'avaient encore rien connu des charmes saphiques, mais, surtout, elle raffolait des jeunes adolescents. Elle ne savait d'où lui était échu ce goût pour les relations sexuelles, mais il lui était venu très tôt, et elle en avait fait vocation au point que, pour pouvoir s'y adonner impunément, quelques années auparavant, profitant d'une bourse obtenue pour avoir réussi ses examens, elle avait fait un voyage en Europe pendant lequel elle s'était rendue aux Pays-Bas, à une adresse donnée par une amie plus âgée, qui du temps où elle était lycéenne l'avait initiée aux plaisirs lesbiens, et elle s'était fait ligaturer les trompes. Elle ne voulait d'autre enfant que ceux qu'elle pouvait embrasser sur la bouche, ceux qu'elle pouvait laisser jouir librement en elle.

Et ainsi ce n'était pas par hasard si elle s'était assise là ce soir. Avec ses cheveux d'un blond lumineux, qu'il portait long, jusqu'au

cou, Enrique était un cas à part dans ce pays où tous les garçons étaient bruns. À voir sa peau claire, ses traits délicats, il n'avait certainement pas plus de quatorze ans, et elle fondait devant son visage long, ses yeux chastement baissés, ses sourcils haut placés, ses lèvres droites et néanmoins sensuelles. Il portait un simple sweat-shirt vert olive – les Mínimos n'avaient en général que peu de moyens pour s'habiller –, mais sous le tissu qui flottait sur son ventre on devinait son torse fin et nerveux.

Julio vit Alberto traverser le réfectoire et installer deux chaises au fond. Non sans quelque solennité, il sortit son bandonéon, et il se mit à préluder. Il craignait cet homme, mais il aimait sa silhouette efflanquée, et il s'étonnait que, en dépit de leur couleur grise, il portât long ses cheveux. Après avoir reçu une balle qui lui avait laissé une jambe raide, il était maintenant chargé de l'intendance des Mínimos. Raúl alla chercher sa guitare et le rejoignit. Ils se jetèrent un coup d'œil et, de conserve, ils entrèrent dans la musique. Un demi-silence s'était fait dans le réfectoire. Les accords plaqués sur les cordes marquaient le rythme chaloupé des notes plaintives du bandonéon. Puis, après une syncope, le tempo bascula et prit un tour plus nerveux. Julio était fasciné par l'entente entre les deux hommes, leur capacité de s'écouter, de se répondre.

Beatriz se pencha vers Enrique et lui demanda :

– *El choclo*... Tu reconnais ?

Le garçon hocha la tête. Beatriz savait sa question factice, tout le monde connaissait ce morceau, mais cela permettait d'ébaucher un lien. Elle décida de lui faire le coup de la cigarette, un classique, mais qui en général marchait bien avec les jeunes garçons. Profitant de la musique qui masquerait ses paroles, elle se pencha en avant, appuya son bras familièrement sur le dossier de son voisin, et elle lui demanda discrètement :

– T'aurais pas une clope par hasard ?...

Le garçon tressaillit. Évidemment, il secoua la tête – Raúl interdisait strictement aux Mínimos de fumer. Mais de lui faire entendre qu'il aurait pu en avoir était une façon de le flatter en le considérant comme un adulte, un égal. Et, quoiqu'elle en eût un paquet dans son sac, elle soupira :

– Dommage, j'en ai plus...

Elle se recula à peine et, dans le mouvement, sa main vint « par inadvertance » frôler le dos du garçon. Le tissu de coton qui l'enveloppait était très doux, mais l'épaule qu'elle devina dessous lui donna encore plus envie : mince, légèrement osseuse, enrobée d'une musculature tendre, charnelle... Elle aimait tellement chez les jeunes garçons cette vigueur enclavée de féminité... Voyant qu'il écoutait attentivement la musique, elle revint lui glisser à l'oreille :

Un ange passe

– C’est beau, hein ?... J’adore.

Il hochait la tête. Elle pensait qu’il était encore bien plus beau que la musique... Comme distraitement, elle se mit à égrener les doigts sur son épaule, feignant d’accompagner la course du bandonéon qui cascadaient, montant et descendant autour de la ligne sourde de la guitare. Puis, insensiblement, elle lui vint sur le cou, long et droit, tendu, suivit le bord du menton, rejoignit l’angle de la mâchoire. Cependant, quand elle passa sous le léger rideau des cheveux et lui frôla le lobe de l’oreille, il eut un petit geste de la tête pour s’écarter, comme s’il prenait seulement conscience de sa présence. Apparemment, il n’aimait pas qu’on lui fit des chattering dignes d’une fille ! Elle sourit ; il ne ferait peut-être pas toujours autant de manières... Du dos de la main, pour le taquiner, elle lui caressa encore la joue. La peau était d’un rose tendre, fragile, tellement lisse. De nouveau, il eut un tic d’agacement.

Pendant ce temps, des garçons s’étaient levés et esquissaient quelques pas de tango, tournoyant en solo devant les musiciens.

– Viens. On va danser...

Elle sentit un léger vent de panique passer sur le garçon.

– Non... Faut que je débarrasse...

Il se leva et commença de ramasser les assiettes. Beatriz resta déconcertée. Elle n’osa pourtant pas insister : elle ne tenait pas à ce que son père la remarquât dans ses entreprises. Il ne lui demandait pas souvent de venir, or cette réserve de jeunes garçons sur laquelle il régnait était précieuse, et il n’aurait pas fallu s’en faire interdire l’entrée à cause d’un petit con, trop effarouché pour danser avec elle, paralysé à l’idée de s’exhiber devant ses copains !

De loin, Julio aperçut Enrique qui s’activait alors que Beatriz fronçait les sourcils. Il avait observé le manège de la jeune femme et, terriblement jaloux de la chance de son camarade, il ne comprenait pas qu’il ne la saisît pas. Il le suivit des yeux tandis qu’il emportait une pile d’assiettes sales ; à sa place, il aurait remis à plus tard de débarrasser ! Certes les parents d’Enrique l’avaient éduqué dans la stricte observance des règles du bien-vivre en communauté, mais, à cet instant, personne ne semblait s’en préoccuper, pas même Alberto, parti loin dans sa musique.

Enrique, encore troublé par les manœuvres de Beatriz, entra dans la cuisine et déposa les assiettes sur la planche à côté de l’évier.

En se retournant, il fut surpris de voir Mauricio arriver avec les plats dans lesquels on avait servi la viande ; le garçon n’était pourtant pas du genre à se précipiter pour prendre son tour de corvée. En les déposant à côté de la vaisselle sale, Mauricio lui adressa un petit sourire coquin.

– Dis donc, je t’ai vu avec Bea... Elle te faisait pas du pied ?... Et tu l’as plantée là ?

Un ange passe

Enrique était à cent lieues d'avoir envie de discuter de cela avec un Mauricio. Il grommela quelques mots et voulut passer son chemin. Mais l'autre l'arrêta en se campant devant lui.

– Qu'est-ce qu'il y a ?... Elle est super-belle, Bea, non ? T'aimes pas les filles ou quoi ?

Il lui sourit et lui posa la main sur l'épaule.

– Peut-être tu préfères les mecs ?...

Enrique resta pétrifié. La main, large et pesante, s'était mise à le masser en rond, avec une lenteur suggestive. Puis elle descendit sur son bras, où elle le tripota ostensiblement au travers de la manche. Il ne savait que faire ; il n'était pas habitué à ce genre d'attouchements, à ces caresses explicitement lascives ; mais il se contint, réprimant le réflexe de se dégager. Il pensa que se présentait peut-être l'occasion de connaître comment c'était, ce que cela faisait, s'il aimait cela ou non... Son hésitation conforta Mauricio, il lui prit le menton, lui redressa la tête.

– Regarde-moi, petite rose... Que tu es jolie !...

Enrique rougit à ce quolibet que les hommes lançaient aux femmes dans la rue !... Dérangé par l'air satisfait du garçon, lequel était persuadé que personne ne pouvait résister à son charme, il baissa les yeux. Il sentit alors qu'on le prenait par la nuque, on se penchait sur lui, et soudain on l'embrassa. Il hésita une demi-seconde. Mais dès qu'il eut cette bouche sur lui, trop épaisse, trop charnue, qui pressait la sienne en cherchant à la pénétrer, quand lui vint cette haleine montant des entrailles où fermentait un repas trop lourd, il fut brusquement rebuté. Le garçon était trop grand, trop large, trop massif pour lui, ses bras étaient trop gros, trop musclés. Il se dégagea.

– Laisse-moi...

Mais le jeune homme le retint par l'épaule. Il voulut le rassurer :

– Attends ! Tu vas voir, je vais te faire plaisir...

Il lui mit la main entre les jambes, et il le pelota là, à la braguette, assez rudement. Interloqué, Enrique sursauta ; il vit rouge.

– Lâche-moi, j'te dis !

Et, de force, il s'arracha brusquement ; il sortit.

En retournant dans le réfectoire, il était encore en ébullition. Il avait l'impression de s'être fait agresser... Il se remit rageusement à ramasser les couverts. De loin, il jeta un coup d'œil à Beatriz. Elle croisa son regard, mais elle se détourna. Elle se leva, attrapa son sac, et quitta le réfectoire.

Quand il revint d'un nouveau voyage à la cuisine, il remarqua que Julio n'était plus là non plus.

Beatriz alla sur le perron. Il ne faisait pas chaud, mais son père interdisait qu'on fumât à l'intérieur. Elle prit le paquet dans son sac, al-

Un ange passe

luma une cigarette, et elle tira nerveusement dessus... Elle restait piquée de s'être fait évincer par ce blanc-bec d'Enrique !...

Soudain, elle sentit dans la pénombre une présence à ses côtés. Elle reconnut Julio ; elle se demanda ce qu'il venait faire là. Il lui dit, d'une voix mal assurée :

– Euh... Tu me passerais pas une clope ?...

Elle le dévisagea, incrédule : lui faisait-il le coup de la cigarette, à son tour ?!... Elle hésita. Si jamais on la prenait à faire fumer un garçon, elle se ferait sérieusement taper sur les doigts. Mais elle avait remarqué Julio de longtemps, et il lui plaisait bien, lui aussi. Après Enrique, c'était certainement le plus beau de la bande. Il avait une bonne touffe de cheveux bruns qui retombait sur son front comme un drapeau, son regard était intelligent et sensible, ses yeux sombres, feutrés, semblaient toujours étonnés devant la vie, et son nez, droit mais charnu, ses lèvres ourlées, le rendaient très sensuel. De plus, à voir comment, l'air de rien, il lui lorgnait la poitrine, lui ne paraissait pas si timoré ! Puisque l'autre s'était défilé, elle se rattraperait volontiers avec celui-ci. Elle lui montra sa cigarette et mentit :

– C'est ma dernière... Tu veux une taffe ?

Elle la lui tendit.

– Mais, surtout...

Avec une mine de conspirateur, elle mit l'index devant ses lèvres pour lui intimer le silence. Il lui sourit avec gratitude.

Ils restèrent côte à côte à se passer la cigarette, non loin de la grille refroidie qui avait servi pour la *parrillada*, face à cette ancienne cour de récréation plongée dans l'ombre. Les cris des enfants étaient ce soir remplacés par les notes du bandonéon et de la guitare, venant du réfectoire, qui continuaient de couler et d'aller s'éteindre contre les murs. Elle contemplait les bâtiments fatigués de cette école désaffectée, et elle pensait que Raúl avait choisi là un excellent refuge. Qui irait chercher les Mínimos dans ce village écarté, loin de Cerro Largo ?

Julio était intimidé par ce moment d'intimité qu'il partageait avec Beatriz, sans personne d'autre, seulement eux deux... Il se demandait surtout si elle aurait avec lui les attentions qu'elle avait eues pour Enrique... Il l'entendit qui murmurait :

– Vous êtes bien, ici... Et vous êtes en sécurité. Je suis sûre qu'on vous cherche partout dans la pampa, dans des estancias abandonnées, alors qu'on ne pense pas à venir au cœur de ce petit village !

Il fut ennuyé qu'elle lui parlât de cela. Il essaya de la ramener à lui :

– Oui, c'était mon école, quand j'étais en primaire...

Un ange passe

Elle le regarda. Elle tira une dernière bouffée, puis elle jeta la cigarette par terre et l'écrasa.

– Ça suffit ! On s'encrasse les poumons ! Après, t'arriveras plus à courir...

Il fut attendri de la sentir comme une grande sœur qui s'inquiétait de sa santé. Elle le dévisageait. La lueur qui venait des fenêtres du réfectoire l'éclairait faiblement. Elle était tellement belle, aérienne, lumineuse dans le noir de la nuit. Il fut électrisé.

Beatriz savait qu'elle avait captivé le garçon. C'était facile à voir, ses yeux parlaient, tout son corps semblait tendu pour retenir l'élan qui le poussait vers elle. Elle fut heureuse d'avoir retrouvé son ascendant ; elle pensa en faire bon usage : celui-ci, elle allait le serrer dans ses filets, l'emballer sans attendre, elle n'allait pas le laisser changer d'avis.

Elle lui saisit la main, lui sourit. Il lui sourit de retour, et il était si gauche qu'il en était désarmant. Elle remonta le long de son bras, lui prit tendrement l'épaule, et, venant sur lui, elle lui déposa un léger baiser sur le front. Puis elle en nicha un autre entre ses sourcils, en laissa un autre encore sur l'aile de sa narine, amoureusement lui en mit un sur le bout du nez, et, en suivant, soudain elle l'embrassa sur la bouche. Il se raidit, comme une corde qui se tend d'un coup. Elle lui glissa l'autre main dans la nuque, l'emprisonna, et elle le sentit se casser en arrière, s'abandonner, venir à elle ; tout son corps se ramollit. Il se donnait sans réserve, et elle en fut touchée ; son désir de lui s'augmenta même d'une petite pique amoureuse. Elle le serra entre ses bras, et elle l'embrassa délicatement, mais sans ambiguïté. Elle parcourait légèrement ses lèvres, elle les effleurait, allant et revenant sur elles, les touchant à peine, d'une caresse suave, exquise. Elle cherchait seulement à exacerber ses sens, à le rendre fou.

Elle s'écarta. Il n'était pas question de rester là, où n'importe qui pouvait surgir à chaque instant. Elle le prit par la main.

– Viens.

Et elle l'entraîna dans la nuit. Elle le conduisit au fond de la cour où, à côté de deux vieilles camionnettes, se trouvait son antique Ford Zephyr, à moitié rouillée, dont elle ouvrit la porte arrière. Il hésita à peine, se faufila à l'intérieur, et elle le suivit, en faisant attention à ne pas claquer la portière.

Aussitôt elle le reprit dans ses bras, et elle l'enlaça amoureusement. Cette fois ça y était, son envie de lui s'était libérée, et elle grossissait rapidement. Elle l'embrassa plus fougueusement, lui enfonça ses doigts dans la nuque, parcourut sa chevelure drue, épaisse, tandis que de l'autre main elle lui pressait la poitrine, elle lui caressait le ventre, elle se glissait sous son sweat. Comme il continuait de se laisser faire, elle le pénétra avec la langue, elle le griffa avec les ongles

sur la nuque, et elle adora sentir la convulsion qui le traversa. Elle descendit sur le bas du ventre, et elle n'eut pas de mal à trouver au travers du jogging l'émouvant aiguillon qui s'y était dressé. Elle le caressa un moment au travers du coton, et aussitôt il acheva de s'étendre. Alors elle s'écarta.

Julio était abasourdi par la rapidité des événements. Il restait éberlué par son premier vrai baiser, par la sensation de cette main qui était venue sur son sexe ! Il bandait terriblement ; il avait un désir infini d'enfoncer son membre quelque part. Allait-il le faire, véritablement ?... Il commença d'y croire quand il la vit se déboutonner. Dans le noir, il devinait les doigts longs et fins qui défaisaient, un à un, de haut en bas, les boutons luisants du chemisier. Elle l'écarta, et il découvrit le bandeau du soutien-gorge, sombre sur la peau blanche. Il fut pris de vertige. Il allait devoir faire l'homme ; et, à cet instant, il se sentit soudain très jeune.

Beatriz se débarrassa de son vêtement qu'elle laissa sur la plage arrière de la voiture, puis elle rabattit les bretelles de son soutien-gorge et le dégrafa. Elle lui murmura :

– Viens...

Elle le reprit par la nuque et l'attira sur elle. Le gamin se mit à lui embrasser maladroitement les seins, mais avec une ardeur qui avait quelque chose de frénétique, qui montrait à la fois l'intensité de son avidité, et son souhait de bien faire, de lui faire plaisir. C'était malhabile, mais c'était charmant. Tout en laissant la jeune bouche se promener autour de ses mamelons, elle l'encourageait en lui caressant la tête, en fourrageant dans ses cheveux, et, quand les sensations commençaient d'être trop vives, elle lui agrippait les épaules, et elle y plantait les ongles. Puis elle s'écarta à peine, se prit un sein dans la main, et le lui présenta.

– Suce-moi, mon chéri. Comme tu tétais ta mère.

Impressionné, Julio laissa entrer dans sa bouche le téton durci qui pointait au milieu de cette chair si douce. Mais les mots de la jeune femme avaient résonné au fond de lui, dans une partie de son esprit à laquelle il n'avait pas vraiment accès, et il resta paralysé, n'osant rien faire.

Beatriz l'écarta. C'était le problème avec les jeunes garçons : ils pouvaient être craquants, mais ils manquaient d'expérience et parfois des réflexes les plus élémentaires. Elle lui attrapa le sweat, le lui tira d'un coup, et elle le rejeta sur la plage arrière lui aussi. Elle repoussa le garçon en l'allongeant à demi sur la banquette défoncée, vint sur lui, s'empara de son torse étroit, souple et tendre comme elle les aimait tant, et elle le recouvrit de baisers. Elle le picorait partout, dans la niche du cou, sur les flancs, au creux du plexus, dans l'alvéole du

nombril. Puis elle attrapa la ceinture élastique de son jogging et commença de l'abaisser. Elle murmura :

– Aide-moi.

Il finit par se décider à soulever les reins, et le pantalon lui glissa sur les hanches. Une bouffée de chaleur lui vint au visage tandis qu'elle découvrait le petit slip, clair au milieu de la nuit, déformé par la barre qui remontait en biais vers la taille, fascinant comme tous les interdits. Elle y posa les mains, et elle sentit le jeune sexe sursauter sous ses doigts. Elle se mit à l'embrasser à petits coups, le mignotant de la base jusqu'à la pointe, tout le long. Puis elle descendit sur le renflement, à la jonction des cuisses, et elle le lécha au point de mouiller le tissu. En entendant les gémissements désespérés que poussait le garçon, elle sut qu'ils allaient partager un vrai plaisir.

Elle se redressa, roula le slip sur les hanches, et aussitôt le pantin bondit au-dessus du ventre. Ravie, elle l'enferma dans sa main et le serra ardemment. Elle se pencha dessus, lui déposa un léger baiser sur la pointe, et le gamin fut traversé d'un frisson de chat qui le fit onduler en miaulant. Elle avança alors le bout de la langue, alla fouiller dans le petit cratère, et bientôt, sous la pression interne qui se faisait de plus en plus vive, la jeune peau élastique se rétracta, dévoila le tendre bijou qu'elle recelait.

Elle prit le gland en bouche, seulement le gland, resserrant avec les lèvres la petite couronne par-dessous, et elle commença d'y promener sa langue. Le gosse gémissait plaintivement, elle connaissait cela, elle savait qu'à cet âge les sens étaient tellement vifs que toute impression était démultipliée, confinant à la douleur.

Elle descendit ensuite doucement, et le membre tendu lui coulissa entre la langue et le palais, jusqu'à lui venir au fond de la gorge. Elle remonta, redescendit, plusieurs fois, et le garçon était agité de mouvements fébriles, incontrôlés, il poussait des cris de chaton qui appelle sa mère.

Julio crut mourir quand elle se redressa, qu'elle l'abandonna alors qu'il sentait un plaisir intolérable monter en lui. Haletant, il la regarda défaire sa jupe, se contorsionner pour la faire glisser le long de ses jambes, et la laisser tomber par terre. D'un geste vif et rapide, elle se débarrassa de sa petite culotte. Le cœur battant, il scrutait le triangle d'ombre, en haut des cuisses, cherchant déjà à le pénétrer du regard, ne pouvant s'empêcher de redouter ce qui l'y attendait. Elle s'avança, vint à califourchon au-dessus de lui, et elle s'assit sur ses cuisses. Elle lui prit le membre, et elle le conduisit dans ce buisson qui l'impressionnait si fort. En sentant le bout de sa verge toucher ce nid, il s'aperçut qu'il était trempé ! Puis elle descendit sur lui, et sa pointe fut en contact avec une chair si tendre, si tiède, si suave, qu'il en écarquilla les yeux, le souffle coupé. La jeune femme s'appuya légèrement sur

lui, lui lâchant progressivement le sexe, et il glissa au fond d'une fente inconnue qui le happa dans son précipice, comme dans un songe. Lentement, petit à petit, elle s'empala sur lui, jusqu'à ce que son bas-ventre rencontrât le sien.

– Tu me sens bien ?...

Il ne put lui répondre tellement il était pris par ces sensations nouvelles, extraordinaires. Elle se redressa, et à son intense déception, le quitta encore. Il gémit de désespoir.

À peine sa vulve avait-elle abandonné le gland brillant, lubrifié par son premier passage que, de nouveau, elle se laissait descendre sur la petite pine tendue. Puis, quand elle l'eut bien reprise au fond d'elle, elle se courba sur le garçon, l'enferma dans ses bras, le serra intensément. Elle se mit alors en mouvement, remontant les reins pour mieux les laisser retomber, se plantant l'épine au plus profond d'elle. Les vieux ressorts de la voiture grinçaient en rythme, faisant chorus, et leur chant impudique l'aiguillonnait. Elle avait recommencé d'embrasser le garçon, dans le cou, sur la bouche, passionnément, puis sur le nez, sur les yeux, puis elle revenait à ses lèvres qu'elle écartait de sa langue, qu'elle retournait...

En le sentant agité de frissons de plus en plus fébriles, elle devina que le gosse, évidemment, allait arriver à terme bien avant qu'elle ne l'eût voulu. Elle lui murmura tendrement :

– Pas tout de suite, mon chéri... retiens-toi... attends-moi...

Mais ce fut en vain. Il était submergé par l'émotion et, à son âge, il n'avait pas encore les ressources nécessaires pour se contrôler. Quand il se tordit en arrière, cependant, elle ne s'écarta pas, elle le laissa venir, elle accueillit sans crainte les jets adolescents qui arrosaient le fond de son vagin. En retenant dans ses bras le jeune garçon pris de convulsions, secoué par des saccades répétées, elle eut un immense plaisir à l'idée qu'elle le faisait jouir, qu'elle l'avait certainement dépucelé, délivré de ses petites branlettes solitaires, et elle fut envahie par une profonde vague, souterraine, qui la souleva et la parcourut à plusieurs reprises.

Il retomba sous elle. Elle resta longtemps sans bouger, le gardant dans ses bras, le sentant qui se fanait dans son ventre, tandis que sa propre jouissance continuait de rouler sourdement.

Elle le laissa ainsi quelques minutes retrouver son souffle, puis elle se souleva, se recula, et, se courbant sur le jeune ventre abandonné, elle s'empara de la verge poisseuse qui s'était courbée après la fuite du plaisir. Elle la prit en bouche et se remit à la sucer.

Julio, à demi assommé, lâcha un gémissement en se sentant sollicité de nouveau. Par réflexe, il faillit repousser la jeune femme, car la sensation était étrangement douloureuse. Jamais il ne se le faisait plu-

sieurs fois de suite. Mais il se rendit compte qu'il se remettait à grossir et, quoique un peu inquiet, il la laissa faire.

À mesure qu'elle l'aspirait entre ses joues, Beatriz suivit avec satisfaction le relèvement de la verge du garçon, cependant qu'il lâchait des plaintes hachées, qu'il écartait les bras, les remontait en arrière, qu'il se tordait en vain. Néanmoins, le membre reprit sa vigueur et, l'abandonnant, elle se redressa. Elle replaça sa vulve sur le gland irrité, et elle se laissa doucement empaler de nouveau. Le gosse poussa un cri, mais, sans y prêter attention, elle se remit en mouvement, lentement, pour recréer le plaisir du garçon tout en retardant l'issue. En même temps, elle lui caressait le ventre, la poitrine, lui pinçait les bouts de seins, lui passait des doigts sur les lèvres, les lui enfonçait dans la bouche. Elle sentait que, en elle, la petite bite était redevenue bien dure, et elle la chevauchait sans brusquerie, mais sans répit.

Il cria quand il jouit pour la seconde fois, et elle l'accompagna en accélérant le rythme, en lui claquant ses fesses contre les cuisses, en le secouant comme un hochet. Sa propre volupté enfla à lui rendre les pointes des seins douloureuses, mais elle n'atteignait toujours pas son acmé, elle ne basculait pas. Elle se mordit la lèvre, frustrée.

Il retomba de nouveau. Mais il n'était pas question qu'elle l'abandonnât, elle avait encore envie de lui, elle se sentait chauffée à blanc, elle n'avait pas assouvi sa faim. Elle se rendait compte qu'elle rêvait d'épuiser ce petit bonhomme, de le mener au bout de ce qu'il pouvait donner. Si elle avait pu, elle l'aurait émasculé. Peut-être, inconsciemment, cherchait-elle à se venger de s'être fait éconduire par le blond... À moins qu'elle n'eût une certaine satisfaction à transformer un garçon en fille.

Elle se retira. Elle se coucha à côté de lui, se lova en le prenant par la taille, et elle lui fit plein de baisers sur la poitrine, sur le ventre, dans le nombril. Elle l'embrassa sur le pubis, dans le creux de l'aine, elle lui lécha les bourses par-dessous, descendit sa langue le long de la ligne qui s'enfonçait entre ses cuisses.

Julio gémit. Une barre lui traversait le front. Ces caresses si douces lui étaient douloureuses autant qu'une crampe. Il n'en pouvait plus. Il avait l'impression que ses testicules étaient collés de l'intérieur, un ballon de football crevé, aplati sur lui-même. C'était donc cela, faire l'amour avec une femme ? Il découvrait que c'était terrible : à la fois un plaisir sublime et une torture insupportable. Il la sentit qui lui prenait le pénis et se remettait à le lécher. Cela ne finirait-il jamais ?

De la pointe de la langue, Beatriz parcourait la verge épuisée, de bas en haut, puis dans l'autre sens, patiemment. Elle s'enroulait autour de sa racine, elle faisait le détour par les bourses, elle retournait sur la tige, remontait à son sommet, enveloppait le gland, titillait le petit

méat encore humide de leurs sécrétions mêlées. Elle sourit intérieurement en la voyant revenir à la vie. Elle l'emboucha entièrement, encore une fois, et acheva de la faire grossir.

Dès que le membre fût en état, elle se remit à califourchon et, lentement, se laissant glisser progressivement, elle l'enfila dans son ventre. Elle adorait être au-dessus de lui, le dominer, comme si elle se préparait à le consumer. Elle reprit ses allers et retours. Maintenant, le gosse poussait un cri de douleur à chacune de ses courses. Elle ne savait pourquoi, cela l'excitait particulièrement de le voir souffrir de plaisir.

Quand elle le vit sur le point de jouir une troisième fois, elle l'attrapa par le cou et le serra. Le garçon affolé s'accrocha à ses poignets en essayant désespérément de se délivrer, et les soubresauts qui l'agitaient en furent décuplés. Il renversa la tête, roula des yeux blancs. Cette fois-ci, le nuage de toute la chaleur électrique qui s'était accumulée en elle se matérialisa et l'orage creva. Elle se dressa, et elle resta tétanisée, emportée par une longue averse intérieure, par les lames tant attendues qui déroulaient leur flot somptueux.

Elle retomba en relâchant les doigts de son cou. Il inspira profondément ; il haletait. Sans permettre que l'organe mort ne sortît de sa brèche, elle resta couchée sur le garçon, comme elle le faisait après avoir joui d'une femme, profitant de sa chair chaude et alanguie, le caressant mollement d'une main distraite, lui faisant de petits baisers superficiels, vaporeux, tout en guettant voluptueusement l'ombre de la somnolence qui s'avavançait sur elle.

*

Enrique traversa la cour en rapportant les plats vides qu'il avait lavés et qu'Alberto lui avait dit de remettre dans le coffre de la voiture. Il jeta un coup d'œil autour de lui, se demandant s'il découvrirait Beatriz ou Julio. Il ne vit personne. Bizarrement, tous deux avaient disparu depuis plus d'une heure...

Comme les plats métalliques étaient lourds, il commença par les déposer par terre, derrière la voiture. Il allait ouvrir le coffre quand, au travers de la lunette, il remarqua soudain une tache claire. Il pensa d'abord que c'était un vêtement de Beatriz, mais les deux bandes qui traversaient les manches attirèrent son attention : scrutant l'obscurité, il se rendit compte qu'elles étaient bleues. Il ne connaissait qu'un vêtement avec ce motif, et de plus il le connaissait très bien, c'était lui qui était allé le choisir ; il distingua même un bout du 14 dans un pli du tissu. Son cœur s'arrêta. Est-ce que Beatriz avait emmené Julio faire un tour avec elle ? Mais la voiture ne semblait pas avoir été déplacée. Soudain, glacé, il se demanda si, peut-être, ils n'étaient pas

Un ange passe

juste là, tout simplement devant lui. Sur la pointe des pieds, plus mort que vif, il contourna la voiture et risqua un coup d'œil par la fenêtre arrière. Même s'il ne put reconnaître formellement les corps enlacés des dormeurs, il n'eut aucun doute. Bouleversé, il découvrit les paires de jambes entrecroisées, les cheveux répandus sur le dos nu, et ce corps plus court, plus mince, qu'on devinait dessous... Une fièvre de jalousie monta en lui, l'incendia, le brûla au fer rouge. Il recula, à demi chancelant. La tête lui tournait.

Il se rappela ce qu'on l'avait chargé de faire. Mais s'il ouvrait le coffre, il réveillerait certainement ceux qui étaient dans la voiture. Il abandonna les plats par terre ; il dirait à Alberto qu'il n'avait pas réussi à faire fonctionner la serrure.

*

Julio, en contournant le bâtiment, entendait dans la nuit la voiture de Beatriz qui partait. Il marchait difficilement ; il avait encore très mal entre les jambes ; il avait l'impression que ses organes génitaux s'étaient rétrécis, que Beatriz les avait pressurés, qu'elle en avait extrait tout ce qu'ils contenaient. Il s'arrêta devant le mur arrière où il savait que la fenêtre de la cuisine fermait mal. Il l'escalada péniblement, et il dut batailler pour parvenir à ouvrir la croisée.

Appliquant les leçons de Raúl sur la progression silencieuse, il se faufila prudemment à l'intérieur, mit les pieds dans l'évier heureusement vide, et referma. Puis il se glissa par terre et, comme ses vieilles baskets couinaient sur le carrelage, il les ôta et les garda à la main. Il traversa la cuisine en chaussettes. Il jeta un coup d'œil avant de s'engager, puis il suivit le couloir sur la pointe des pieds. La porte du dortoir n'avait plus de battants, et il rejoignit son lit sans difficulté.

Il se déshabilla rapidement et enfila le tee-shirt et le caleçon qu'il portait la nuit. Il se glissa sous ses draps, puis il s'allongea en ramenant les couvertures sur lui. Enfin ! Il l'avait fait ! Il en avait encore mal entre les jambes, mais il l'avait fait ! Et pas avec n'importe qui : Beatriz était certainement la plus jolie fille qu'il connût. C'était le plus beau jour de sa vie. Lentement, il passa en revue tous les événements de la soirée, étape après étape, et il les savoura en les revivant dans leurs moindres détails, en cherchant à les graver dans sa mémoire, pour toujours.

Son cœur petit à petit se calmant, il remarqua soudain un léger bruit auquel il n'avait pas fait attention en arrivant : un chuintement répétitif, rythmé, comme d'une friction. Par curiosité, il se redressa sur un coude, se demandant lequel de ses camarades, encore condamné aux plaisirs solitaires, se le faisait au beau milieu de la nuit. Et il vit tout de suite à côté de lui que la couverture d'Enrique était légèrement

Un ange passe

soulevée, agitée d'un mouvement régulier, comme si quelqu'un frappait là pour sortir. Il eut l'impression qu'il le faisait rapidement, comme pour s'en débarrasser, pour se délivrer, pressé d'arriver au bout.

Il se rallongea. Il ne comprenait pas pourquoi Enrique se cantonnait dans la branlette, alors qu'il s'était écarté au moment où Beatriz lui faisait des avances. Était-il timide à ce point ?

Tout à coup, il entendit son camarade s'immobiliser, le corps tendu, et pousser des gémissements plaintifs. Il essayait de les étouffer en gardant la bouche fermée, mais ils lui venaient malgré lui par le nez, en saccades. Il ne bougeait plus. L'instant d'après, il se tourna sur le côté.

Julio se demanda à quoi Enrique avait pensé. À Beatriz ? Il ressentit un peu de pitié. Lui, il avait connu les réelles délices d'une première relation, il avait pénétré une femme, et même plusieurs fois. Il espéra que son camarade aussi vivrait cela, prochainement. Il lui souhaita de franchir cette étape avant l'action qui devait avoir lieu dans une dizaine de jours. Ces opérations n'étaient pas sans danger ; on ne savait jamais qui en revenait.

*

Julio se réveilla d'un coup. Dans la pâle lueur qui annonçait l'aube, il distingua au-dessus de lui les reflets des grands abat-jour métalliques, alignés au plafond. Aussitôt, il se rappela que le jour était arrivé... Depuis la veille seulement, ils savaient en quoi consistait l'opération : intercepter la voiture du colonel Pérez – et l'assassiner. Ils savaient aussi précisément ce que chacun devait faire, mais cela ne l'avait pas empêché d'être angoissé. Il avait eu beaucoup de mal à s'endormir, et il s'était réveillé avant l'heure.

Il tourna la tête sur l'oreiller pour jeter un coup d'œil à Enrique. Comment pouvait-il dormir ?... À l'autre bout de la pièce, les grands caractères noirs de la banderole clouée en travers du tableau noir redevaient lisibles : *LA DISCUSIÓN DIVIDE, LA ACCIÓN NOS UNE*¹. Jamais la citation des Tupamaros ne lui avait semblé plus inquiétante : car l'action était aussi beaucoup plus dangereuse que la discussion.

Le jour monta encore d'un cran ; une lumière bleutée, menaçante comme les joues hâves d'un homme où transparait la barbe, avait maintenant envahi le dortoir. Soudain, il vit la silhouette efflanquée d'Alberto s'encadrer dans le chambranle ; il lança un ordre sonore. Une vague irrégulière parcourut la vingtaine de lits de camp alignés le long du mur.

¹ La discussion divise, l'action nous unit.

Julio se redressa et s'assit sur le bord du lit. Cette fois, ils y étaient. Autour de lui, il entendit quelques grognements, mais pas un mot articulé. D'habitude, les garçons commençaient la journée par des blagues ou des grossièretés variées, mais aujourd'hui, rien. Il se leva et se dirigea vers la salle de douches, au milieu de la cohorte silencieuse, en tee-shirt et caleçon bleu marine, bras et jambes nus. Heureusement, pour gagner du temps, Alberto les avait fait tous se laver avant de se coucher, il n'aurait pas besoin d'aller sous la douche glacée au saut du lit. Il entra dans un cabinet, baissa son caleçon à demi par-devant, et il se la prit pour la diriger. La veille, il n'y avait pas touché, contrairement aux autres soirs où c'était son seul moyen de revivre son aventure avec Beatriz. Alors que son jet fin et jaune giclait contre la faïence blanche, il fut pris d'une sorte de pitié : en tirerait-il jamais encore ces éblouissements intenses qu'il adorait ?... Il la renfila sans même la secouer – de toute façon, il allait mettre le caleçon au sale –, et il retourna dans le dortoir.

Il enleva son tee-shirt, et il frissonna quand l'air froid de la pièce passa sur la peau tiède de son torse. Il prit sur le pupitre voisin, reconverti en table de chevet, le slip gris clair qu'il avait préparé la veille avec ses affaires. Il eut un sourire de dérision amère : au moins, s'il devait mourir, ce serait avec un caleçon propre ! Il enleva celui qu'il portait et passa l'autre aussitôt, le remontant sur les cuisses. Il regarda la peau de son ventre, légèrement hâlée par les exercices accomplis en plein air et, soudain, il y vit une déchirure rouge : un trou profond et palpitant. Il repoussa cette image de toutes ses forces, mais l'angoisse avait encore gagné.

Il déplia un tee-shirt du même gris clair, y enfila les bras, puis la tête, et le tira sur lui. Il examina le pull-over à col roulé kaki : il sentait encore le neuf, il venait de leur être attribué. Grâce au cambriolage d'une famille richissime, propriétaire de l'un des plus puissants groupes économiques, au cours duquel des milliers de dollars avaient été « repris », ils avaient été dotés d'un nouvel uniforme et, surtout, d'armes en bon état. Il l'enfila, le tira sur ses hanches, et il en arrangea le col long et plat autour de son cou. En laine fine, il était un peu étroit pour lui, mais il lui modelait le torse exactement et ne le gênerait pas dans ses mouvements.

Il ouvrit la chemise d'un kaki plus clair, taillée dans une bonne toile de coton, repassée de la veille, et l'enfila en tendant les bras en diagonale, comme pour s'étirer, avant de la boutonner. Il se faufila dans le short beige, et il y glissa les pans de la chemise qu'il ajusta soigneusement, plongeant la main le long des aines, jusque sur les fesses. Il ferma le bouton et tira la fermeture-Éclair. Quand il boucla le ceinturon de toile, cherchant un instant l'œillet pour y passer l'ardillon, un vague sentiment de puissance le rasséréna : après tout, il

Un ange passe

avait déjà pris part à d'autres opérations, certes moins périlleuses que celle-ci, mais dont il s'était jusqu'à présent sorti indemne. Il faisait partie des guérilleros, il participait à la lutte contre la dictature, il allait aujourd'hui avoir l'occasion de montrer de quoi il était capable, il avait été entraîné pour cela. Il enfila l'extrémité de la ceinture dans les passants, mais il en laissa dépasser un bout qui retombait dans un mouvement tendre, comme une mèche de cheveux sur un front, et qui marquait à ses yeux une certaine nonchalance, affichant sa jeune virilité, montrant de l'indifférence au sort qui l'attendait. Il leva les bras en l'air, pour ressortir un peu la chemise du short, les rabaissa, et vérifia comment maintenant elle bouffait légèrement le long de la ceinture, étoffant sa taille trop fine d'une assise plus hardie.

Il se rassit et enfila une première paire de chaussettes, beige clair, qu'il tira jusqu'en haut des mollets, puis d'autres, plus épaisses, vert kaki, qu'il roula sur les chevilles après avoir mis ses grosses chaussures. Il laça la première avec soin, la serrant pour qu'elle fût bien maintenue à son pied, mais sans risquer de le comprimer et le gêner en pleine action. Quand il eut fait de même avec l'autre, il se releva, bougea les jambes en les lançant d'un côté puis de l'autre, pour vérifier qu'elles lui tenaient aux pieds, que ses vêtements ne l'embarrassaient pas. Il sentait encore un peu le froid sur ses mollets, mais son torse bien couvert se réchauffait déjà. Il glissa son calot sous la patte d'épaule de la chemise, et il accrocha le fourreau de son couteau à son ceinturon, ce qui de nouveau le rassura. Il attrapa le tee-shirt et le caleçon sale, et il alla les jeter dans la poubelle où grouillaient ensemble le gris et le bleu des sous-vêtements chiffonnés, tous de même taille. Il se dirigea ensuite vers le bout de la salle où Alberto avait préparé du pain et une cruche de café au lait. Il se sentait bien dans ce nouvel uniforme ; il pensa que, si sa mère avait pu le voir, elle aurait été fière de lui.

*

Alberto regardait défiler devant lui les garçons qui, le calot bien calé sur le front, prenaient chacun leur fusil et une cartouchière. Les Mínimos avaient plutôt fière allure depuis qu'on les avait équipés avec quelque chose qui ressemblait à un uniforme. Il regrettait seulement que Raúl, considérant qu'ils étaient encore trop jeunes pour être capables de s'en servir, n'eût pas voulu investir dans des armes automatiques. Avec des fusils à un coup, ils auraient du mal à se défendre et, en les regardant se préparer, il pensait qu'il y aurait du déchet. C'était inévitable, on ne faisait pas d'omelette sans casser d'œufs – selon la formule rebattue –, mais la mort de Pérez justifiait-elle celle de plusieurs garçons ? Sans doute. Cependant, quand il voyait passer cer-

Un ange passe

tains d'entre eux pour lesquels il ressentait de l'affection, il ne pouvait empêcher son cœur de se serrer.

Dans la cour de l'école, l'air était lumineux, mais il soufflait un vent froid. Les deux vieux fourgons tôleés, de marques différentes, attendaient, portières arrière ouvertes, et les vingt garçons s'y répartirent. Puis Alberto les enferma ; il eut l'impression de les condamner. Raúl et Mauricio prirent chacun le volant d'un véhicule, et les moteurs se mirent à tourner. Alberto alla ouvrir la grille. Il jeta un coup d'œil dans la rue pour s'assurer que la voie était libre, puis il fit signe. Les camionnettes démarrèrent et l'une derrière l'autre tournèrent dans la rue. Il referma la grille. Au loin, se dressait la houle violette des collines pierreuses, couvertes des haillons de lichen verdâtre qui redescendaient sur leurs flancs gris. Il soupira.

*

L'attente paraissait à Julio interminable. Le trajet de Cerro Largo à Montevideo avait été horriblement long, cinq heures à être cahoté sur des routes défoncées, au fond de ce fourgon dont le moteur ramenait davantage d'odeurs d'huile que de chaleur ; il avait failli vomir et n'y avait échappé que de justesse, il ne savait comment. Maintenant, l'immobilité à laquelle ils étaient contraints n'était pas moins insupportable. Il se trouvait dans la camionnette de Raúl, et cela le rassurait un peu, comme si ce chef qu'il estimait était protégé par une aura qui le rendait invulnérable. Mais il ne se cramponnait pas moins à son fusil. Ses paumes devenaient de plus en plus moites, et il avait peur que son arme ne lui glissât des mains au moment fatidique. Il était accroupi comme les autres, le dos appuyé contre la cloison, pour être prêt au signal, et il commençait d'avoir des crampes dans les mollets ; il aurait aimé se lever, se dégourdir, mais la consigne était le silence absolu. Il voyait qu'Enrique, à côté de lui, était tout aussi tendu. Depuis qu'ils étaient arrivés en ville, il faisait moins froid. Au travers de la tôle du fourgon, il entendait le bruit de la rue, les voitures qui passaient, les commerçants qui s'interpellaient, des enfants qui criaient. Raúl avait voulu que cet attentat eût le plus de témoins possible pour que son retentissement fût maximum. Et Julio était fier de participer à un événement que personne n'oublierait.

Il entendit un juron. Il vit Raúl se courber derrière le tableau de bord. Par le pare-brise, il aperçut un camion militaire qui passait, bourré de soldats. Ce n'était pas prévu : Pérez ne devait être escorté que de motocyclistes !... Mais le camion ne s'arrêta pas.

Peu après, une sirène se fit entendre dans le lointain. Aussitôt Raúl se glissa entre les deux sièges avant. Il passa sans un mot devant les garçons qui se levaient, et il vint se poster près des portes arrière, la

main sur la poignée. Alors que le son devenait strident, une brutale déflagration secoua le fourgon. Julio sut que ça y était : Mauricio avait lancé la grenade.

Aussitôt Raúl ouvre la porte en hurlant des ordres. Un nuage de poussière s'engouffre. Julio en toussant descend avec ses camarades. Il découvre tout de suite, un peu plus loin, l'épave d'une grosse limousine arrêtée au milieu de la rue, le moteur éventré. Les ordres sont de neutraliser l'escorte pour permettre aux hommes d'intervenir. Julio cherche dans la fumée et voit devant la voiture deux motocyclistes : ils ont réagi très vite en couchant leur engin par terre et en s'allongeant à plat ventre, le pistolet à la main ; sauf qu'ils attendent le danger là où l'explosion s'est produite, et qu'eux, ils se trouvent derrière ! Un premier coup de feu claque à côté de Julio. Sans doute un camarade qui a déjà tiré, mais il ne voit pas si l'un des policiers est touché. Ils vont se retourner, il faut faire vite ; il en prend un au hasard, il est casqué, il vise le dos, il appuie sur la détente. Coup de poing dans l'épaule. Le policier a sursauté, mais... il se retourne vers lui ? Pourtant il ne pensait pas l'avoir raté. Un autre garçon tire, mais on dirait que les balles pénètrent dans du caoutchouc, elles ne leur font aucun mal. Les policiers se mettent à faire feu sur eux, les garçons se jettent à plat ventre. L'odeur de la poudre lui pique la gorge. La voix de Raúl crie de viser les jambes, qu'ils ont des gilets ! Il comprend. Il prend une balle à sa cartouchière, il recharge. Il vise. Un policier se redresse pour attraper quelque chose sur sa moto. Julio aperçoit clairement le cou sous la jugulaire. Il tire. L'homme en uniforme est secoué par une décharge électrique. Quand il baisse son canon, halluciné, il voit un trou dégoulinant de rouge sous le casque. Le policier ne bouge plus, effondré sur sa moto. Son premier mort ? Le deuxième hurle en se tordant par terre, il a reçu plusieurs balles dans les jambes, il est hors de combat. À l'arrière de la voiture, là où se trouvaient les motocyclistes qui la suivaient, le second groupe de Mínimos a dû avoir le même succès, car Julio voit Mauricio jaillir de la fumée, et avec Raúl se précipiter sur l'arrière de la limousine, brandissant leurs fusils à pompe. La serrure est fracassée par plusieurs détonations, la porte est ouverte. Puis il y a un bref temps d'arrêt, et l'angoisse de Julio remonte : que se passe-t-il ? Il a l'impression que l'engrenage s'est bloqué : ils devraient déjà avoir tiré sur Pérez ! Raúl alors recule en hurlant :

– Trahison ! Trahison !...

Et il donne l'ordre de repli. Mais soudain le bruit rauque d'un moteur fait se retourner Julio : le camion militaire qu'ils ont vu passer tout à l'heure est revenu ; et il barre la rue ! Des grappes de soldats sautent par-dessus les ridelles, mitraillette à la main. Il fait volte-face : de l'autre côté, derrière la voiture, un camion identique bouche aussi la rue. Les garçons se jettent dans une ruelle transversale. Des armes

automatiques crépitent. Alors qu'il court de toutes ses forces, il voit brusquement un de ses camarades sauter en l'air comme un pantin, puis s'écrouler par terre de tout son long ; il a été fauché par une rafale. Il se jette entre des voitures stationnées et zigzague entre elles. Mais les militaires s'organisent, ils se répartissent à la poursuite des fuyards, ils hurlent des ordres de tous côtés. Des giclées de balles fusent qui le frôlent comme des guêpes. Une tête blonde le rattrape, c'est Enrique, il a toujours été meilleur que lui à la course. Mais tout à coup, devant eux, les cageots d'un commerçant entassés sur le trottoir leur bloquent le passage. Enrique tente un saut en longueur, mais, déséquilibré par le fusil qu'il n'a pas voulu lâcher, son pied se prend dans une cagette. Il fait un vol plané et s'étale par terre dans les oranges. Des voix rauques s'égosillent derrière :

– Prenez-les vivants !...

Julio piétine les victuailles, attrape le bras de son camarade, le tire désespérément pour le relever. Mais un coup de crosse dans le dos soudain le fait basculer, il plonge en avant. Le talon d'une botte lui écrase les reins, un canon brûlant s'enfonce dans sa nuque, à le faire hurler...

Quand il sentit des mains furieuses l'agripper, il sut que le pire était arrivé. On le prit par les bras, on le remit rudement sur ses pieds. Enrique et lui étaient entourés d'une demi-douzaine de soldats dont ils devinaient à peine les visages sous les casques. Horrifié, il vit, étalés dans la rue, trois cadavres ensanglantés de garçons ; il n'était pas sûr de qui il s'agissait. Il espéra que d'autres avaient pu s'échapper. À côté de lui, Enrique ne semblait pas blessé.

Un sergent très énervé lui hurla de mettre les mains sur la tête, pendant qu'un autre s'occupait d'Enrique. En tout premier, il lui ouvrit violemment le col de la chemise, lui tira le pull et fouilla dans son col ; Julio n'avait aucune idée de ce qu'il y cherchait. Puis on lui arracha sa cartouchière, on lui prit son couteau. On lui palpa durement le torse, le long des flancs, tout le tour de la taille. Des mains brutales écrasèrent les poches de son short, le sondèrent avec insistance entre les jambes, par-devant et par-derrrière. On lui ramena méchamment les bras dans le dos, et une paire de menottes se referma en lui pinçant les poignets.

À coups de crosse dans les reins, on les fit avancer. Julio était horrifié à l'idée de ce qu'il allait maintenant leur arriver. Il vit dans la ruelle plusieurs soldats autour d'un cadavre. Soudain, il reconnut Mauricio ! Une boule lui monta à la gorge. Il l'avait toujours trouvé un peu prétentieux, mais à présent il découvrait sur son visage inanimé, posé de profil contre le macadam, une sorte d'innocence qui le rendait presque enfantin... Il pensa que peut-être aurait-il mieux valu

comme lui être tué sur le coup. Apparemment, ils étaient les seuls à avoir été faits prisonniers, les autres étaient morts ou enfuis.

Quand ils furent revenus sur les lieux de l'attentat, un attroupe-ment les attendait : tout le monde était sorti des maisons et des magasins pour voir ce qui s'était passé. Julio, par des bribes de conversations, comprit que Pérez n'était pas dans la voiture, qu'il avait été remplacé par un mannequin ! Ils avaient donc bien été trahis : les réguliers s'attendaient à l'attaque ; l'embuscade des guérilleros s'était retournée contre eux. Les militaires les firent monter dans un camion. On les attacha l'un à l'autre par le pied avec une courte chaîne.

Le camion démarra. Julio n'osait pas regarder Enrique. Il se sentait envahi par le désespoir. Pourtant, ils s'étaient plutôt bien débrouillés au début. Et sans ces cageots qui avaient arrêté son camarade, ils auraient peut-être pu s'enfuir, eux aussi. L'angoisse le brûlait. Attachés comme ils l'étaient, ils ne pouvaient rien tenter. Tout était perdu. Il se demanda s'il allait être capable de résister à la torture. Qu'est-ce qu'ils voudraient savoir d'eux ? Le lieu de leur camp, certainement. S'il le révélait, il condamnerait tous ses camarades survivants.

*

Le camion passa sous un porche et s'arrêta au centre d'une cour cernée de bâtiments. Au milieu du crépi gris sale, qui s'écaillait et montrait les briques, s'alignaient trois niveaux d'ouvertures cintrées, toutes grillagées de fer. Des gardiens armés, postés sur les miradors, surveillaient leur arrivée. Au-dessus des toits, au-delà des tuiles rougeâtres, le ciel éclatait d'un bleu pur et insolent. On détacha la chaîne de leur pied et, d'un coup sur la nuque, on les fit descendre. Julio se rendait bien compte qu'ils avaient tué plusieurs camarades de ces hommes et qu'ils n'avaient nulle commisération à en attendre. D'un pas mal assuré, ils avancèrent sur les grandes dalles inégales, encadrés chacun par deux soldats qui les tenaient fermement par le bras. Ils franchirent la dizaine de marches qui menaient à une entrée imposante, grillagée en deux parties, fixe en haut, avec des vantaux en bas. Ils pénétrèrent dans la prison.

Dans un hall qui résonnait comme une sinistre cathédrale, des hommes vêtus d'autres uniformes les attendaient. Après qu'on leur eut enlevé les menottes, quatre gardiens les emmenèrent. Ils leur firent passer plusieurs grilles et parcourir des couloirs lépreux, surplombés de galeries en mezzanine, avant de s'arrêter enfin devant une porte étroite. Ils y poussèrent Julio le premier, seul.

Il se retrouva dans un petit bureau où un gardien, assez âgé, se leva de derrière un comptoir. Il lui demanda son identité. Julio refusa de répondre – les consignes de Raúl étaient de ne jamais donner aucune

information, d'opposer le silence complet aux interrogatoires. Le gardien lui expliqua que, dans ce cas, on ne serait pas en mesure de lui restituer ses effets personnels à la sortie. Julio frissonna, comme s'il avait découvert soudain une issue inattendue : en entrant ici, il n'avait pas imaginé ressortir vivant. Néanmoins, il resta muet.

L'homme lui ordonna alors de se déshabiller entièrement. Julio obéit ; sans cela, il savait que ce serait de force, par les gardiens. Il enleva tout, et même, après confirmation du fonctionnaire, son slip. L'homme examina chacun de ses vêtements attentivement, les tournant et les retournant pour en inspecter les coutures à l'envers. Il en retrancha la ceinture de toile et les lacets, répétant qu'ils seraient perdus pour lui. Julio faillit sourire, presque rasséréné par ce soin dérisoire ; le vieil homme ressemblait à l'un de ses oncles.

Puis le gardien fit le tour du comptoir en enfilant une paire de gants en latex, et il lui ordonna de se pencher en avant, les mains sur les genoux. Julio savait ce qui allait suivre. Les doigts caoutchoutés lui écartèrent les fesses, l'un d'entre eux se posa sur son anus ; il se contracta. Il ne put s'empêcher de gémir lorsqu'il fut forcé, d'un mouvement ferme et assuré. L'homme le fouilla soigneusement, sans l'épargner, sondant chaque repli de son intérieur.

Le doigt se retira et on lui dit qu'il pouvait se rhabiller. Julio se redressa, tremblant de froid, et il attrapa son slip. Tandis qu'il renfilait ses vêtements, l'homme retira les gants et les jeta.

Quand il sortit, il croisa Enrique qui le remplaça. On l'emmena au travers de nouveaux couloirs, jusqu'à une rangée d'épaisses portes en bois bardées de fer, munies de judas et de lourds verrous. On l'arrêta devant l'une d'elles, et il dut attendre pendant qu'on l'ouvrait. Il était terriblement impressionné. Il fut poussé en avant, la porte se referma derrière lui, et il entendit le bruit angoissant des verrous qu'on tirait, de la clé qui tournait.

La cellule était très petite, moins de trois mètres sur trois, avec deux blocs en ciment, un de chaque côté, qui servaient de couchettes et sur lesquels étaient étendues des paillasses. En face, en haut du mur, une ouverture cintrée fermée d'un épais grillage était la réplique intérieure de celles qu'il avait vues depuis la cour. Il fut choqué par l'odeur d'urine ; sans doute provenait-elle du seau en fer, dans le coin, qui devait faire office de latrines. À part une couverture pliée sur chaque couchette, il n'y avait rien d'autre.

Il resta un long moment immobile, tremblant de tous ses membres. Puis, comme il sentait que ses jambes risquaient de se dérober sous lui, il s'assit. Le début de sa vie en prison. Il s'accouda sur ses genoux et se cacha le visage dans les mains. Il essaya de se calmer, de se rappeler les consignes que Raúl leur avait données au cas où ils

se trouveraient pris. Mais il ne fut pas le plus fort ; il se relâcha ; il se mit à pleurer, secoué par des sanglots.

Petit à petit, ils s'atténuèrent. Mais ce furent ensuite ses intestins qui se manifestèrent ; il fut assailli par le besoin pressant de les soulager – sans doute l'effet de la peur. Il se leva, et il jeta un coup d'œil au seau ; il n'avait pas été vidé de ce qu'y avait abandonné le précédent occupant. L'idée de se déshabiller dans cet endroit lui répugnait, mais il sentait que son ventre ne le laisserait pas tranquille. Il défit le bouton de son short – et il se souvint amèrement de son ceinturon, comment le matin même le boucler lui avait donné un dérisoire sentiment de puissance... Il descendit la fermeture-Éclair, baissa ensemble son short et son slip en travers des cuisses, et il s'accroupit prudemment, n'osant pas s'asseoir sur l'ouverture putride. Il n'eut pas besoin de pousser : d'un coup, un jet grumeleux sortit de lui.

Quand il eut fini de se vider, que son anus brûlant se referma lentement, il se rendit compte soudain qu'il n'y avait plus de papier : le rouleau n'avait pas été remplacé, il n'avait rien pour s'essuyer. Il dut se résoudre à déchirer en plusieurs morceaux le cylindre en carton qui était resté, et il se les passa comme il put entre les fesses. Il les déposa au pied du mur, souillés de macules mouillées. Il se redressa précautionneusement, se rajusta. L'intestin allait mieux, mais il se sentait encore tremblant et il flageolait sur ses jambes. Il se rassit sur la banquette. En se passant machinalement la main dans les cheveux, il prit conscience qu'il n'avait plus son calot ; sans doute l'avait-il perdu au moment de l'arrestation.

Et maintenant, qu'allait-il se passer ?

II

Miguelete

Jorge Pérez marchait pensivement de long en large dans la salle. Il patientait en jouant avec un coupe-papier en métal brillant, pointu comme une dague, qu'il faisait tourner entre ses doigts. Il n'était qu'à demi satisfait. Certes, leur souricière avait bien fonctionné, mais de nombreux terroristes avaient réussi à fuir, et en particulier leur chef qui leur échappait encore ; de plus, ils avaient perdu plusieurs hommes. La bonne chose restait qu'on eût mis la main sur deux de ces « Mínimos » vivants. Il ne serait pas difficile de faire parler des gamins.

On frappa ; il lâcha un ordre bref. La porte s'ouvrit, et les deux détenus furent amenés dans la pièce, menottes aux poignets, encadrés chacun par deux gardiens. Il fut tout de suite saisi par le contraste qu'ils formaient, le premier très habituel dans le genre yeux sombres et peau mate, les cheveux presque noirs, mais assez svelte, l'autre à l'opposé, pâle de visage, tout à fait exotique avec ses yeux clairs et sa chevelure d'un blond de paille. Alors qu'il s'attendait à trouver des gamins grossiers, au regard vide, il fut surpris de découvrir deux garçons à l'air intelligent, plutôt avenants, et qui avaient davantage l'apparence d'écoliers que de dangereux terroristes !

Julio était impressionné. Depuis si longtemps qu'il avait entendu parler du « colonel Pérez », il l'avait maintenant devant lui. Il était à peu près identique aux photos qu'il en avait vu : le crâne dégarni, les cheveux blancs, bas de front, des paupières lourdes qui lui donnaient un regard étrangement inexpressif, celui d'un serpent au repos. Avec son costume d'un gris neutre, il ressemblait à monsieur Tout-le-Monde, mais Julio savait qu'il ne devait pas s'y fier. Cet homme qui les scrutait froidement, de la tête aux pieds, était en réalité une ordure, un monstre tortionnaire, un boucher capable des pires atrocités... Il jeta un coup d'œil à la salle où on les avait menés : basse, beaucoup plus grande que les cellules, elle s'étendait en longueur, avec au centre

trois colonnes métalliques qui soutenaient les poutrelles du plafond en briques. Elle n'avait aucune ouverture, seules quelques ampoules nues l'éclairaient. À gauche, un homme en bras de chemise se tenait assis devant un bureau, à côté d'une armoire en fer ; sur le mur en face, des anneaux étaient scellés à différentes hauteurs, et plusieurs chaînes pendaient du plafond ; dans le coin, au fond, il reconnut une baignoire dont il n'était pas assez naïf pour ignorer la véritable fonction – Raúl, sans s'étendre sur le chapitre, leur avait parlé de tout cela pour qu'ils en fussent prévenus. Dans le coin opposé, à droite, se trouvait un lit de camp, mais le plus effrayant était la grande table métallique, installée au milieu de la pièce, et devant laquelle Pérez se tenait : elle ressemblait à l'étal d'un poissonnier. Qu'il ne sût quel en était l'usage la rendait d'autant plus inquiétante... Mais il essaya de se ressaisir, de réfréner l'angoisse qui le minait ; il allait avoir besoin de toutes ses forces. Cette fois, ils y étaient.

Pérez, comme toujours, prenait son temps. Il examinait silencieusement un garçon après l'autre tout en manipulant machinalement le coupe-papier, éprouvant du bout de l'index le piquant de son extrémité – il savait que cette attente affaiblissait les prévenus. Aucun des deux gosses ne soutenait son regard, ils avaient baissé les yeux, c'était à peine s'ils osaient jeter furtivement des coups d'œil de côté. Ils paraissaient étranges dans cet uniforme paramilitaire, qui rappelait plutôt celui des boy-scouts, et qui dévoilait leur silhouette fluette, leur torse étroit, leurs jambes vigoureuses, mais aux muscles encore fins ; ils n'avaient vraiment pas la carrure d'un soldat ! Il fallait que les guérilleros fussent acculés aux dernières extrémités pour les enrôler si tôt, pour utiliser des combattants si peu aguerris... C'était une chance d'en avoir deux ; cependant, il hésitait sur la distribution des rôles. Il trancha : le blond avait quelque chose de tendre, de délicat, qui allait prendre le brun aux tripes ; et puis il paraissait plus replié sur lui-même : peut-être, dans la situation inverse, se serait-il moins soucié de son camarade.

Pour éviter à son imagination de s'emballer, Julio fixait les souliers noirs de l'homme arrêté devant lui ; il se doutait bien que cette attente était délibérée, mais elle n'en était pas moins insupportable. Soudain, il entendit dire d'un ton sec :

– Celui-ci : sur la table.

Il releva les yeux : ce fut pour voir les gardiens entraîner brutalement Enrique, et il se crispa, affolé, s'attendant à ce qu'on s'emparât de lui pareillement ; mais il n'en fut rien, on ne le toucha pas. On retira les menottes de son camarade, et aussitôt l'un des gardiens le déshabilla. Il lui tira ensemble la chemise, le pull, le tee-shirt par la tête, et d'un trait il le mit ainsi torse nu. Puis il lui arracha son short, qu'il lui descendit d'un coup sur les chevilles, avec le slip. Il fut basculé sur

la table, couché sur le dos. Julio horrifié voyait de grosses mains brunes, couvertes de poils sombres, saisir tour à tour les mollets de son ami, lui arracher ses chaussures sans lacets, tirer la double paire de chaussettes, et finir de le débarrasser du short et du slip.

Il n'en vit pas davantage car, sur un signe du colonel, il fut lui-même entraîné entre la table métallique et le bureau. Ses menottes furent accrochées au bout d'une chaîne qui pendait du plafond, et ses bras tirés jusqu'à ce qu'il eût les mains au-dessus de la tête. Il n'y fit pratiquement pas attention : il ne pouvait détacher les yeux d'Enrique qu'on attachait avec des bracelets d'acier, par les chevilles et les poignets, aux quatre coins de la table en fer. Il se tortillait, entièrement nu, sur cet étal qui, avec ses quatre pans légèrement inclinés menant vers un écoulement central, ressemblait à celui d'une boucherie ! Il finit par renoncer à se débattre, et il retomba, pauvre étoile de mer dépouillée, exposée dans un laboratoire. Ses cheveux blonds étaient répandus sur l'acier, son dos, ses fesses étaient en contact avec le métal nu. Terrifié, Julio comprit que son camarade allait être torturé devant ses yeux. Et il ne doutait pas qu'un sort non moins épouvantable l'attendait.

Quand les gardiens furent ressortis, Pérez embrassa d'un même regard le scout bras en l'air au bout de la chaîne, et l'autre, nu comme un ver, préparé sur la table de travail. Il fit signe à Andrés.

Julio vit l'homme se lever de derrière le bureau – sans doute un lieutenant, un sbire coutumier des basses œuvres. Il avait une tête ronde, des cheveux gris soigneusement peignés sur le côté, de bons gros yeux de chien fidèle sous des sourcils broussailleux, et seules l'enlaidissaient quelques excroissances de chair saillant sur le nez et au-dessus de la lèvre. Il traversa tranquillement la pièce et se plaça de l'autre côté de la table, d'où il examina le corps d'Enrique étalé devant lui. Julio détourna les yeux : le rapprochement de cet homme débonnaire, qui devait être en réalité un impitoyable bourreau, et de son ami, fin, fragile, exposé entièrement nu, était insoutenable.

Pérez s'approcha du brun. Il avait presque une tête de plus que lui. Il était toujours plus confortable de dominer un prisonnier, de le surplomber, plutôt que de se trouver devant des moustachus qui étaient parfois plus grands que lui et n'avaient pas peur de soutenir son regard. Sans compter que la taille de sylphe de celui-ci était tout de même un peu plus gracieuse ! Il l'examina de près : ses yeux baissés, bordés de cils sombres, son petit nez frémissant, ses lèvres entrouvertes délicatement ourlées, auraient pu être ceux d'une jeune fille ; une fille un peu androgyne, svelte et bien découpée, mais tout à fait mignonne. Il se fit la réflexion que ces deux garçons avaient chacun à leur manière quelque chose de féminin... De la lame du coupe-papier, il repoussa à peine la mèche brune qui barrait le front ; le gamin tres-

saillit et le regarda brièvement, apeuré. Il avait des yeux de velours, mordorés, superbes. Il passa la pointe sur la paupière supérieure, fragile comme une aile de papillon, et il la souleva pour voir la pupille de nouveau.

Julio, affolé à l'idée de se faire crever l'œil, écarta légèrement la tête, en évitant tout mouvement brusque ; la chaîne cliqueta au-dessus de lui. Il sentait maintenant jusqu'à l'odeur de l'homme, où se mélangaient un souvenir d'eau de Cologne et des effluves de sueur, un relent de mégot, l'aigreur de vêtements portés trop longtemps... Mais son regard, comme magnétisé, revenait toujours sur la table. Il vit le lieutenant sortir de son pantalon un briquet et un paquet de cigarettes, en prendre une, et l'allumer en protégeant machinalement la flamme de sa main. Il tira une bouffée, rangea le paquet et le briquet en soufflant la fumée. Le silence était complet dans la salle.

Pérez fit descendre la pointe du coupe-papier le long de la joue du garçon ; elle était de lait et de rose. Il suivit le menton, qui avait encore une rondeur enfantine, mais où se profilait déjà un caractère volontaire. Il parcourut les lèvres, très belles, légèrement retournées, d'un corail bruni – si elles avaient été d'une fille, il aurait aimé les mordre !... Il se rendait compte qu'il commençait de ressentir un intérêt inaccoutumé pour ce jeune détenu. De la main gauche, il lui rebroussa les cheveux, et il le contraignit à renverser la tête. La lame effilée suivit l'étroite vallée sous la mâchoire, juste au-dessus du bord régulier du col roulé. La peau à cet endroit paraissait incroyablement lisse, fragile, invisiblement duveteuse ; le cou palpait comme un cœur affolé, il en sentait les tremblements jusque dans sa main. Il pensa qu'il aurait été délicieux de plonger son stylet dans ce fruit tendre.

Julio, crispé, la tête tordue en arrière, s'attendait à tout instant à être transpercé. Il ne comprenait pas bien ce qu'il se passait ; tout cela devait évidemment servir à les impressionner ; et c'était très efficace... Il apercevait, par-dessus son bras retenu en l'air, le lieutenant qui parcourait de la main le torse d'Enrique, son ventre, ses cuisses, comme un fourreur examine une nouvelle peau qu'il vient de recevoir. Soudain, il se pencha et lui prit le sexe. Il lui retourna la verge, lui repoussa les bourses, les souleva. Il le manipulait commodément, aussi crûment qu'il l'aurait fait d'un morceau de viande ! Julio, épouvanté, comprit qu'il n'y avait plus de barrière, plus de pudeur, que lui et son camarade n'étaient plus des humains : ils étaient devenus des animaux destinés à l'abattoir... Incrédule, il vit le lieutenant tirer sur la cigarette, la tapoter pour en faire tomber la cendre par terre, puis la prendre entre les doigts, comme un crayon. Il se pencha sur sa victime et, tranquillement, il lui en appliqua le bout incandescent sous les testicules ! Enrique poussa un hurlement en se tendant sur la table. Julio

sursauta, horrifié : ils le torturaient alors qu'ils ne leur avaient pas posé la moindre question !

Pérez fut satisfait de l'affolement qu'il lut dans les yeux du gosse. Il lui lâcha les cheveux, et il laissa sa main gauche descendre sur son torse. Puis il enfonça un doigt dans l'échancrure de la chemise, et il défit un bouton.

Ahuri, Julio sentit l'homme le défaire avec bonhomie, sans brutalité, comme un père déshabille son petit enfant. Mais cela ne le faisait que redouter davantage ce qu'on s'apprêtait à lui faire subir... Il sursauta au nouveau hurlement poussé par Enrique : l'homme venait de lui brûler l'autre testicule !

Pérez avait glissé la main sous la chemise du gamin et il le sentit tressaillir au cri de son camarade. Il poursuivit comme si de rien n'était sa lente investigation, lui caressant la poitrine au travers du petit pull, venant dans le creux des aisselles dégagées par les bras retenus en l'air, lui redescendant sur le flanc. Ce corps délicieusement mince, tendu, moulé dans le tricot, était doux comme le cou d'une femme pris dans un col roulé... Quand il interrogeait un homme, c'était sa haine des terroristes qui l'animait, sa volonté de les dominer, de les écraser ; mais chaque fois qu'il avait l'occasion de disposer de jeunes femmes, il était en plus aiguillonné par le désir qu'il en avait, et il les torturait plus lentement, plus progressivement, pour en profiter à son aise. Il s'étonnait de découvrir qu'il éprouvait un plaisir similaire à toucher ce gosse, qu'il avait envie de le caresser. Il jeta un coup d'œil sur la table à côté : l'autre aussi était attirant, blond comme une Danoise, ce qui le rendait peut-être encore plus féminin.

Julio, abasourdi de recevoir des caresses du colonel, commençait en plus d'en reconnaître le caractère vicieux. Il savait ce dont il s'agissait, il avait déjà été sollicité par des hommes, comme Mauricio qui s'était parfois permis des gestes assez salaces. Il n'avait cependant jamais entendu dire que le colonel était pédé ! L'homme s'était remis à promener la pointe effilée du coupe-papier sur sa poitrine, d'en suivre le sternum, de le piquer à l'endroit des seins, et il craignait à chaque instant qu'il ne la lui enfonçât dans la chair.

Pérez observa Andrés pendant qu'il brûlait le blond une troisième fois, dans l'aisselle, et il remarqua combien ce petit nid était joli chez un jeune adolescent. Puis, comme distraitement, revenant au brun, il lui plaqua la main gauche sur le devant du short... Il s'attaquait toujours au sexe qui était, pour les hommes comme pour les femmes, sinon l'organe le plus fragile, du moins le plus sensible, le plus affolant. Et bien qu'ici il fût masculin – d'ordinaire les grosses baloches poilues des hommes le dégoûtaient –, il le trouva plutôt attirant ; c'était un peu comme un mont de Vénus, mais en plus développé. Il pétrit assez nerveusement cette crête entre ses doigts.

Épouvanté, Julio sentit l'homme descendre la glissière de sa bragette, l'écarter, enfoncer la main à l'intérieur, s'emparer de lui au travers du slip. Il haletait, la respiration courte, pris par l'attente de la douleur qui ne devait plus tarder à présent.

Tout en malaxant ces organes qui coulaient entre ses doigts, Pérez observait le garçon qui, évidemment, détournait les yeux, complètement affolé. Il découvrit que cette jeune nature dans sa main était en fait plutôt agréable, ferme et souple comme des figues encore vertes, rien à voir avec le gros paquet puant des hommes faits, et il eut du plaisir à la tourner et la retourner entre ses doigts... Il jeta un coup d'œil à Andrés qui avait enfoncé la main dans les cheveux du blond et, lui ayant renversé la tête en arrière, approchait le bout incandescent de ses lèvres, crispées par la peur ; le garçon gémissait en attendant la douleur. À la dernière seconde, Andrés suspendit son geste, et il lui tourna la tête sur le côté. Il lui releva les cheveux sur l'oreille, et il le brûla juste derrière le lobe.

Julio frémit en entendant son ami hurler de nouveau. Il ne faisait même plus attention à la main du colonel qui, dans cet instant, s'était encore resserrée sur lui et le pressait intensément, le retournait en tout sens, enfonçait cruellement les doigts dans sa chair sensible.

Pérez sentit soudain qu'il commençait à bander. C'était tout aussi inattendu que délicieux ! Il en fut légèrement troublé. Il n'y avait pas tellement de femmes chez ces terroristes, et il découvrait que les enfants étaient une agréable alternative... Il remonta la main gauche en soulevant le pull et le tee-shirt, et il vint lui caresser le ventre, soutendu par une fine musculature qui le rendait idéalement plat, tendre comme celui d'un bébé, mais durci, crispé par la peur. En même temps, il promenait son stylet sur le devant du slip, frottant longitudinalement le sexe par-dessus, puis sur les côtés. Sa main gauche remonta de nouveau, chercha les tétons, en prit un, le serra lentement. Il regretta seulement de ne pas trouver là une jolie paire de petits seins. Il adorait en particulier ceux des filles autour de quinze ans, déjà bien développés, mais, eux aussi, tendres et fermes à la fois, sans aucune lourdeur...

Julio vit le lieutenant lâcher la tête d'Enrique dont le visage brillait de larmes. Il retourna vers son ventre tout en tirant sur la cigarette qui n'était plus qu'un mégot, mais qui brûlait toujours. Il lui passa la main entre ses cuisses écartées, le caressa nonchalamment à l'intérieur, cherchant son chemin vers l'entrefesse et l'ouvrant un peu plus, puis, se penchant sur son ouvrage comme un ouvrier consciencieux, il appliqua le bout incandescent une nouvelle fois. Au hurlement d'Enrique, qui fut infiniment plus effrayant que les précédents, aux secousses dont il fut agité et qui durèrent plusieurs minutes, Julio comprit qu'il avait été brûlé à l'anus. Une sueur d'angoisse lui vint.

Pérez avait été galvanisé par ce cri. De la main droite, il attrapa la tête du garçon et, en le regardant dans les yeux, il lui caressa la joue avec le pouce, tout en lui faisant sentir le plat de la lame sur la nuque. Puis il se pencha à son oreille, et il lui chuchota :

– Tu ne voudrais pas être à sa place, n'est-ce pas ?

Julio resta sidéré par cette question ignoble, vicieuse, d'une incroyable perversité. Il comprenait maintenant ce qu'était un monstre. Il s'étonna à peine que la bouche de l'homme lui frôlât la joue, juste sous le lobe de l'oreille.

Pérez, qui commençait à trouver du goût à cette chair d'enfant, la lécha dans le cou, au-dessus du col roulé. En sentant le gosse sursauter sous cette provocation, son sexe bandé frémit. Cet interrogatoire devenait réellement intéressant ! Il y avait longtemps qu'il n'avait été à une telle fête... Sa main gauche redescendit sur le flanc du garçon, passa sur sa taille, et vint s'emparer à pleine paume d'une fesse prise dans la toile fraîche. Un peu plus petite que celle d'une fille, mais plus ferme, plus serrée, et finalement peut-être plus excitante. Il frissonna. Tout en continuant de la palper, de nouveau il lui chuchota à l'oreille :

– Maintenant, tu vas nous dire où se trouve votre camp.

Julio d'un coup se sentit vidé de son sang. L'interrogatoire avait débuté. Pour une raison qu'il commençait seulement à deviner, ils torturaient Enrique, mais c'était à lui qu'ils posaient les questions.

Pérez ne s'attendait pas à une réponse immédiate, évidemment, et il ne l'espérait d'ailleurs pas non plus : il avait maintenant envie que la séance durât un moment. Il attrapa le garçon par les hanches, le fit tranquillement pivoter au bout de sa chaîne et, tout en restant derrière lui, il le plaça face à la table où se trouvait son copain. Andrés avait pris sous le plateau la « trique », comme ils l'appelaient : à l'extrémité d'un manche isolant, de la grosseur d'une matraque, une pointe en fer, conique, était connectée à un générateur, dont la masse était reliée en permanence à la structure métallique. Il l'alluma et le régla. Un ronflement discret s'installa, seulement recouvert par le halètement du blond, qui maintenant poussait des gémissements ininterrompus... Pérez en attendant s'amusait à frôler du nez les mèches brunes devant lui, dont l'odeur se mêlait à celle de la sueur, fraîche, qui naissait à la base du cou et traversait lentement le col du pull. Il lui murmura, sur un ton détaché :

– Si tu ne veux pas me répondre, profite-en pour regarder.

Julio était glacé par le cynisme dont cet homme faisait preuve. Mais il ne pouvait détourner les yeux de cet étrange appareil que tenait le lieutenant, cherchant à deviner la menace qu'il recelait. L'homme détaillait Enrique, étendu nu devant lui, comme s'il se demandait par où commencer. Il se pencha vers une main, dont le poignet était enserré dans une menotte d'acier, et il toucha brièvement le bout des doigts

recourbés. Aussitôt Enrique cria, et se tortilla sur la table comme un diable.

Pérez se fit la réflexion que ce garçon blond avait de très belles mains, de très jolis doigts, et que plus d'une femme les lui auraient enviés. Distraitement, il caressa la nuque du brun. Il ne se lassait pas d'enfoncer les doigts dans ces mèches lisses et soyeuses, d'en faire monter l'odeur charnelle, à la fois douce et voluptueuse. Leur parfum était différent de celui des filles, moins édulcoré, plus vif, plus excitant, avec de suaves effluves où se mêlait un fonds spécifiquement adolescent. Il l'embrassa distraitement sur les cheveux, au-dessus de l'oreille, comme un père le ferait à son fils... Un hurlement le ramena à la séance : Andrés avait pointé la trique dans le creux de l'aisselle, celle qui était déjà marquée d'un rond rouge bordé de gris, et l'y maintenait. Le garçon tressautait sur le plateau métallique comme une friture d'alevins jetés dans une poêle... Pérez se colla un peu plus contre celui devant lui, lui posa les mains sur les flancs, les lui caressa longuement en remontant sous le petit pull, puis il redescendit sur les hanches, goûta leurs courbes, délicieuses, décidément comme celles d'une toute jeune fille.

Julio, qui avait fermé les yeux pour ne plus voir cette horreur, les rouvrit en entendant s'élever maintenant des cris brefs, mais de plus en plus aigus : l'homme avec son appareil piquait les seins d'Enrique, alternativement le gauche et le droit, tout en tournant petit à petit un bouton sur un boîtier.

Pérez fit glisser ses mains en arrière pour venir sur les fesses prises dans le short. Au travers de la toile, il les sentait durcies, tressaillant à chaque nouveau cri. Son membre, qui depuis un moment palpitait d'excitation, cette fois se redressa franchement. Il fut étonné de la force que prenait cette manifestation : d'habitude, il ne bandait que pour les plus jolies des jeunes femmes. Mais il était vrai que c'était la première fois qu'il avait l'occasion d'interroger des détenus aussi jeunes... Andrés revint vers le sexe du garçon, et il lui posa la trique sur le bout de son appendice, poussant la pointe dans l'ouverture du petit capuchon pour aller toucher le gland, puis il déclencha le générateur. Pérez savoura le glapissement qui s'éleva. Il frissonna d'une profonde satisfaction. Ces petits salauds avaient cherché à le tuer ? Ils avaient bien mérité comment il allait les faire jouir !

Avançant les mains pour enlacer le garçon qui tremblait, il retrouva la fente ouverte à l'avant du short. Il s'y glissa, cette fois sous la ceinture du slip, et il s'empara à nu des organes chauds et mous. Tandis que ses tympanes vibraient sous des cris de plus en plus stridents, il malaxa avec ferveur ce petit paquet probablement vierge, puis, plongeant jusqu'au poignet, il alla entre les cuisses lui ramasser par-dessous les boules, qu'il eut du mal à trouver tellement elles étaient

réduites. Il les écrasa entre ses doigts. Il se découvrait un faible pour le sexe des jeunes garçons. Leur matière était souple et tendre, il aimait la sentir fuir sous sa pression. Il retrouvait le geste rond qu'il avait, enfant, pour jouer avec la mie de pain

Julio sentait les doigts lui entrer durement dans le bas-ventre, et il ne pouvait s'empêcher de se trémousser, honteux de réagir à ces palpations qui n'étaient guère qu'une simple gêne. Mais soudain il n'y fit plus aucune attention : horrifié, il vit le lieutenant se pencher sur le visage d'Enrique, le lui prendre fermement par le menton, puis soudain lui mettre le cône de fer entre les lèvres. Il y eut une série de claquements, comme des crépitements, tandis que son camarade ruait en vain sur la table, soulevant les reins comme un pont, puis on lui força les dents, et on le lui enfonça dans la gorge. Il ferma les yeux de nouveau, mais il aurait fallu fermer les oreilles, disparaître. Au contraire, tout restait, les hurlements, la douleur dont il était spectateur, la terreur de celle qu'inévitablement il allait subir, le corps odieux de l'homme collé contre lui, cette salle atroce d'où il ne sortirait probablement pas vivant.

Pérez pelotait avec de plus en plus de liberté le sexe du jeune garçon : il avait admis depuis un moment que, en fait, c'était comme de petits seins, placés à un autre endroit, ou un clitoris plus développé, mais que c'était tout aussi délectable. Il avait remonté la main gauche sous les vêtements, il caressait le ventre exquis, le torse strié de fines côtes qui vibrait à chaque nouveau cri. Il alla jusqu'aux tétins que, machinalement, il serra assez fort, jouissant des saccades qu'il provoquait... À chaque décharge électrique, le blond tressaillait des pieds à la tête : le choc le tenait sous son emprise, le traversait par une sorte de frisson monstrueux, puis il retombait, anéanti... Il remarqua subitement qu'un liquide s'écoulait sur la table : le gamin se pissait dessus ! D'habitude, il trouvait écœurants les détenus qui se vidaient, mais ici il ressentit au contraire de l'excitation, le blond était aussi pur et frais qu'un petit enfant. Puis les cris s'interrompirent, car il était tombé, évanoui... Pérez glissa à l'oreille du garçon contre lui :

– Tu vois ? C'est toi qui prolonges les souffrances de ton ami... Pourquoi ne veux-tu pas collaborer avec nous ?

Julio tremblait des pieds à la tête. Il n'était pas question de donner le lieu de leur base. Peut-être était-ce une bonne chose qu'Enrique se fût évanoui : ils ne pourraient plus rien lui faire subir. Encore qu'on allait à présent certainement s'en prendre à lui... Le lieutenant avait rangé son appareil. Il le vit se diriger vers l'armoire, derrière le bureau, en revenir avec un bocal en verre dans lequel trempait un pinceau. Il se plaça aux pieds d'Enrique, sortit le pinceau, l'essuya sur le bord. Julio retenait son souffle, se demandait quelle horreur encore contenait ce bocal qui paraissait si anodin.

Pérez retira sa main de la culotte du garçon et vint lui en couvrir les yeux.

– Mieux vaut que tu ne voies pas ça...

Lui, au contraire, observa attentivement Andrés caresser avec le pinceau les fins doigts de pied par-dessous. L'acide mit deux ou trois secondes pour traverser la peau, la douleur, un instant pour monter au cerveau, et le garçon revint brutalement à lui.

Julio crut défaillir sous le coup de l'effroyable hurlement qui s'éleva. Il ne sut pas ce qu'on avait fait à Enrique ; il comprit seulement que le refuge de l'évanouissement n'avait pas résisté.

Quand on lui libéra les yeux, il vit que le lieutenant détachait Enrique. Il fut persuadé que c'était à présent son tour, qu'il allait le remplacer, qu'on allait l'allonger sur la table. La peur lui écrasa le ventre. Il essayait de penser qu'il était juste qu'Enrique n'eût pas tout subi... Cependant, il n'arrivait pas à comprendre que l'existence l'eût conduit dans une situation si effroyable. Il se sentait pris dans une impitoyable mécanique, entraîné dans un piège infernal, aussi nu et exposé qu'un escargot sorti de sa coquille. Il ne pouvait croire qu'il parviendrait à tenir, à supporter ce qu'Enrique venait d'endurer ; mais il savait également qu'on ne lui laisserait pas le choix.

En voyant Andrés relever et asseoir le blond sur le bord de la table, Pérez s'écarta pour aller l'aider. À l'instant où le garçon toucha le sol de ses pieds rougis, il poussa de nouveau un hurlement et il tomba à genoux en se trémoussant. Pérez le rattrapa en le prenant sous les bras. À deux, ils le soutinrent et, le portant à demi, ils le placèrent entre deux des colonnes métalliques du milieu de la pièce. Tout en le maintenant, et pendant qu'Andrés lui menottait les poignets en haut de chaque colonne, il fut curieux de découvrir sous ses mains cet autre enfant, entièrement nu, lui, différent, mais non moins aguichant, et tout aussi féminin dans sa croissance vers un masculin encore indéterminé, encore latent. Il le parcourut, lui mit les mains sur les flancs, sur les hanches, et son sexe se redressa de nouveau. Décidément ces jeunes garçons lui faisaient de l'effet... Pourtant, il abhorrait les pédales. La vision de deux hommes s'embrassant lui répugnait profondément, et l'idée d'une tantouse se faisant prendre par une autre le dégoûtait plus que tout. Mais ici, ces deux gosses n'étaient pas encore des hommes, ils étaient frais et délicats comme des tendrons, de vrais androgynes. Un instant, il eut envie d'enfiler le gamin là, tout de suite, de dos, tout tremblant et frémissant, et d'en faire sa femme. Il violait souvent les filles par-derrière, il trouvait que c'était même plus agréable que par-devant ; pourquoi ne pas tirer du plaisir de ces gosses aussi ? Il n'était toutefois pas question de s'y risquer devant Andrés, lequel aurait pu se méprendre. Il se ressaisit, s'écarta.

Julio regardait Enrique qui lui faisait face, entièrement nu, attaché par les poignets comme un jeune Christ, et qui se laissait pendre au bout de ses bras, incapable de se soutenir. Effaré, il vit alors le lieutenant revenir avec un lourd fouet de cuir, formé d'un manche épais, prolongé par une tresse qui s'effilait et se terminait par une mèche. Il se plaça derrière sa victime. Julio avait entendu dire que dans l'Antiquité certains condamnés étaient exécutés au fouet ; c'était ce qui allait se passer maintenant : ils allaient tuer Enrique ; il était impossible qu'il pût supporter longtemps les coups d'un engin destiné à des chevaux de trait. L'homme leva le bras. Il donna de l'effet à son poignet et la tresse partit comme une faux. Elle frappa en travers du dos, mais sa pointe s'enroula autour du flanc et vint mordre la poitrine. Le claquement fut recouvert par le hurlement. Il vit Enrique se jeter en avant, la bouche ouverte comme s'il cherchait à expulser la douleur.

Pérez, qui était resté en arrière du blond, observa avec satisfaction la barre rouge qui se boursoufla en travers de ses omoplates. Il jeta un coup d'œil au brun : il avait l'air halluciné. Un nouveau cri déchirant le ramena à celui qu'Andrés travaillait : une seconde barre le marquait horizontalement, au milieu du dos. Le fouet fut relancé, et cette fois ce fut sur les reins qu'apparut une trace d'un rouge vif... Fouetter une femme lui avait toujours énormément plu ; mais il se rendait compte, sans qu'il comprît bien pourquoi, que fouetter un jeune garçon était peut-être encore plus excitant. Il avait été lui-même corrigé à la ceinture par son père, et ce jusqu'à l'âge de quinze ans ; il en gardait un souvenir aigu...

Quand un quatrième coup barra les fesses, il leva la main pour interrompre Andrés : il avait peur qu'il ne disloquât le gosse un peu trop tôt. Lentement, il revint vers le brun qui s'était détourné. Il l'attrapa par les cheveux et d'un coup sec lui redressa la tête. Les larmes qui coulaient sur ses joues lui faisaient des yeux encore plus brillants, encore plus beaux ; et il le regardait avec un air désespéré qui le rendait absolument délicieux.

– Tu ne veux pas arrêter ça ?... Tu ne vas pas attendre qu'on le tue, tout de même ?

Julio était perdu ; il faiblissait de plus en plus. Pourtant, il fallait tenir. Si Enrique avait été incorporé parmi les Mínimos plus à l'initiative de ses parents qu'à la sienne, lui, personne ne lui avait rien dicté, c'était après la disparition de son père et de sa mère qu'il avait décidé, de lui-même, de les venger en rejoignant les guérilleros ; il devait donc assumer la responsabilité qu'il avait prise, il ne pouvait à cause sa faiblesse livrer tous les autres... Mais il ne savait pas combien de temps il serait capable de supporter cette scène horrible. Il était tellement honteux d'être là, intact, avec ses vêtements encore, devant son ami totalement dénudé, torturé, épuisé. Son visage était ra-

Un ange passe

vagé, ses yeux avaient gonflé, ses lèvres tremblaient. Julio sentait des larmes lui venir malgré lui, coulant en continu sur ses joues... Peut-être qu'à un moment le colonel se laisserait attendrir ? Il n'était pas possible qu'un homme fût cruel à ce point, qu'il ne fût pas touché par la gentillesse d'Enrique, son âge, sa délicatesse... Pourtant, celui-ci lui dit, sans la moindre trace de pitié :

– Allons, ne fais pas l'enfant ; arrête de pleurer.

Pérez avait compris que le gamin était mûr. Il ne faudrait plus grand-chose pour qu'il cédât.

– Non ? Tu ne veux pas ?... Bon. Tant pis pour lui.

Et il fit signe à Andrés.

Incrédule, Julio vit le lieutenant faire le tour d'Enrique et se placer face à lui. De nouveau, il leva le bras. La tresse partit dans un sifflement ; elle s'enroula autour du ventre tendre. Julio ne put retenir un cri dérisoire : le corps d'Enrique avait été parcouru d'une vague, tel un drapeau claquant dans le vent. Son hurlement fut coupé par un hoquet, comme s'il allait vomir. Il vit cette fois l'effet du fouet : une bande rouge qui passait juste sous le nombril, d'un flanc à l'autre. Mais déjà le lieutenant relevait le bras. Horrifié, il comprit qu'il visait plus bas : il allait le frapper sur le sexe !

– Non !... Arrêtez !

Pérez sourit. Il fit un signe discret à Andrés pour le retenir. Il prit le garçon par la nuque, se pencha à son oreille :

– Tu vas te montrer plus coopératif, maintenant ?

Julio eut une dernière hésitation. Mais devant le corps d'Enrique exposé face à lui, ses petits organes offerts sans défense, le fouet qui attendait, suspendu au bras du lieutenant, il capitula. Il n'aurait pas supporté de voir la lanière voler de nouveau. Un homme aurait peut-être tenu, il aurait peut-être eu la force de caractère d'assumer le martyr d'un autre. Mais il n'était pas dans ses moyens de résister plus longtemps, d'être, même indirectement, la cause du supplice de son ami.

Et il parla.

*

Juan-Carlos Andrés poussa le verrou de la porte. Pérez parti au ministère pour organiser l'expédition de Cerro Largo, qui aurait lieu dès le lendemain à l'aube, il ne le verrait certainement plus de la journée ; cependant, pour ce qui allait suivre, il voulait être tout à fait tranquille, ne pas craindre d'être dérangé. Il inspira profondément : enfin seul ! Il se retourna vers les deux minets, attachés bras en l'air. Un sort inespéré lui avait envoyé ces deux jésus, qui formaient un duo très aguichant, un blondin et un brunet, plus mignons, plus excitants

l'un que l'autre, à la peau tendre, avec de vraies jambes de gazelle. Et il allait avoir ces deux bijoux pour lui seul ? C'était tellement somptueux qu'il avait encore du mal à y croire.

Il s'approcha du brun. Il était très attirant avec ses bras retenus au-dessus de la tête, les mèches de ses cheveux éparpillées devant les yeux, sa chemise déboutonnée sur le petit pull chiffonné, son short entrouvert, les spires de ses chaussettes descendues sur les mollets. Malgré ses paupières abaissées, il voyait bien que ses yeux brillaient, les larmes avaient dessiné des lignes luisantes sur les joues, et cela le rendait si bandant qu'il eut envie de l'attraper brusquement, de le posséder tout de suite, là, tout debout. Mais évidemment il n'allait pas faire ça. Il allait prendre tout son temps, au contraire, et il ferait exactement ce qu'il voudrait, quand il voudrait, maintenant que Pérez n'était plus derrière lui... Et, pour commencer, il allait le foutre à poil, celui-là aussi.

Il le détacha ; il ne voulait plus le contraindre, il voulait le soumettre, en faire sa chose – il en aurait bien fait autant avec l'autre, mais dans l'état où il était, il se serait effondré comme une serpillière ; le laisser accroché aux colonnes était le seul moyen de le conserver debout... Il alla ensuite s'asseoir derrière le bureau, et il croisa nonchalamment les jambes. Il observa le gamin qui massait ses poignets marqués de deux bracelets rosés.

– Maintenant, tu peux bien me dire ton nom, tu ne crois pas ?

Julio hésita, mais, au point où il en était, garder le silence n'avait plus aucun sens...

Le lieutenant lui fit alors une grimace qui se voulait un sourire :

– Eh bien, « Julio » : déshabille-toi !

Il frissonna. Tout n'était donc pas fini ? Il releva la tête et regarda l'homme furtivement. Il avait toujours cette moue triviale, maussade, qui le faisait paraître si ordinaire, tout à fait insignifiant, alors qu'il l'avait vu se livrer sur Enrique aux pires atrocités. Il hésita un instant, mais il se rappela comment les gardiens avaient dépouillé son camarade, et il pensa qu'il était inutile de subir cela.

Andrés regarda le garçon timidement laisser glisser sa chemise déboutonnée le long des bras, chercher un endroit pour la mettre, la déposer enfin sur la chaise en face, de l'autre côté du bureau, par-dessus les vêtements du blond qui avaient été jetés là. Pris dans le fin pull à col roulé, le buste paraissait d'une douceur remarquable, d'une suavité qui le fit saliver.

Julio savait qu'une étape était franchie, qu'ils allaient maintenant être exécutés. C'était ce que Raúl leur avait dit : s'ils parlaient, ils n'avaient ensuite plus de valeur pour les militaires, lesquels en général se débarrassaient sommairement de leurs prisonniers. Mais il ne savait pas comment cela se passerait. Une balle dans la nuque ? jeté d'un

avion en pleine mer ? – le sort, d’après ce qui se racontait, que ses parents avaient connu. Et pourquoi nus ? Sans doute une brimade supplémentaire. Il jeta un coup d’œil à Enrique attaché entre les deux colonnes, la tête pendante, comme inconscient, et pour la première fois il lui vit le dos, barré de quatre boursouflures rouges. Il semblait déjà à demi mort. C’était son tour. Autant se débarrasser de cette épreuve au plus vite. Il attrapa ensemble son pull et son tee-shirt, les tira par la tête.

Andrés fut très émoustillé en découvrant le gamin torse nu, un peu ébouriffé ; sans doute n’était-il pas très différent au sortir du lit. Il le vit marquer une dernière hésitation, puis repousser ses chaussures du bout du pied. Il fut en short et en chaussettes. Andrés se passa la langue sur les lèvres. À mesure qu’il se dévoilait, il trouvait ce petit brigand follement beau et son désir pour lui s’envolait. Il lui tardait de se le faire ; il pensa qu’il allait le défoncer, tant il en avait envie !

Julio espéra jusqu’au dernier instant un signe qui aurait dit que cela suffisait, mais le lieutenant continuait de le fixer de ses yeux légèrement globuleux, l’examinant de la tête aux pieds, sans un mot. Il se résolut à porter les mains à la taille, puis, rapidement, pour s’en débarrasser, il défit et abaissa son short. Dans le silence de la pièce, le bruissement du tissu le long de ses jambes eut quelque chose d’indécent et de menaçant à la fois ; il se sentit exhibé. Il dégagea ses chevilles et déposa le short sur la chaise. Il faillit en rester là, puis, comme un signe de bonne volonté qui peut-être préserverait l’essentiel, il fit glisser les doubles chaussettes de ses pieds et les enfonça dans les chaussures.

Le garçon se redressa, magnifique dans son petit slip gris clair. Andrés hésita un instant à le garder dans cette tenue aguichante, mais il préféra achever de l’humilier.

– Eh bien ? Qu’attends-tu ?

Il remarqua avec satisfaction sa confusion tandis qu’il remontait les mains, les posait sur ses hanches ; il crispa les doigts, le tissu de coton se froissa, et il fut repoussé sur les cuisses – le sexe apparut. Il fut troublé en observant la courbe du corps qui enjambait la légère dépouille, puis qui se redressait, la ligne du bras qui se tendait pour laisser tomber le slip sur la chaise. Il sentit une nouvelle vague d’excitation l’embraser. Ce petit gredin était magnifique. De l’avoir là, à sa disposition, maintenant entièrement nu, sans défense, les yeux baissés, aussi exposé et vulnérable qu’un nouveau-né, le rendait fou. Quand les prisonniers étaient dépouillés de leurs vêtements, cela les déposait également de leur humanité, les privait de leur statut social, ils étaient réduits à leur chair animale, ramenés à un état originel, primitif ; ils étaient livrés, comme des esclaves. Et il ne rêvait rien d’autre que de disposer de jeunes garçons pour esclaves... Afin de garder le contrôle

sur son émotion, il sortit machinalement son paquet de cigarettes froissé. Il en tira une et l'alluma. Quand il eut rejeté la fumée, il se leva.

En voyant l'homme prendre une cigarette, Julio avait senti son sang se retirer. Il était maintenant convaincu de ce qui allait lui arriver, les cris d'Enrique lui résonnaient encore dans la tête et, d'effroi, il baissa les yeux. Il avait entendu le lieutenant se lever, contourner le bureau, s'arrêter tout près : de nouveau, il avait devant lui une paire de souliers cirés.

Andrés avança la main droite, celle qui tenait la cigarette, et vint prendre dans le creux de la paume les petits organes présentés en pleine lumière. Le gamin tressaillit. La fumée montait tranquillement le long de son ventre nu, se dissipait autour de son visage. Il le tripota un moment pour le plaisir d'enfoncer les doigts dans cette chair sensible, de lui entrer le pouce dans les bourses, de le voir regimber tandis que, à la pointe de la pine, il pinçait entre deux ongles le petit bout de la peau. Il lui aurait bien fait tâter de la cigarette, à lui aussi, mais il aurait alors fallu l'attacher, aucune menace ne l'aurait gardé en place ; pour l'instant, il voulait en profiter librement. Il lui remonta la main sur le pubis où poussait un halo de duvet brun, effleura le ventre, palpa la saillie des côtes, au-dessus du plexus creusé par l'appréhension. Parcourant la poitrine, il s'arrêta sur les tétins, si plats que seule leur couleur légèrement plus sombre les faisait reconnaître, et il les pinça à leur tour. Le gosse en tremblant contracta le ventre pour ne pas bouger.

Il remonta encore, lui passa sur la bouche les doigts avec lesquels il venait de lui toucher le sexe, lui écrasa les lèvres, les étira entre l'index et le majeur, les déforma sous son pouce. Le garçon toussa à cause de la fumée de la cigarette, maintenant toute proche de ses jolies narines. Puis il lui couvrit les yeux, qui se fermèrent aussitôt, et il lui toucha les paupières, frémissantes comme celles d'un petit enfant. Il passa sur le front en rebroussant la mèche qui le traversait, s'enfonça dans les cheveux bruns qui se redressaient sous son intrusion, enveloppa le crâne, vint le prendre par la nuque. Il adorait parcourir ainsi dans cette matière riche et fluide, il avait l'impression de violer un lieu strictement privé, non moins intime peut-être que celui des organes sexuels. Il lui saisit le cou par-devant, et il le caressa longuement, lascivement. Il paraissait vulnérable, délicat, fragile – il aurait été si facile de le serrer, si peu s'opposait à y planter les doigts...

Julio déglutit. Il était transpercé jusqu'aux os par le demi-sourire de cet homme ; il ressemblait à une hyène. À chaque instant il s'attendait à une brûlure, à une douleur qui le prendrait par surprise, et ce mélange de caresses et de menaces lui coupait les jambes.

– Tourne-toi.

Un ange passe

Il obéit, heureux de ne plus voir son bourreau. Mais il tremblait toujours, moins à cause du froid de la pièce humide que du bloc de désespoir qui fondait en lui.

Tout en tirant une bouffée de sa cigarette, Andrés détailla chaque ligne, chaque mouvement du dos que le garçon lui présentait, qui se prolongeait dans les petites fesses serrées de peur, qui descendait jusque dans les cuisses, nettes, durcies par la tension. Il se décida : il lui posa la main sur la nuque. Il vint sur les omoplates saillantes, il caressa les reins étroits et nerveux, creusés comme d'un animal racé, il lui prit les fesses à pleine main et les manipula longuement. Il pensa qu'elles seraient délicieuses à cravacher ; il se demanda quel fouet il aimerait le mieux pour elles. Depuis un moment, il s'était mis à bander.

En sentant son derrière touché, palpé, tripoté, Julio avait compris que le lieutenant, lui encore plus clairement que Pérez, était pédé. Et, malgré la haine qu'il en avait, il se demanda un instant s'il ne pourrait en tirer quelque avantage. Car si cet homme voulait profiter d'eux, peut-être dans ce cas n'avait-il pas l'intention de les faire exécuter ?... Mais il ne conserva pas cet espoir bien longtemps ; il pensa qu'il essayait seulement de se rassurer... Il sursauta quand, soudain, un doigt s'enfonça entre ses fesses.

Andrés adora sentir le garçon gigoter tandis qu'il longea sa raie en lui cherchant le petit trou. Quand il l'eut trouvé, il fit quelques tentatives pour le pénétrer, mais davantage pour le mortifier que pour aboutir réellement. Néanmoins, une décharge de plaisir le traversa en le voyant se cabrer sous ses attaques ; le désir d'en jouir le brûla de nouveau... Mais il se contenta pour le moment de lui tapoter affectueusement le derrière, comme il le faisait chez lui avec son chien.

– Mets-toi à quatre pattes.

Ahuri, Julio ne bougea pas, le temps de comprendre ce qu'on lui demandait. Qu'allait-il lui faire ? Il ne savait même plus ce dont il devait avoir peur. L'homme insista brutalement :

– Par terre !

Il devina qu'il voulait l'humilier. Mais, maintenant qu'il avait commis la pire des trahisons, il n'avait plus rien à défendre, plus les guérilleros, plus Raúl, et surtout pas sa fierté ni son amour-propre ; comment aurait-on pu encore l'humilier ? Il baissa la tête, mit un genou au sol, puis le second, enfin il posa les deux mains à plat sur le ciment. Il entendit l'homme retourner s'asseoir sur sa chaise.

– Avance. Fais le tour du bureau.

Il obéit. Il marcha comme un chien – c'était ce qu'on attendait de lui –, et il s'arrêta devant les genoux, devant le pantalon gris, face aux chaussures noires qui, de près, ne paraissaient pas si propres.

Un ange passe

Andrés adora voir venir à lui son jeune prisonnier, tout nu, qui se traînait à quatre pattes.

– Tourne-toi. Montre-moi ton derrière de petit caniche.

Le garçon pivota docilement et lui présenta les fesses. Il l'avait enfin amené à cette obéissance mécanique qu'il trouvait tellement bandante. Il décroisa les jambes, se pencha en avant, et lui glissa la main entre les cuisses, tièdes et douces comme un manchon. Il empauma de nouveau les bourses qui pendaient sous le ventre, les fit rouler et les serra jusqu'à ce que le garçon sursautât, se tendant brusquement. Il remonta, lui passa des doigts dans le cul, le long de la raie, puis il lui tâta le petit trou. Du bout du majeur, il l'entrouvrit. Il dut batailler un peu, mais il parvint à le forcer, et le « guérillero » se redressa en poussant un gémissement d'enfant ! Il s'enfonça alors lentement en lui, dans le conduit étroit, chaud et vibrant.

Julio se mordit la lèvre en sentant les phalanges le pénétrer, l'une après l'autre, jusqu'à ce que le dos de la main vînt buter entre ses fesses. Puis le doigt épais tourna et retourna en lui comme un crochet, le sonda au plus profond, ressortit à demi, l'écarta, se renfonça brusquement, et chaque fois il sursautait en gémissant. Contrairement au gardien à l'arrivée qui s'était contenté de le fouiller, le lieutenant, lui, cherchait à faire mal.

Quand il eut bien assoupli l'étroit sphincter, Andrés se retira. Il bandait maintenant tout à fait dur. Il adorait doigter les gamins. Et celui-ci réunissait à la fois les attributs d'un délicieux objet sexuel et d'un ennemi honni, qu'il avait seulement envie d'avilir, de casser, d'écraser comme un cafard. Il se leva et, lui posant le bout de sa chaussure sur l'épaule, il le poussa d'un coup sec pour le faire tomber sur le flanc. Le gosse jeta un cri de surprise.

– Relève-toi.

Julio s'était fait mal sur le ciment. Il se redressa lentement, sans comprendre ce qu'on lui voulait. Il venait de se remettre à quatre pattes, quand il reçut dans les côtes un nouveau coup, plus violent. Il cria de nouveau en retombant par terre.

– Relève-toi.

À peine redressé, Andrés lui donna un nouveau coup dans le flanc. Il le regarda se tortiller, se recroquevillant sur lui-même. Il tendit le pied, le lui glissa sous le bras resté en travers de sa poitrine, le souleva pour le dégager et, avec une profonde satisfaction, il lui appuya sa semelle sur les bouts de seins, l'un après l'autre, en les frottant avec le mouvement dont on écrase une cigarette. Il sourit en voyant le gosse gigoter sous lui et gémir en grimaçant. Il avança la pointe de sa chaussure et la pressa sur la jolie bouche. Il ne pouvait tout de même pas embrasser un enfant de terroristes, alors il l'effaçait. Il ramena son pied en arrière, suivit le fin sternum, puis il mit le talon sur les or-

ganes. Il déplaça son poids sur cette jambe. Il devina la chair qui s'écrasait sous lui tandis que le gamin hurlait comme un fou, se débattant de toutes ses forces pour lui échapper.

Il retourna s'asseoir sur la chaise et écrasa sa cigarette dans le cendrier. À présent qu'il s'était défoulé sur le petit rebelle, il avait envie de profiter de lui. Sa bouche, surtout, l'attirait : tendre, tordue de dégoût, et maintenant comme écorchée, elle avait pris des couleurs plus vives.

– Relève-toi.

Julio, péniblement, se redressa sur les bras. Son bas-ventre le brûlait ; il pensait qu'il était émasculé. Du revers de la main, il s'essuya la bouche, souillée par cette semelle qui l'avait foulée sans pitié.

– Avance-toi... Et dépêche-toi !

Il vit l'homme se défaire devant son nez, écarter sa braguette, enfouir la main dans un vaste caleçon, et en ramener un membre affreux, brun-rouge, veiné comme un tronc couvert de lierre.

Andrés attrapa le garçon par les cheveux et le contraignit à se redresser, à s'avancer entre ses cuisses. Il lui renversa la tête en arrière, le faisant s'asseoir sur les talons, et, lui amenant son gland sur les lèvres, il s'y caressa, ravi de la grimace de dégoût qu'il suscitait. De tous les garçons qu'il avait possédés dans sa vie, aucun n'avait été aussi désirable, aucun n'avait eu ces lèvres charnelles, sensuelles, et d'y promener son organe rubicond le faisait bander comme un fou. Puis il le força. En lui rabattant la tête sur lui, il l'obligea de s'ouvrir. Il tressaillit de satisfaction en sentant son membre pénétrer soudain dans cette bouche étroite, chaude, qui se convulsait sous son intrusion brutale, avec la langue qui frétillait par-dessous et qui tentait en vain de le repousser. Il s'enfonça lentement, attentif à tous les élancements qui lui montaient dans les reins, jusqu'à loger enfin son gros bout tout au fond de la gorge, jouissant de chaque hoquet qu'il causait. Il fourrageait longuement dans les cheveux, et griffait ce crâne qu'il aurait aimé emplir tout entier... Il repoussa la tête du garçon, puis, tout aussi progressivement, voluptueusement, il se renfonça. Bientôt ses allers et retours s'accéléchèrent, ils prirent un tour plus saccadé, nerveux, plus méchant, stimulés par la vivacité des sensations qui l'envahissaient et lui brûlaient le cerveau.

Il le rejeta brusquement. Il était haletant, au bord de l'explosion ; il avait besoin de reprendre son souffle... Il pensa que fouetter ce petit sagouin serait un excellent dérivatif, cela le défoulerait, passerait sa rage. D'ailleurs, celui-ci avait été trop préservé jusqu'à présent.

Julio était retombé sur les mains et, à demi étouffé, il crachait par terre pour se débarrasser du goût odieux dont il s'était senti envahi.

– Viens ici.

Sans qu'on le laissât retrouver son souffle, il fut repris par les cheveux, mis debout brutalement. Pendant qu'on lui ramenait les bras dans le dos, il jeta un coup d'œil à Enrique. Il le vit redresser faiblement la tête, mais ils eurent à peine le temps d'échanger un regard. Déjà une poigne s'emparait de ses poignets, on le poussait en avant, on l'entraînait vers l'extrémité de la table métallique. Son cœur s'arrêta : il allait connaître le même sort que son ami ? Pourtant, le lieutenant ne l'y fit pas monter, il se contenta de le courber pour lui poser le torse dessus. On lui prit un poignet, le tira de côté, et un bracelet d'acier se referma sur lui ; l'autre fut enchaîné de même. Il se retrouva les bras en V, les reins à l'équerre, le derrière complètement exposé. Le métal contre sa joue était froid, mais il restait encore humide du corps de son camarade ; il reconnut aussi une légère odeur d'urine.

En se dirigeant vers l'armoire, Andrés passa devant le blond, et il fut distrait ; il s'arrêta. Il l'examina : il paraissait toujours groggy, mais il restait très attirant. Il prit son propre sexe, brandi hors de sa braguette, encore humide de la salive de l'autre, et il vint provoquer les petits organes accrochés au bas du ventre.

– Eh bien ?... On dirait que ton sucre d'orge, là, c'est plutôt à de la guimauve, non ?

Il ricana. Il poussait de gauche et de droite avec son gland gonflé la petite verge et le sachet sur lequel elle reposait. Il eut soudain envie de lui. Le gosse était fin comme une baguette de saule, et la large balafre dont son ventre était marqué le rendait encore plus excitant. Il l'avait longuement manipulé tout à l'heure ; il lui tardait maintenant d'en jouir.

Il le détacha. Mais le garçon ne tenait pas sur ses cannes : il lui glissa entre les mains et tomba à genoux. Il ne craignait guère de rébellion de sa part, mais, pour le plaisir, il lui menotta tout de même les bras dans le dos. Il lui fourragea dans les cheveux tout en revenant devant lui.

– Et ta bouche ? Est-ce qu'elle est aussi bonne que celle de ton copain ?

Il se prit la bite, l'approcha, mais il ne put l'enfoncer dans la bouche du garçon qui dodelinait la tête, à moitié assommé. Alors, levant le bras, il le gifla à la volée. Le visage partit sur le côté, puis les cheveux en retombant le masquèrent à demi.

– Qu'est-ce que t'as ? Elle te plaît pas ?!

Il le gifla encore. Il adorait ça. Les joues prirent une couleur incarnat. Puis il l'attrapa par les cheveux, et il le maintint tandis qu'il se caressait le gland sur les jolies lèvres qu'il avait à dessein préservées lors de l'interrogatoire. Elles étaient un peu plus fines que celles du brun, mais peut-être encore plus douces. Bientôt, il ne put se retenir de les bousculer, de les écarter brusquement, et, tenant fermement la tête

qui roulait entre ses mains, il s'enfonça dans ce nid tendre et fragile. Il grogna de satisfaction. Il força la tête à faire quelques allers-retours sur son sexe. Le gosse se débattait plus activement, tirant sur ses bras attachés, et il lui sembla qu'il avait commencé de reprendre de la vigueur. Sans doute les gifles l'avaient-elles réveillé !

Il se recula, l'attrapa par le bras, et d'une secousse le remit sur ses jambes. Il avait changé d'avis : il allait d'abord se faire celui-ci. Mais le gosse brailla de nouveau – il avait encore les pieds à vif –, et il dut le traîner de force pour l'amener sur le lit de camp, au fond de la pièce. Il l'y poussa sur le dos, lui saisit les chevilles et lui replia les jambes sur la poitrine. Les retenant d'un bras, il lui passa ses doigts entre les fesses.

– Hmmh... T'as un cul délicieux, mon poulet ! Je vais te le découper... te le défoncer... jusqu'à l'os !

En voyant le garçon comme cela, en vrac, les jambes repliées et écartées, les bras dans le dos qui lui cambraient les reins, le désir d'Andrés s'enragea. Il ne temporisa pas davantage. Il présenta son membre devant le petit orifice, il poussa brutalement, et l'instant d'après il le pénétrait d'un coup.

De là où il était, plaqué sur la table, Julio avait vu comment Enrique avait été contraint à recevoir en bouche le pénis de l'homme, et il avait été saisi d'une vive pitié pour lui : l'idée qu'il servait d'objet sexuel à ce scélérat l'horrifiait. Cela lui avait donné au contraire l'envie de prendre son camarade dans ses bras, de le consoler, le protéger. Mais quand il l'avait vu jeté comme un sac sur la couchette, il ne l'avait pas supporté et il avait détourné la tête. Malheureusement, cette fois non plus, il n'avait pas pu se boucher les oreilles : le cri d'Enrique lui avait vrillé le cerveau : il venait certainement de se faire déchirer par un sexe bien trop gros pour lui. Le bruit des cuisses qui claquaient contre les fesses à un rythme rapide et soutenu, les grognements de l'homme ahanant, les gémissements de désespoir de son ami, lui furent absolument odieux. Sa colère décupla l'impuissance à laquelle il était contraint, et il se cramponna aux bords de la table.

Submergé par son désir, Andrés s'était laissé aller à foutre le garçon en plein, sans retenue, à grands coups de reins, et à cette fête il sentait un plaisir intense galoper en lui, envahir tous ses membres, lui noyer dangereusement le cerveau...

Brusquement, il s'arracha en lâchant une injure. Il n'était pas question de finir maintenant !... Le souffle court, il était écartelé entre l'envie de jouir du garçon et celle de faire durer cette séance tant qu'il pouvait... Il se dit qu'il devait revenir à son premier projet pour préserver ses forces.

– Bouge pas, je retournerai m’occuper de toi tout à l’heure, mon petit amour, t’inquiète pas ! Mais d’abord, je vais un peu voir ton copain... Il m’attend !

En retournant vers l’armoire, Andrés avait la tête qui tournait. Il examina les étagères, troublé, encore remué par l’ébranlement qu’il venait d’interrompre. Il hésita, et il finit par choisir un fouet composé d’un manche en bois et de bandelettes en cuir de cinquante centimètres de long. C’était moins puissant que la tresse, mais très efficace tout de même, car chaque coup était multiplié par le nombre de lanières.

Il revint au brun, plié sur le bord de la table, exposé comme dans une vitrine. Son petit derrière courbé, tout nu, était magnifique. Il y posa la main gauche, et il le pelota assez nerveusement, le serrant et l’écrasant entre ses doigts. Puis il remonta sur les reins, que les bras tendus de part et d’autre creusaient agréablement, il palpa le fin sillon au milieu du dos, redescendit le long des flancs minces et tressaillant, jusque sur les fesses qu’il claqua familièrement, à plusieurs reprises.

– J’ai du mal à savoir lequel de vos deux petits culs je préfère. Vraiment ! Ils sont différents, mais tout aussi bandants !

Julio, dégoûté par ces attouchements, sentit la chaussure se glisser entre ses pieds et, odieusement, de quelques coups secs, elle le força à ouvrir les jambes. En même temps, on lui caressait le derrière avec ce qui ne pouvait être que les lanières d’un fouet. Il serra les dents. Il n’y avait plus rien à faire ; plus de questions à se poser, plus d’angoisse de savoir s’il parviendrait à garder le silence ; il fallait seulement subir, souffrir, passer l’épreuve.

– Avant de te baiser, je vais te corriger. Tu m’en remercieras, tu sais : si tu sortais indemne d’ici, tu en conserverais la honte toute ta vie. Comme ça, ton « honneur » sera sauf !

L’homme ricana. Julio ne comprit rien à son discours, mais il se raccrocha à ces mots : « sortir d’ici »... Il y eut un temps pendant lequel il se demanda pourquoi il ne se passait rien. Puis il entendit la note aiguë d’un sifflement. Dès le premier coup, il hurla. La souffrance était affreuse, stupéfiante : les nombreuses lanières l’avaient frappé sur les fesses toutes à la fois, et, malgré son air balourd, l’homme avait une force terrible. Le coup suivant, qui réveillait les précédents, fit encore monter le niveau de la douleur. Il se redressa en tirant comme un fou sur ses bras, puis il retomba, et son ventre claqua sur la table. Le troisième fut effroyable. Sa chair brûlait. Les larmes l’aveuglaient, des larmes chaudes qui coulaient sur le métal indifférent. Après le quatrième, il tremblait, pris des convulsions d’un épileptique, il ne savait comment éteindre cet enfer abominable qui le ravageait. Il hurla encore plus haut lorsque les lanières de cuir claquèrent

sur ses jambes, s'enfonçant sans obstacle dans la peau tendre de ses cuisses.

Quand enfin cela s'arrêta, la souffrance était telle qu'elle lui avait envahi le cerveau. Un brasier s'était emparé de lui, depuis les reins jusqu'aux mollets. Un magma rouge lui obscurcissait la vue. Ses tempes battaient à éclater.

Andrés s'écarta. Il s'essuya le front où perlait la transpiration. D'être seul avec ces deux-là et de penser qu'il pouvait en faire ce qu'il voulait, le rendait malade ; l'excitation le débordait ; il ne savait où donner de la tête, entre le désir de jouir et celui de prolonger ce moment extraordinaire. Il laissa tomber le fouet sur la table, à côté du torse du garçon, puis il se plaça derrière les jambes minces qui continuaient désespérément de se tordre de douleur. Avec jubilation, il posa les mains sur les fesses qu'il avait striées en tous sens, maintenant voilées d'une couleur framboise très attirante. Il prit son membre, l'avança dans la fente entrouverte, et pointa le petit creux au fond. Il appuya. Le garçon parvint à le repousser un instant, mais il pressa plus fort, et la chair céda brusquement. Le gamin hurla de nouveau, en se tortillant comme un ver, tandis qu'il s'enfonçait en lui, jusqu'au bout.

Julio fut transpercé d'une douleur nouvelle. Il était défoncé, écartelé, pénétré profondément. Les cuisses de l'homme s'appuyèrent sur ses fesses, et il cria encore quand le tissu râpeux du pantalon frotta sur sa peau à vif. Il fut pris par les hanches, des doigts épais, avides, lui remontèrent sur les flancs, le palpèrent sous les bras. L'organe qui le transperçait ne bougeait plus, il restait immobile au fond de lui, frémissant, agité de sursauts irréguliers. Les grosses mains qui l'enveloppaient lui vinrent sur les épaules, lui caressèrent les bras jusqu'à buter contre les menottes de ses poignets, revinrent en le recouvrant telles une marée de poix. Elles se glissèrent sous sa poitrine, descendirent lui manier le ventre, le fouillèrent, puis elles lui attrapèrent les organes qui furent encore une fois cruellement inventoriés. Malgré la douleur qui l'aveuglait, il ressentit ce qu'avait de visqueux, de répugnant, cette odieuse palpation.

Andrés s'était trop échauffé avec le blond, et il savait que dans ce cas la seule solution était l'immobilité, ou au moins des mouvements lents et contrôlés. Il resta donc un moment sans bouger, le temps de reprendre ses esprits, puis, posément, il se recula. Il fit quelques passes, en avant et en arrière, afin de bien prendre possession de l'étroit conduit, de l'ouvrir, de le modeler à sa façon. Petit à petit, il l'assouplit et se le rendit confortable. Puis il se renfonça tranquillement, voluptueusement, et quand il fut tout au fond, de nouveau il s'arrêta. Un grognement incongru lui échappa, tant la jubilation était intense ; il adorait rester comme ça, à sentir les entrailles du gosse

Un ange passe

palpiter autour de son membre, long et épais... Il se courba et lui souffla à l'oreille :

– Tu vois ? Vous avez voulu nous baiser, petits merdeux ?... Eh bien, c'est moi qui vous baise, à présent !

Il recula lentement, ressortit pour le plaisir de revenir lui rentrer dedans, et il se renfonça, tout le long, jusqu'à buter dans les chairs. De nouveau il s'immobilisa, son organe tressaillant continuellement à l'intérieur du conduit qu'il écartelait.

Pour se changer les idées, il sortit son paquet de cigarettes ; sans déculer, il en alluma une. Il tira profondément une bouffée, et il en eut une grande satisfaction : on fumait bien en prenant le café ; pourquoi ne fumerait-on pas en baisant un garçon ?... Tout en tenant tranquillement la cigarette de la main gauche, il lui enfonça la droite sur le crâne, et il fourragea avec délices dans la chevelure souple et dense du garçon.

Julio sentit l'horreur de ces lombrics libérés qui fouillaient sa tête de tous côtés, qui se répandaient sur son visage avec une lubricité écœurante, qui se crispaient autour son cou pour l'étouffer. Et le membre qui l'écartelait continuait de tressaillir en lui, se redressant régulièrement par petits sursauts... Il le sentit enfin se reculer, ressortir à demi, mais aussitôt il se renfonça, lui arrachant un nouveau gémissement.

Andrés se souleva au-dessus du gamin épinglé à la table, et cette fois il se mit en mouvement. Tout en parcourant ce jeune corps avec une brutalité accrue, il lui griffa le dos, des épaules jusqu'aux reins, à lui enfoncer les ongles dans la chair tendre des hanches, puis, par-dessous, dans le ventre. De ses cuisses, il lui frappait les fesses à un train de plus en plus soutenu, en lui arrachant des cris désespérés, de plus en plus hauts. Il grogna :

– Je vais t'éclater le cul, petit salopard !... Je vais t'exploser !... Je vais te...

La voix de l'homme était hachée par les soubresauts de ses attaques. Son rythme était devenu frénétique, Julio était secoué par des coups de boutoir, il dansait sur la table, son torse claquait contre le métal.

Andrés s'interrompit un instant pour reprendre son souffle. Il attrapa le gamin par la nuque et lui tourna la tête sur le côté, le plaquant et lui écrasant la joue contre la table. Il lui repoussa les cheveux, il choisit un endroit où la peau était très douce, tendre, juste derrière l'oreille, là où Pérez n'irait pas regarder – il ne regardait jamais, mais on ne pouvait savoir... – et, après avoir tiré un coup sur sa cigarette, il y appliqua le bout incandescent. Le gamin bondit sous lui, mais, retenu par les bras, punaisé par le pieu dont il l'avait défoncé, immobilisé par la poigne dont il lui écrasait la tête, il ne fit rien d'autre que se con-

Un ange passe

tracter, tout son corps vibrant comme une lame. Il ressentit la formidable constriction du sphincter, et il en eut le souffle coupé. L'impression était dantesque : comme s'il avait été dans un fourreau dont on aurait resserré les cordons ! Il n'avait jamais connu une telle sensation.

Il fit un aller et un retour pour se refaire un passage, puis il recommença de brûler le garçon sous les cheveux, dans la nuque, à plusieurs reprises, et il continuait à le labourer, à vouloir l'ouvrir en deux.

Mais ses forces finirent par s'épuiser sous des attaques si intenses, et, perdant le contrôle de ses nerfs, il éclata. La déflagration l'emporta, ses entrailles débondèrent, il se répandit au plus profond de ce petit antre chaud et douillet qu'il avait pourfendu à le briser. À demi inconscient, il sut cependant qu'il avait sans doute vécu la plus belle jouissance de sa vie.

*

Dans le couloir, Julio marchait difficilement. Il avait l'impression que l'anus lui ressortait entre les fesses tant il était gonflé et douloureux. Les brûlures que ce monstre lui avait infligées dans le cou l'élançaient toujours, ses poignets étaient écorchés à force d'avoir tiré sur les menottes qui le retenaient à la table, et il était encore dégoûté de sa bouche qu'il sentait souillée. Sa chemise déboutonnée s'entrouvrait sur son torse nu, son short n'était pas refermé, il était pieds nus dans ses chaussures, et il tenait le reste de ses vêtements à la main. Quand le lieutenant de Pérez avait appelé les gardiens, ceux-ci leur avaient à peine laissé le temps de se rhabiller ; il avait même dû aider Enrique qui n'y arrivait pas... Ils furent poussés dans la cellule, la lourde porte fut rabattue, les verrous, tirés, la clé tourna plusieurs fois dans la serrure.

Julio déposa ses vêtements sur la banquette, il n'avait pas le courage de les remettre. Épuisé, il voulut s'asseoir, mais ses fesses à vif le firent se relever instantanément. Il resta debout, dépourvu, sans savoir que faire, que dire... Il hésitait à lever les yeux sur son camarade. Il était à la fois heureux de se retrouver seul avec lui, et terriblement anxieux de la réprobation qu'il allait évidemment lui manifester. Il vit qu'il tremblait encore de l'horrible traitement qu'il avait enduré. Il avait pitié de lui. Il aurait eu envie de le serrer contre lui, de le reconforter, le consoler, mais il n'osait pas ; il était trop honteux de lui-même. Il comprenait maintenant ce que le lieutenant avait voulu dire avant de le fouetter. Cependant, il n'avait pas subi grand-chose, comparé à ce qu'Enrique avait vécu, et ce n'étaient pas les quelques brûlures et les quelques coups de martinet qu'il avait reçus qui le dédouaneraient ; il restait que lui seul avait parlé, lui seul était responsable de ce qu'il allait arriver le lendemain à leurs camarades.

Un ange passe

Soudain Enrique s'avança, il vint devant lui, tout contre lui, à le toucher, et il le regarda en face. Julio ne le supporta pas, et il baissa les yeux ; il se sentit rougir. Tout doucement, avec une grande délicatesse, Enrique l'entoura de ses bras. Il l'enlaça. Julio, interloqué, se laissa faire ; il retenait son souffle. Enrique ne bougeait pas, il le tenait seulement contre lui, l'enveloppant d'une véritable tendresse. Julio se trouva indigne d'une telle mansuétude, et il fut pris de tremblements irrépessibles. Il ne méritait pas cette générosité... Mais, au bout d'un moment, il parvint tout de même à surmonter le dégoût qu'il avait de lui-même et, empli d'une infinie reconnaissance, à son tour il étreignit délicatement son camarade, se serrant contre sa poitrine. Alors, Enrique inclina la tête, croisant le cou avec le sien comme font les chevaux. Ils restèrent un long moment ainsi, soudés, ne formant plus qu'un seul corps, à deux têtes, deux dos, quatre jambes. Sans un mot, dans la nécessité absolue de se procurer du réconfort, ils se revivifiaient l'un à l'autre, ils échangeaient quelque chaleur, ils exprimaient un attachement réciproque, une forme d'affection dont ils avaient désespérément besoin.

Petit à petit, malgré tout ce qu'il se reprochait, Julio sentit que cette communion commençait de l'anesthésier, de le soulager, de le rendre à lui-même. Il comprit que, au cœur de ce cauchemar, dépouillés de tout, abandonnés de tous, il ne leur restait rien au monde que se fondre l'un dans l'autre.

*

Le soir tombait. Dans la cellule, l'ampoule du plafond s'alluma automatiquement. Les garçons, qui avaient eu froid, s'étaient rhabillés, et ils s'étaient couchés sur la même couchette, enlacés l'un à l'autre pour se réchauffer. Mais, à mesure qu'ils commençaient de se remettre, c'était à présent la faim qui les tenaillait : ils n'avaient rien eu dans l'estomac depuis le petit matin.

Ils entendirent la clé tourner, les verrous coulisser, et la porte s'ouvrit sur deux gardiens ; ils n'apportaient aucune nourriture. L'un resta en travers du seuil tandis que l'autre entra avec un air de profond dégoût, comme s'il se trouvait devant les pires criminels. Il aboya :

– Debout !

Il assena sèchement une claque sur la nuque de Julio pour le faire avancer.

– Allez, ouste !

Un coup de poing dans l'épaule d'Enrique le poussa dehors. Ces hommes, évidemment, les détestaient.

Les garçons, de nouveau, parcoururent des couloirs, chacun tenu par un bras. Avec effroi, ils reconnurent qu'on les menait à la pièce qui

avait servi à leur interrogatoire. Mais, en entrant, ils furent abasourdis de la découvrir pleine de soldats !... une douzaine environ ; ni Pérez ni son lieutenant ne s'y trouvaient.

– Voici vos demoiselles !... Profitez-en bien !

Les gardiens ricanèrent en refermant derrière eux. Très inquiets, les garçons dévisagèrent les hommes. Ils étaient en uniforme, mais un certain désordre dans leur tenue, la désinvolture de leur attitude, laissaient penser qu'ils n'étaient pas en service. Certains étaient assis cavalièrement sur le bureau, d'autres s'étaient installés sur la table métallique où Enrique avait été torturé, d'autres encore étaient debout, la plupart avaient des bouteilles de bière à la main. Sans casque, ils avaient maintenant des visages, et ces faciès farouches manifestaient une avidité brutale que rien ne semblait devoir retenir. Les conversations s'étaient arrêtées et tous les regards s'étaient focalisés sur eux, en particulier sur Enrique dont les cheveux blonds étaient si rares dans ce pays.

Le sergent qui commandait le groupe se leva. Il avait un visage buriné, un nez long et aquilin, et sa stature corpulente était imposante. Il s'approcha lentement, et il examina les garçons sous le nez, comme des bêtes curieuses. Ils ne bougeaient pas, retenant leur respiration. À côté de sa masse, leurs silhouettes paraissaient encore plus légères. Il tourna autour des proies qu'on leur avait livrées, et les détailla de la tête aux pieds, lorgnant les torsos minces, les fesses prises dans les shorts, les cuisses nues...

Puis un autre soldat s'avança. Puis un autre. Bientôt les garçons furent entourés d'un cercle d'hommes qui étaient proches à les toucher. Ils furent environnés par des relents d'alcool, par une forte odeur de virilité, de cuir, de tabac.

L'un d'eux, dont le visage rond comme un boulet affichait un sourire niais sous une épaisse moustache, allongea le bras et voulut palper les cheveux d'Enrique. Celui-ci, par réflexe, se recula. Ce fut le signal. Ceux qui étaient dans le dos des garçons leur attrapèrent les bras et les tirèrent en arrière pour les immobiliser. L'homme put ainsi tranquillement tâter les cheveux d'Enrique. Pris par l'excitation, il se mit à transpirer, et son visage devint luisant. Il pinça la joue du garçon familièrement, comme on fait aux petits enfants, tout en grommelant quelques obscénités où il le comparait à une prostituée.

Le sergent fut plus pressé ; il s'attaqua à Julio. Il l'attrapa par les revers de la chemise, qu'il ouvrit d'un coup en faisant sauter tous les boutons. Plusieurs hommes s'emparèrent du garçon et le soulevèrent de terre. Il se débattit en vain pour échapper aux poignes qui le maintenaient, qui lui écartaient les jambes. Soudain, il sentit contre le haut de sa cuisse le froid d'une lame de couteau ! Ses yeux s'écarquillèrent de peur : est-ce qu'on voulait lui... ?! D'un coup, tout l'entrejambe de

son short fut tranché. Des doigts le fouillèrent, attrapèrent son caleçon, le fendirent de la même façon. Des rires obscènes éclatèrent.

Le sergent se déboutonna. Les hommes lui amenèrent à bout de bras le garçon ouvert, jambes repliées, et il enfonça son membre sous la courte jupette que formait le short déchiré. Il chercha le petit orifice entre les fesses et, d'un coup de reins, il le transperça. Le gosse hurla. Il gigotait dans tous les sens, mais ne faisait que mieux s'empaler sur le pieu qui le défonçait.

Pendant ce temps, Enrique avait été emmené brutalement vers le bureau et renversé dessus. Tandis que deux hommes le plaquaient par les épaules, celui au visage rond et luisant se plaça devant lui. Avec impatience, il arracha le bouton et la braguette du short qu'il ouvrit en deux, et il l'abassa d'un trait sur les pieds, avant de faire suivre le slip. Quand il remonta les jambes du garçon en les repliant, lui débarassant les chevilles et faisant tomber ses chaussures en même temps, il découvrit ses fesses cruellement marquées du fouet. Il eut un ricanement gras, satisfait, presque joyeux, et il lui claqua le derrière pour réveiller la brûlure. Il se déboutonna. Il plaça son membre et, lentement, progressivement, il s'enfonça, tirant le bout de la langue comme un écolier qui s'applique, encouragé par ceux qui lui maintenaient sa victime sur la table. Le garçon cria en se tordant comme un malheureux, et l'homme riait de ses sauts de carpe.

Un homme se plaça à l'autre extrémité du bureau, immobilisa dans l'étau de ses mains la tête blonde qui dépassait du meuble et, la lui renversant en arrière, il lui fourra son membre dans la gorge. Enrique crut étouffer ; il fut agité de soubresauts comme s'il allait vomir tandis qu'on le foutait brutalement des deux côtés à la fois.

Julio avait été jeté par terre, à quatre pattes, et un autre homme s'était agenouillé derrière lui pour en faire sa femme. D'un geste brusque, il lui repoussa sur le dos les lambeaux de son short, et il lui pelota les fesses avec avidité, en faisant toutes sortes de plaisanteries obscènes. Puis il le maintint par les hanches et le transperça brutalement, le faisant hurler. Un soldat s'accroupit devant lui, l'attrapa par les cheveux, lui redressa la tête. Il lui fourra son gland dans la bouche, puis il le secoua dessus. L'homme qui le prenait par-derrière, emporté par les ruades du garçon qui cherchait à se dégager, se coucha sur lui en le couvrant, et il le baisa frénétiquement, comme un chien sur une chienne.

Enrique avait été basculé du bureau, et il se trouvait maintenant à faire « la brouette », les mains par terre, les jambes retenues en l'air comme des poignées par le nouveau soldat qui l'enfourchait. Il le forçait à avancer tout en le bourrant, et les autres applaudissaient à l'exploit. Il se retira sans avoir éjaculé.

Un ange passe

Julio avait été redressé, soulevé, et il était porté dos contre la poitrine de celui qui le possédait à présent en l'enfilant par-derrière. Il était secoué comme un hochet, on le remontait pour mieux le laisser retomber et le pourfendre plus profondément. Chaque fois, il poussait un hurlement. Son tourmenteur en rajoutait en s'amusant à lui écraser méchamment les parties entre les doigts, pour le faire se cabrer et avoir le plaisir de le retenir, l'obliger à rester sur lui, le renfoncer sur son pal.

Un péon au profil émacié, au regard bas, remit Enrique sur ses pieds. Il lui arracha tout à la fois sa chemise, son pull, son tee-shirt, puis il le força à s'agenouiller devant lui. Il lui fourra d'un coup son membre au fond de la gorge. Le garçon fut repris des haut-le-cœur, mais l'homme ne relâcha pas sa pression, au contraire c'était ce qu'il cherchait, les spasmes qui secouaient son sexe multipliaient son plaisir. Et il lui tirait les cheveux, lui lançait des coups de pied dans les cuisses pour mieux le faire sursauter. Cela donna des idées aux autres qui, à leur tour, lui envoyèrent leurs brodequins dans les jambes et dans les reins. Quand celui qui se faisait sucer sentit qu'il allait partir, il se retira. Les hommes au moment de jouir prenaient soin de le faire au vu de tous, pour montrer l'abondance de leur semence et leur puissance virile. Enrique reçut sur le visage d'épaisses giclées blanchâtres qui lui éclaboussèrent les yeux, le nez, lui coulèrent jusque sur le menton.

Julio, pareillement, eut les fesses et les reins aspergés du foutre de celui qui venait de le posséder. À peine fut-il abandonné, qu'un autre se présenta pour le ramasser et le remettre brutalement sur ses jambes. L'homme le poussa au milieu de la pièce et l'attacha mains en l'air à l'une des chaînes qui pendaient du plafond. Puis il se plaça devant lui et, souriant avec un air féroce par lequel il annonçait déjà le plaisir qu'il allait se donner, il se défit. Il fléchit les genoux, se la prit dans la main, la conduisit entre les cuisses du garçon sur lesquelles flottaient toujours les restes du short déchiré, et il réussit à trouver ce qu'il cherchait. Il lui enserra la taille dans son bras gauche et, redressant les reins, il s'enfonça en lui lentement, puissamment. Le garçon poussa un long gémissement ; son anus tant de fois molesté était à vif. L'homme l'attrapa sous les cuisses, il le souleva pour mieux le coller contre lui, puis il appela un de ses camarades. Celui-ci défit son ceinturon tout en se plaçant derrière le garçon, et il le frappa à toute volée en travers du dos. Julio poussa un hurlement terrible ; le feu de cette brûlure était à couper le souffle. L'homme lança à l'unisson un cri de jouissance quand le sphincter se resserra sur lui comme un lacet.

Enrique, nu, le visage poisseux, avait été rejeté par terre, sur le dos. Épouvanté, il voyait devant lui, entre ses jambes qu'on avait de nouveau brutalement écartées, encore un homme qui se préparait. À ce

Un ange passe

moment, sa vue s'obscurcit : un autre venait de s'asseoir sur lui, posant son cul déculotté sur son visage ! Submergé par le dégoût, à demi étouffé, il sentit à peine qu'il se faisait mettre une nouvelle fois.

Rapidement, l'ambiance dégénéra, certains voulant déjà reprendre un des garçons alors que d'autres n'étaient pas passés, et des querelles éclatèrent. Celui qui fouettait Julio, excité au plus haut point, voulut le foutre à son tour, et il essaya d'enfoncer son membre là où celui de l'autre était encore. Mais après plusieurs tentatives, l'étroitesse du derrière du garçon ne le permit pas, et, exaspéré, il repoussa celui qui était entré le premier et qui le baisait depuis trop longtemps à son goût. Ils en vinrent aux mains, chacun cherchant à prendre la place, et Julio, malmené de tous les côtés, bousculé, lançait des cris désespérés.

Celui qui était assis sur la figure d'Enrique prétendait lui chier dessus, mais d'autres voulaient préserver cette bouche dont ils entendaient jouir auparavant. Celui qui le bourrait se retira, à plusieurs ils attrapèrent le garçon par les jambes, et ils le tirèrent pour le sortir de sous celui qui l'écrasait. Mais celui-ci ne se laissa pas faire, il le retint par les bras et tenta de force de le ramener sous son cul. Enrique poussait des cris de détresse, à demi écartelé, sans pouvoir échapper à ces mains qui l'agrippaient.

Quand, plus tard dans la nuit, les soldats ivres d'alcool et de luxure se lassèrent enfin, les deux garçons martyrisés gisaient par terre, inconscients, nus, ayant seulement parfois gardé une chaussette, marbrés de sperme, souillés dans chaque recoin de leur corps, abandonnés dans des postures grotesques, comme démembrés.

III

La villa Pérez

Deux mois plus tard, au petit matin, Julio fut réveillé en sursaut par la serrure qui tournait et les verrous qui grinçaient. Le cœur repris par l'appréhension, comme chaque fois que la porte s'ouvrait, il espérait que c'était son compagnon de cellule qu'on venait chercher – un grand jeune homme sec qui un jour de colère avait enfoncé une pioche dans la tête de son père. Mais ce fut bien lui que le gardien désigna en lui glapissant l'ordre de sortir. Chaussé de tongs, vêtu de la veste et du pantalon rayés violet et blanc des détenus, les pieds entravés par des fers reliés par une courte chaîne, il s'avança dans le couloir. Il eut le bonheur d'y retrouver Enrique, travesti de la même façon ; lui non plus n'avait toujours pas été tondu, contrairement aux autres prisonniers. Depuis qu'on les avait placés dans des cellules séparées, il ne l'avait revu que rarement, à l'occasion des promenades. Ils eurent le temps d'échanger un timide sourire avant d'être poussés en avant.

On les ramena, non pas comme Julio l'avait craint tout d'abord dans la salle où ils avaient été torturés et violés, mais dans une pièce plus petite, dont les murs étaient masqués par des rayonnages chargés de dossiers administratifs. Il n'y avait personne. Les gardiens s'adosèrent nonchalamment, et sans explication on les laissa attendre, debout, devant un bureau où ne se trouvait rien d'autre qu'un grand sac provenant d'un magasin chic de Montevideo. Julio regardait, abasourdi, le papier glacé, les couleurs, la marque, qui formaient un contraste ahurissant avec les murs gris et oppressants.

Dix minutes plus tard, le colonel Pérez entra, et les gardiens se mirent aussitôt au garde-à-vous. Julio lui-même se redressa. Il était anxieux ; il se doutait qu'ils allaient apprendre le sort qui leur était réservé.

Le colonel fit le tour du bureau et, debout face à eux, il les toisa silencieusement. Puis il toussota, et il prit la parole. Il expliqua que, grâce aux informations qu'ils avaient livrées, une action spectaculaire

avait été menée contre le groupe terroriste auquel ils avaient appartenu. Beaucoup des « Mínimos » avaient été tués, les autres capturés, lesquels passeraient prochainement en jugement. Évidemment, et malgré leur jeune âge, vu la gravité des faits, ils encouraient la peine capitale.

Julio était de nouveau étouffé par la honte. Il en avait la confirmation, à cause de lui, ceux qui n'avaient pas été déjà victimes de l'attaque des militaires allaient maintenant être pendus ou fusillés !

Pérez ajouta que, eux deux aussi, auraient dû être remis aux juges pour répondre de leur tentative de crime. Toutefois, en considération de leur « collaboration », il avait personnellement décidé de leur épargner cette fin honteuse.

Julio sentit une boule lui serrer la gorge. Il avait compris ; cela signifiait seulement qu'il allait les faire exécuter discrètement, sans passer par un procès. C'était probablement ce qui était arrivé à ses parents...

Mais Pérez enchaîna en annonçant qu'il avait décidé, après avoir pris le temps de la réflexion, de les adopter. Julio, incrédule, le vit tirer de la poche intérieure de sa veste deux cartes d'identité qu'il déposa sur le bureau.

– Vous êtes désormais « Julio Pérez » et « Enrique Pérez ». Vous vivrez chez moi jusqu'à votre majorité.

Julio resta abasourdi. Ce n'était pas possible, il avait mal compris...

– Détachez-les.

Le cœur battant, il vit l'un des gardiens sortir des clés, s'accroupir à ses pieds, et l'instant d'après il sentit les fers s'écarter, lui libérer les chevilles. Pérez rempocha les cartes d'identité, puis il ouvrit le sac et en tira des vêtements neufs, de fins pulls en laine, des pantalons de velours côtelé, des chemisettes de qualité, des sous-vêtements d'un blanc pur, des chaussures souples...

– Tenez, habillez-vous.

Julio hésita ; il jeta un coup d'œil à Enrique qui ne bougeait pas davantage, manifestement tout aussi interloqué que lui. Puis, lentement, craignant à chaque instant de s'être illusionné, d'avoir été trompé, il porta la main à sa poitrine et commença de déboutonner la veste rayée. Bien qu'il évitât de lever les yeux sur le colonel, il se sentait pris dans les filets de son regard. Torse nu, il avança timidement la main et prit au hasard un tee-shirt blanc. Sans doute n'avait-il jamais mis un vêtement de cette qualité, aussi doux, épais, parfaitement fini. Quand il l'enfila, il s'aperçut qu'il sentait le neuf. Était-ce vraiment une nouvelle vie qui commençait ?

*

Enrique, assis à l'avant de la limousine, regardait avec fascination la rue où les gens se promenaient librement, toute cette circulation de voitures, de cyclomoteurs, de camionnettes, et, au-dessus des immeubles, l'étendue bleue du ciel où un soleil haut annonçait l'été. Cet espace lui faisait presque peur après tant de jours passés dans la pénombre de la prison.

Il était aussi halluciné de voir les deux motards de la *Gendarmería Nacional* qui les précédaient, sirènes hurlantes, tandis que deux autres derrière les encadraient. Il se souvenait encore de l'instant, quelques mois plus tôt, où il avait ajusté un de ces uniformes au bout de son fusil... Et il ne pouvait s'empêcher de penser que la voiture qu'ils avaient attaquée était semblable à celle dans laquelle ils étaient à présent. Il se retrouvait soudain de l'autre côté du fossé. Sans vraiment se le formuler, il avait un peu peur de tomber à son tour dans un guet-apens. Il n'avait évidemment aucune nouvelle de ses parents, qui probablement continuaient la lutte, et il redoutait que, par hasard, ils n'eussent justement aujourd'hui organisé un nouvel attentat contre Pérez...

Il examina à la dérobée le soldat qui conduisait. Il paraissait très jeune, avec encore un peu du rose de l'enfance aux joues, et il lui aurait donné plutôt seize ans que les dix-huit qu'il avait forcément. Il fut troublé de se rendre compte qu'il le trouvait sympathique, avenant, avec sa chemise d'uniforme fraîchement repassée, ses cheveux coupés court sur la nuque, ses lèvres entrouvertes qui lui donnaient l'air d'un bébé. Un frisson le parcourut. Il fut honteux d'avoir de telles pensées. Il savait que, en réalité, au premier ordre de ses chefs, le joli garçon se transformerait en un chien enragé.

Il sentait contre sa cuisse la jambe de Julio, assis à sa droite. Il lui jeta un coup d'œil. Son camarade avait cet air d'étonnement qui lui était familier ; il était toujours devant la vie comme devant un spectacle insolite, déconcertant, une expérience incroyable ; il semblait perpétuellement surpris d'« être là ». Il devait l'être aujourd'hui plus que jamais. Il fut saisi par l'envie de lui prendre la main, de la serrer, d'entrecroiser ses doigts dans les siens. Mais le regard de Pérez qu'il devinait sur sa nuque suffit à l'en dissuader... Il ne savait toujours pas ce que cet homme avait véritablement l'intention de faire d'eux.

Les vêtements neufs qu'il portait participaient aussi à lui donner une impression étrange, irréelle, comme s'il avait changé de peau, qu'il était devenu quelqu'un d'autre. Pourtant, même si les papiers que le colonel avait dans sa poche assuraient qu'il était maintenant « Enrique Pérez », ce n'était pas vrai : il resterait « Enrique Díaz », comme ses parents l'avaient nommé au jour de sa naissance.

Cependant, il doutait qu'il aurait l'occasion de retrouver son existence d'avant. Il en venait même à se dire que c'était peut-être mieux

ainsi. S'il n'était pas directement fautif lui-même, il se sentait toutefois toujours aussi coupable d'avoir été utilisé pour amener Julio à parler. Son ami s'en voulait d'avoir trahi la guérilla, mais, dans la situation inverse, il était bien persuadé que lui non plus n'aurait pas eu davantage le courage de résister... Et, en pensant à tous leurs camarades condamnés, une honte immense l'écrasait. Il en venait à se dire qu'il valait sans doute mieux disparaître de l'ancien monde. D'être certain que ses parents le croyaient mort l'aurait apaisé.

Soudain, les motos ralentirent et s'arrêtèrent de part et d'autre d'une grande grille, pratiquée dans un mur haut et garni de tessons de bouteilles. Deux soldats en faction saluèrent la voiture et se dépêchèrent d'ouvrir. Enrique, bien qu'il sût que ce salut ne lui était évidemment pas destiné, se trouvait tout de même dans la voiture de celui auquel il s'adressait, et il ne put faire autrement que d'y être inclus. Davantage que de son changement d'identité, il s'en sentit objectivement transformé. Il fut humilié de ce qu'on le forçait à devenir, qu'on l'agrégeât contre son gré aux chiens du régime. Il se surprit à souhaiter s'enfoncer au plus vite dans cette propriété pour ne pas risquer que quelqu'un dans la rue le reconnût et n'allât dire à ses parents où ils l'avaient vu entrer.

La voiture suivit une allée goudronnée, bordée de yuccas et de bosquets fleuris, de buis en boule, de grands buissons luxuriants, et elle s'arrêta devant une imposante bâtisse, aussi haute que large, cubique. La villa avait un air sévère avec son toit de zinc abrupt et ses balcons à colonnades, que surplombaient des stores en forme de cylindres, rayés vert et blanc, formant de lourdes casquettes au-dessus des baies vitrées. Deux lions en pierre blanche accueillaient le visiteur, en haut des quelques marches du perron. Le chauffeur descendit aussitôt ouvrir à Pérez, tandis qu'un valet surgissait hors de la maison et s'avançait à leur rencontre.

Prenant l'initiative de sortir également de voiture, Julio poussa timidement la portière. Enrique le suivit. Il regarda autour de lui avec curiosité et découvrit le grand parc, les pelouses soigneusement taillées, les hauts arbres majestueux, peut-être centenaires. Il était libre ; personne ne le retenait ni ne l'avait attaché ; les motards étaient restés à l'entrée de la propriété. Un instant, il envisagea de s'enfuir. Que se passerait-il si brusquement il partait en courant dans le jardin ? Il était certainement plus rapide que les hommes présents, et il pourrait se dissimuler dans les bosquets ; mais ensuite, quoi ? Comment franchir le mur d'enceinte ?... Il ne savait pas ce qui l'attendait dans cette maison ; mais probablement valait-il mieux garder intacte la chance d'y entrer. Quand il la connaîtrait davantage, il serait peut-être plus facile d'envisager une évasion avec Julio.

Un ange passe

Pérez leur fit signe tout en montant vers la porte d'entrée. Enrique hésita un dernier instant, mais le valet leur confirma de suivre le colonel. Côte à côte avec Julio, ils lui emboîtèrent le pas.

Ils pénétrèrent dans un grand vestibule obscur et frais. Les lambris d'un brun sombre qui couraient en bas des murs beiges, le plancher luisant, les tableaux aux cadres dorés, donnaient à ce lieu l'air solennel et ancien d'une vaste demeure familiale. Ainsi, pensa-t-il, voilà où vivait Pérez ? C'était par ces villas luxueuses qu'étaient récompensés les laquais de la dictature !

Ils montèrent directement à l'étage, toujours précédés de Pérez et suivis du valet, où ils parcoururent un long couloir. Pérez leur indiqua la salle de bains, leur recommandant de prendre une douche avant le dîner, puis il leur montra leurs chambres. Enrique fut abasourdi devant la taille des pièces dans lesquelles il entra, la richesse des meubles en bois verni, des tentures, des tapis. Il se souvenait de la mansarde dont il disposait chez ses parents, et l'écart lui donnait le vertige. Pérez leur apprit qu'il avait passé son enfance dans la chambre que Julio occuperait, et qu'Enrique s'installerait dans celle qui avait appartenu à sa sœur.

Il leur expliqua ensuite qu'ils étaient libres d'aller et venir dans la maison, mais que, évidemment, ils ne seraient pas autorisés à sortir de la propriété avant d'avoir fait la preuve de leur bonne conduite et de leur loyauté. Il ajouta, sur le ton le plus plat, le plus factuel, que s'ils tentaient de s'enfuir, ne serait-ce qu'une fois, le sort qu'ils connaîtraient dans ce cas leur ferait largement regretter de n'avoir pas été exécutés tout de suite.

Enrique avait gardé les yeux baissés en l'écoutant, incapable de supporter le regard de cet homme. Il avait beaucoup de mal à intégrer la situation : on le sermonnait, on lui faisait la morale comme à un petit enfant, mais en place de lui promettre la fessée, on le menaçait de supplice et de mort !

*

Pérez n'avait presque rien mangé de son assiette. Il ne pouvait détacher son regard des deux garçons assis à sa table – une lourde table vernie, rectangulaire, qui venait de ses parents. Il songeait que, quelques années plus tôt, c'étaient encore Mirtha et Cristina qui s'assoyaient sur ces chaises – avant que la première ne s'enfuît lâchement à l'étranger en emmenant leur petite fille. Et il voyait bien que ses « fils » aussi étaient impressionnés par ce premier repas en commun, ce premier repas « en famille ».

Les semaines précédentes, il avait longuement hésité, mais petit à petit s'était imposée à lui l'envie de garder ces garçons à ses côtés.

Normalement, une fois qu'ils ne servaient plus, on se débarrassait des prisonniers en les faisant « disparaître ». On les emmenait dans un avion, au large du *Río de la Plata*, on les déshabillait entièrement pour que leur cadavre ne conservât aucune trace de leur identité, et on les jetait, vivants, en pleine mer ; de cette hauteur, la surface de l'eau était aussi dure que du béton. Cela évitait bien des embarras. Mais, étrangement, il n'avait pas accepté l'idée de perdre ces deux gosses, de les imaginer s'écraser et se disloquer comme des pantins, pour disparaître dans les fonds marins... Depuis toujours, il avait voulu un fils, mais Mirtha ne le lui avait pas donné. Sans doute s'était-il projeté dans ces garçons-là, il ne savait pas bien pourquoi. C'était en tout cas la première fois qu'on lui amenait des prisonniers aussi jeunes et qui eussent leur fraîcheur, leur attrait. Il avait fini par se décider à les adopter.

C'était un pari risqué. D'autres dignitaires du régime se faisaient remettre des bébés de parents arrêtés, ou nés en détention, lesquels n'étaient pas difficiles à élever. Mais ces deux garçons auraient bientôt quinze ans, ils avaient été conditionnés par des parents rebelles, ils avaient vécu au milieu de terroristes, dans la haine du gouvernement, on les avait endoctrinés, on les avait embrigadés parmi les guérilleros, et il n'était pas assuré de parvenir à les rééduquer ; il serait sans doute très difficile de les transformer en enfants de bonne famille. L'armée aurait été certainement efficace pour remodeler leur esprit, mais il n'allait pas attendre qu'ils aient dix-huit ans. Il avait donc prévu d'utiliser les services d'un sergent-instructeur de sa connaissance qui viendrait à domicile. Il espérait que celui-ci parviendrait à leur inculquer des valeurs plus raisonnables, plus sensées. En tout cas, il voulait tenter cette chance.

Pendant les deux mois de leur détention, il ne les avait pratiquement pas revus. En les redécouvrant aujourd'hui, il leur avait trouvé une petite mine ; mais maintenant, propres, coiffés, avec les vêtements neufs qu'il avait envoyé Luis leur acheter – des chemisettes blanches et des petits pulls sans manches à col en V, vert amande pour le blond, d'un gris clair légèrement bleuté pour le brun, – ils lui paraissaient soudain de bon genre, de bon ton, ils avaient pris un air civilisé qui effaçait le souvenir de l'univers carcéral. Il avait à Miguelete donné lui-même l'ordre qu'ils ne fussent pas rasés, ce qui les aurait transformés en bagnards, mais à présent, les yeux du brun à demi cachés sous les mèches qui lui retombaient sur le front, le blond auréolé du casque clair de ses cheveux, ils avaient besoin de passer entre les mains d'un coiffeur pour correspondre tout à fait l'idée qu'il se faisait de ses fils.

Depuis le début du repas, il n'avait pas dit un mot, et les garçons n'échangeaient pas davantage entre eux, évidemment inquiets, sur leurs gardes. Il mesura de nouveau la distance qu'il restait à réduire pour amener entre eux ce qui ressemblerait à un début de relation fa-

miliale. Il se souvenait de ce qui s'était passé à Miguelete, comment il avait humilié le brun, ce que le blond avait subi entre les mains d'Andrés ; il n'ignorait pas non plus qu'ils avaient certainement été ensuite livrés aux soldats, en guise de prime, de gratification. Le temps parviendrait-il à estomper ces marques, comme il avait commencé d'effacer celles de la cigarette ou du fouet ?... Il l'espérait.

Quand les garçons eurent fini leur repas, il se leva. Ils l'imitèrent, et il les conduisit au salon. Mais, sur le seuil, il y eut une sorte de confusion, les garçons embarrassés affectant de vouloir le laisser passer en premier, et il les prit par le coude, chacun d'un côté, pour les faire avancer. En saisissant leurs bras nus qui dépassaient des manches courtes, en retrouvant la délicatesse de leur peau, étonnamment tendre, il fut surpris par une émotion ambiguë ; instinctivement, il les lâcha aussitôt.

Bien qu'on fût à la fin du printemps, Luis avait allumé un feu pour rendre la pièce plus chaleureuse. Papillons attirés par la lumière, les garçons s'y dirigèrent et s'installèrent devant, s'asseyant sur leurs talons à la manière de deux jeunes chiens courants.

Pour sa part, il resta dans le fond du salon. Il alla à la table basse où se trouvait la boîte en argent contenant ses cigarettes, et il en alluma une. Il tira une bouffée profondément tout en observant les garçons. Les flammes éclairaient les deux silhouettes, les bordant d'un halo doré, produisant des reflets presque cristallins dans les cheveux du blond, faisant scintiller ceux du brun d'étincelles bleutées ; les lignes de leurs corps gardaient une indéfinissable joliesse, tout à la fois mystérieuse et équivoque. L'image vacillait : une fois, il voyait deux jeunes garçons, puis soudain, c'étaient deux jeunes filles qui se profilaient...

Il se demanda, en réalité, quelle différence cela faisait... Il dut vite convenir qu'elle était énorme : quand il voyait des garçons, il s'imaginait les aimer comme un père, poser la main sur leur tête, les caresser affectueusement ; quand il voyait des filles, il avait envie de les renverser, de leur arracher leurs vêtements, et de les violer, là, sur le tapis... Or il s'agissait des mêmes personnes ; il s'agissait bien de deux jeunes garçons, mais qui avaient le charme troublant de deux jeunes filles...

Alimenté par ces contradictions, il sentait bourdonner en lui un emportement contenu, bridé, pareil à du magma sous la croûte d'un sommet, prêt à en faire sauter le cratère à la moindre faille. Il se rendit compte qu'il était repris par ces sentiments équivoques qu'il avait découverts lors de l'interrogatoire. Il comprit aussi que, s'il les laissait s'exprimer, sa relation avec ses « fils » prendrait une forme quasi incestueuse !... Il les repoussa. Ce qu'il avait ressenti ou fait à Miguelete appartenait à un univers qui ne devait avoir rien de commun avec

cette maison. Ce salon, qui avait assisté à tant de réunions familiales, était encore hanté par les fantômes de ses parents, de sa femme, de sa fille même, lesquels se dressaient telle une garde morale.

Quand la cigarette fut terminée, il l'écrasa dans le lourd cendrier en verre, et il alla s'enfoncer dans un fauteuil. Pensivement, il continua de contempler le tableau que formaient les deux garçons, de part et d'autre des flammes, le brun et le blond – il avait encore du mal à les désigner par leurs prénoms. Le silence se poursuivait, seulement occupé par le léger chuintement qui fusait des braises, et, pour le rompre, il leur ordonna de remettre du bois. Aussitôt le brun, qui était le plus près du panier, se redressa, prit une bûche et, ayant fait de la place avec le tisonnier, la déposa en travers du feu. Pérez nota avec amusement son empressement qui trahissait son plaisir manifeste d'accomplir cette tâche ordinaire. Même s'ils avaient combattu parmi des guérilleros, c'étaient encore des enfants ! Il en fut attendri. Il sentit éclore en lui l'amorce d'un sentiment véritablement affectueux... Alors, comme n'importe quel père, il se projeta dans l'idée de les voir grandir, de les éduquer, de les inscrire dans les meilleures écoles. Et, dans une dizaine d'années, il en ferait ses seconds. Julio et Enrique Pérez...

Plus tard, il se leva et leur signifia de monter se coucher. Il ne voulut pas les accompagner : à quatorze ans, ils n'étaient plus des bébés qu'on allait border. Il hésita, mais il posa la main sur l'épaule d'Enrique, et il le retint pour l'embrasser sur la joue, paternellement, – avec lui, c'était plus facile, il ne l'avait pas « touché » à Miguelete. Toutefois, il fut troublé de sentir ses doigts frôlés par la légère caresse des cheveux blonds. Il s'approcha ensuite de Julio, et il l'embrassa de la même façon. Il leur souhaita bonne nuit ; il leur sourit. Il eut l'impression qu'il n'avait plus souri depuis des années, depuis le départ de Mirtha.

*

Julio était assis sur le bord du lit et ses yeux erraient sur l'intérieur de cette pièce plongée dans la pénombre, uniquement éclairée par la lampe de chevet. Il n'y prêtait pas vraiment attention ; il repensait à Pérez. Il était ahuri que cet homme, qui l'impressionnait au point que sa seule présence agissait presque physiquement sur lui, dont il émanait une puissance à laquelle il semblait impossible de s'opposer, eût passé tranquillement la soirée au salon avec eux, leur eût souhaité bonne nuit, se fût contenté de leur faire la bise, et les eût laissé tout simplement monter dans leurs chambres respectives ! Il ne parvenait pas à unifier cela avec le Pérez qu'il avait connu à la prison ; et il craignait que cela ne dissimulât quelque dessein surnois. Il ne compre-

nait d'ailleurs pas non plus, après l'horrible trahison que lui-même avait commise, que le sort fût si clément à son égard. Il ne méritait pas de se retrouver ici, sain et sauf, dans une maison aussi opulente, aussi riche, où tous ses besoins seraient assurés. Quelque chose allait forcément se passer qui ferait éclater cette bulle.

C'est pourquoi, pensa-t-il, il ne fallait pas rester là et attendre qu'il fût trop tard. Il se demanda ce qui l'empêchait d'aller à la fenêtre, de l'ouvrir, et de s'enfuir avec Enrique. Cependant, d'après son souvenir de la taille de la maison, l'étage était probablement trop haut pour se risquer à en sauter. Raúl leur avait donné quelques rudiments d'escalade, mais existait-il une corniche qui leur aurait permis de descendre le long de la façade ? La porte d'entrée devait être évidemment fermée à clé. Il se souvenait aussi du mur d'enceinte, qui devait bien avoir trois mètres de haut, et dont le faite était garni d'éclats de verre. Et même lorsqu'ils auraient franchi tous ces obstacles, comment traverser la ville sans se faire remarquer ? où retrouver un groupe de guérilleros qui les recueillît ?... Bien qu'il y fût retenu, malgré sa taille démesurée, malgré son décor austère, et même si elle appartenait à un bourreau, cette maison lui donnait tout de même une impression de confort, de profonde sécurité, elle lui semblait étonnamment rassurante. Il se souvint de la salle d'interrogatoire, de la cellule où il avait, jour après jour, attendu son exécution, et il n'eut pas du tout envie de fournir le moindre prétexte pour qu'on l'y ramenât ; tout incertain que fût ce refuge, il était de loin préférable à Miguelete.

Timidement, il osa commencer de penser que, si Pérez s'était donné la peine de les tirer du sort terrible auquel ils étaient promis, alors que rien ne l'y obligeait, peut-être était-il sincère, peut-être voulait-il vraiment les garder comme des fils adoptifs, sans les maltraiter ? Peut-être était-ce là, finalement, qu'ils allaient vivre, tout simplement ?...

Il soupira, dépassé par ces événements qu'il avait bien du mal à débrouiller. Il se résolut à se coucher. Il attrapa son pull par les épaules et le retira. Mais, alors qu'il ressortait la tête, il tressaillit : la porte s'entrouvrait sans bruit ! Il craignit un instant que Pérez ne surgît, mais c'était Enrique.

Il entra et referma soigneusement derrière lui. Il était déjà en pyjama, c'est-à-dire dans ce tee-shirt gris clair à col en V et ce pantalon de jogging assorti qu'on leur avait donnés pour la nuit. Il s'avança, et il s'assit sur le bord du lit, à côté de lui, sur sa droite. Il lui avoua qu'il n'avait guère envie de rester seul dans sa chambre. Il lui demanda si cela l'ennuyait qu'il dormît ici. Julio accepta volontiers. La présence d'Enrique le rasséra ; à deux, il se sentirait plus fort.

Enrique avait longuement hésité avant de venir. Il s'était décidé en se rendant compte que s'il ne le faisait pas le premier soir, il le ferait

encore moins le lendemain. Cependant, il jouait son va-tout. S'il se faisait rejeter, Julio sachant désormais ce qu'il avait en tête, la vie dans cette maison deviendrait atroce. Paradoxalement, cette crainte lui avait donné le courage nécessaire pour venir ici.

Mais le temps passait ; le silence s'était installé ; cela devenait intolérable. Alors, tel un jeune hippopotame qui au moment de plonger replie les oreilles et ferme les narines, Enrique occulta son esprit, repoussa toutes les interrogations qui le bloquaient, puis, se tournant vers Julio, il essaya d'être à mi-chemin entre le camarade qui reconfortait et celui qui voulait donner davantage, et il lui passa, très doucement, le bras gauche autour des épaules. Julio, surpris, redressa la tête. Le cœur d'Enrique un instant s'arrêta de battre. Mais il vit le sourire de son ami, et il fut rassuré. Cependant, il ne voulut pas lui rendre ce sourire, pas tout de suite : il avait peur que Julio se méprît, ne comprît que la moitié de son intention. Il remonta la main, effleura les cheveux sur la nuque, joua avec les mèches souples. Il vit le sourire de Julio s'atténuer, se muer en un début d'étonnement. Alors, sans plus attendre, avant qu'un geste irrévocable ne le repoussât, il redescendit la main, le reprit par les épaules, et il accentua à peine sa pression, suffisamment toutefois pour l'amener imperceptiblement à lui – à moins que ce ne fût lui qui venait vers Julio. Puis, penchant légèrement la tête de côté, il s'approcha de son visage, tout près, entrouvrant la bouche à peine. Le sourire de Julio avait disparu tout à fait. De toute façon, à présent, il se savait perdu. Il lui effleura les lèvres ; il l'avait touché.

Julio avait bien perçu combien la main d'Enrique se coulant sur ses épaules était emplie de tendresse – au point qu'il en avait frissonné. Il en avait eu de la gratitude car il se sentait redevable envers lui : il pensait que c'eût été plutôt à lui de le consoler. Et il lui avait souri pour lui dire « merci ». Il avait été cependant surpris ensuite par sa façon de lui toucher les cheveux, où il avait reconnu quelque chose d'inhabituellement caressant, de vaguement sensuel. Mais, quand le visage d'Enrique, plongé dans l'ombre, auréolé à contre-jour par la lampe de chevet, s'était approché au point qu'il avait senti la tiédeur parfumée de sa peau, quand sa bouche était venue à la rencontre de la sienne, quand leurs lèvres s'étaient effleurées, il en avait eu le cœur poigné. Il avait compris que quelque chose de nouveau, de très étrange, se passait entre eux.

Cependant, il se laissa faire. Il laissa les lèvres délicates s'appuyer doucement sur lui et transformer ce frôlement en ce qu'il dut bien appeler un baiser. Aussi inattendu que ce fût, pas un instant il ne songea à le repousser. Il se rendit compte alors que, depuis leur incarcération, Enrique lui était devenu si précieux qu'il aurait tout accepté de lui.

Le cœur d'Enrique battait à tout rompre. Il tenait les épaules de son ami dans son bras, il l'embrassait maintenant vraiment, sans ambiguïté, et celui-ci ne se reculait pas, il ne le repoussait pas : il crut éclater de bonheur !... Cependant, il craignait toujours que Julio ne partageât pas son plaisir, et il voulut s'assurer qu'il en eût également. Il opta pour une solution éprouvée. Il lui posa la main droite sur le genou, puis, crânement, sans lui laisser le temps de réagir, il remonta, il s'avança dans l'angle entre les cuisses, il vint sur le devant du pantalon.

Julio tressaillit. En sentant les doigts l'effleurer, son membre se réveilla d'un coup. Il fut médusé : Enrique le touchait... là ?!... Un instant interdit, il fut ensuite envahi par un afflux de sang. La main s'était mise à le caresser au travers du pantalon, doucement, mais nettement, elle le frottait en long, se plaquant sur lui comme pour grandir son organe, l'allonger. Dans le silence de la pièce, le chuintement du tissu à lui seul paraissait indécent. Cette impression était d'autant plus vive que le baiser d'Enrique se prolongeait, que ses lèvres continuaient de se presser tendrement contre les siennes, et il commençait d'en ressentir une intense émotion, tout à fait nouvelle.

Enrique s'était senti mieux dès qu'il avait reconnu la barre se matérialiser dans le velours côtelé du pantalon. Il poursuivit ses caresses avec plus d'assurance, il parcourut la bosse plus vivement, en la pressant, en la serrant, en la faisant tourner dans ses doigts, et elle continua de se tendre, de se dresser vers le ventre. Il enfonça même la main entre les cuisses pour aller rechercher par-dessous et solliciter les pelotes qui y étaient nichées. Il revint ensuite attraper la tirette de la fermeture-éclair et, lentement, il l'abaissa tout du long. Puis, tandis qu'il lui ramenait la main gauche sur la nuque, qu'il lui passait les doigts dans les cheveux, qu'il le caressait avec le pouce derrière l'oreille, sans cesser de lui prodiguer de plus en plus amoureuxment des baisers pleins de tendresse, il glissa la main droite dans la fente qu'il venait d'ouvrir. Il sentit bien plus distinctement la jeune verge tendue dans la douceur de son enveloppe de coton, et il l'enferma dans ses doigts, l'étreignant intensément. De bonheur, il frémit de la tête aux pieds. Il se mit à la masturber franchement. En quelques mouvements, elle acheva de se bander, il l'eut complètement en main, elle fut prête, disponible.

Julio commençait de s'affoler ; la tête lui tournait. La force des sensations dans lesquelles il était soudain plongé le désorientait tout à fait. Retournée sur le ventre, emprisonnée dans des doigts fins qui s'activaient sur lui, sa verge lui envoyait d'intenses décharges de plaisir, sa bouche, sous ces lèvres incroyablement douces, lui faisait découvrir les impressions inconnues d'un baiser passionné, et même sa nuque, tenue fermement par la main qui l'enveloppait, lui transmettait

une tendresse, une affection qu'il ressentait physiquement... Au milieu de ce tournoiement, il cherchait faiblement s'il devait faire quelque chose, réagir, manifester son accord de quelque façon, ou un refus au contraire, il ne savait pas.

Quand Enrique fut enfin rassuré, qu'il pensa avoir été définitivement accepté, il s'écarta, et il inspira profondément pour se reprendre. Il jeta un coup d'œil à Julio, et celui-ci baissa la tête ; le rose lui était venu aux joues. Il ne voulut pas lui laisser le temps de réfléchir ; il ne voulait pas que le hasard des réactions, la survenue soudaine d'une mauvaise conscience, décidât de leur relation. Sans lui lâcher la nuque, comme pour continuer de garder le contact, pour le retenir, empêcher qu'il ne s'échappât, il lui ramena la main dont il l'avait masturbé sur la poitrine, sur l'échancrure de la chemisette. Délicatement, mais sans hésitation, il en défit le premier bouton, puis ceux qui suivaient, lentement, les uns après les autres. En se dévoilant dans cette faille, le tee-shirt blanc de Julio lui apparut comme une merveille, un jour qui se levait sur un horizon nouveau.

Julio fut encore plus mal à l'aise de se faire déshabiller que d'avoir été masturbé ! Il se sentait passif, inutile, juste un petit enfant à qui l'on doit tout faire. En même temps, il ne savait qu'oser, que hasarder, ni comment être autrement. Le cœur battant, avec un peu de curiosité également, il regardait les doigts qui descendaient le long de sa poitrine. Il était impressionné par la délicatesse quasi maternelle dont son camarade faisait preuve, et il finit par accepter d'abdiquer sa fierté, de laisser des mains aussi attentionnées faire de lui ce qu'elles voulaient.

Enrique était maintenant bien décidé à ne plus laisser place à une quelconque innocence de leur relation. Quand il eut déboutonné son ami jusqu'en bas, il se laissa couler du lit et se mit à genoux devant lui. Sans hésiter, mais en réfrénant le tremblement qui le parcourait afin que Julio ne le devinât pas, il attrapa sa ceinture, la tira, et la dégrafa. En faisant cela, il n'osait plus lever les yeux, il ne voulait pas risquer de savoir comment Julio réagissait. Il défit le bouton de la taille, écarta le pantalon. La chemisette masquait encore à demi le slip blanc. Le prenant par l'élastique, il l'abaissa doucement, et une perche vive, très dure, se redressa dans la lumière sombre de la chambre. Impressionné comme un novice devant le Saint des Saints, il avança la main et, sans plus hésiter, il referma les doigts sur le jeune sexe, à nu. Son cœur battit de joie. Il tenait enfin ce qu'il avait toujours voulu de Julio, ce qui marquait le plus son intimité, qui était le plus hors d'atteinte, le plus interdit, et donc désirable plus que tout. Il touchait l'interouchable. Sous ses manipulations, maintenant qu'elle était libre, la verge acheva de se relever, et elle tressautait entre ses doigts comme si elle allait se fendre. Il la caressait avec une sorte de respect. La peau

en était incroyablement douce ; sous la tension, le capuchon se rétractait légèrement, laissant apparaître la mystérieuse fissure au bout.

Julio retenait son souffle, abasourdi de voir son organe qui pointait obscènement de son caleçon abaissé, contrastant avec cette main délicate qui le parcourait, se refermait sur lui, le palpait, le serrait passionnément. Les sensations qui montaient en lui, qu'il connaissait pour se les procurer quotidiennement, étaient ici démultipliées. Et même, dans son souvenir, la main de Beatriz avait eu quelque chose de plus dur, plus autoritaire. Il se demanda si celle d'Enrique ne possédait pas quelque fluide particulier...

Enrique voyait bien que Julio était en apnée, que sa verge vibrait sous ses caresses, qu'il se cramponnait des deux mains au bord du lit, et à l'idée qu'il lui donnait du plaisir, maintenant indubitable, il frémissait de bonheur. Il trouvait magnifique cette jeune verge qui se coulait entre ses doigts, le gland brillant qui pointait son nez, cette peau délicate qui le dévoilait en se reculant. Il l'enferma dans son poing, et il entama un mouvement alternatif plus net, plus marqué. Julio gémit aussitôt. Il s'interrompt afin de le préserver, et, pour le faire patienter, de son pouce replié il vint lui caresser en rond la pointe sensible. Il l'entendit, au-dessus de lui, lâcher entre les dents des soupirs presque douloureux. Il sourit intérieurement : il avait bien eu raison de l'attaquer là, tout de suite, c'était le meilleur moyen pour l'amener à ses fins. Mais il lui réservait encore une surprise. Et, sans plus attendre, il se pencha, ouvrit la bouche, et il le prit comme une prune.

Julio, dès qu'il sentit les lèvres se refermer sur lui, renversa la tête en arrière et crispa les mains dans les couvertures. Une décharge le traversa comme un coup de piolet dans la glace. Et quand il sentit la bouche se mettre en mouvement sur lui, reculer pour mieux le ravalier ensuite, l'aspirer dans une dépression et épouser son membre au plus près, quand il sentit la langue se retourner et titiller par-dessous cette petite bride qui retenait sa peau, il crut qu'il allait mourir. Dans cette maison inconnue, immense comme l'enfer et le paradis réunis, dans l'anonymat de sa nouvelle identité, dans l'ignorance complète de son avenir, il renaissait, il redécouvrait les sensations de son corps comme s'il arrivait à la vie. Il était nouveau-né.

Soudain, il eut l'impression que ses entrailles craquaient, se fendaient en deux, et il eut peur de se répandre comme un vulgaire fruit qui s'ouvre. Spontanément, il se courba en avant et ses mains vinrent se poser sur la tête de celui qui l'avalait pour le retenir, l'écartier, le modérer au moins, pour redevenir actif, prendre le contrôle de son désarroi. Mais ce fut impossible. Au contraire, les sensations fluides, magnétiques, de ces cheveux fins qui fuyaient dans ses doigts redoublèrent celles qui enflammaient son membre. Il lâcha un cri et, brusquement, éclata. Il voulut carrément repousser Enrique, mais celui-ci

Un ange passe

ne le laissa pas faire, et, au bout de la honte, il fut accablé de soubresauts tandis que, il le sentait bien, ses essences internes se déversaient dans la bouche qui l'avait accueilli, qui l'avait provoqué si efficacement.

Enrique jubila en recevant plusieurs jets au fond de la gorge, en découvrant leur parfum enivrant, en pensant qu'ils venaient de Julio. Il mangeait son ami !... Il l'avait fait ; il avait réussi ce qu'il avait espéré si longtemps. Par cet échange, il avait scellé une alliance, mieux que par le mélange des sangs, et ils étaient devenus des amis, dans le sens le plus fort, le plus exclusif... Il se moquait à présent d'affronter quelque épreuve que le sort lui enverrait.

*

Ils étaient installés sur le lit, Enrique dans son pyjama, et Julio, qui s'était débarrassé de la chemisette et du pantalon, en tee-shirt et en slip. Couchés sur le dos, côte à côte, les yeux au plafond, ils se parlaient en chuchotant. Enrique avait demandé à Julio s'il était déjà allé avec un garçon, et il lui avait dit que non, qu'il n'y avait même jamais pensé. Puis Julio avait renvoyé la question, et Enrique garda le silence un moment avant de se décider à raconter.

Trois années plus tôt, un couple d'amis l'avait invité quelques jours durant, pendant que ses parents partaient pour une opération plus longue que d'habitude et ne pouvaient s'occuper de lui. Ces gens-là étaient très libres de mœurs, beaucoup plus que sa famille, ils se promenaient à moitié nus dans leur maison, et ils ne s'embarrassaient pas de faire l'amour devant lui. Enrique en avait été très surpris, un peu choqué au début, mais le couple était assez beau, la femme, bien en chair, avec de jolis seins, des cheveux noirs qui lui tombaient sur les reins, et l'homme, svelte et musclé, avec des cheveux bruns épais et une barbe foisonnante, douce, aux reflets roux, de telle sorte qu'il avait fini par assister à tout cela avec d'un œil simple et curieux.

La femme la première lui avait fait des avances, lui caressant la joue, lui passant la main dans les cheveux, s'étonnant de leur blondeur. Petit à petit, elle s'était permis d'autres familiarités, elle l'avait pris sur ses genoux – il n'avait que onze ans à cette époque – et l'avait caressé de plus en plus précisément. Elle l'avait embrassé, d'abord sur la joue, mais bientôt derrière l'oreille, dans le cou, et même sur la bouche. Elle avait déboutonné sa chemise, elle s'était promenée sur sa poitrine, elle avait joué avec ses bouts de sein, et il avait découvert à cette occasion combien ils étaient sensibles. Les lèvres de la femme étaient douces, ses gestes tendres et caressants, et rapidement il avait trouvé tout cela plutôt agréable.

Mais l'homme, qui avait assisté à la scène, n'avait pas tardé à s'y mêler. Il avait tiré Enrique des mains de sa femme, il l'avait mis debout sur la table, et il lui avait défait son pantalon. Et Enrique avait été très surpris qu'il lui prît le sexe dans la bouche ! Il l'avait sucé activement, comme un bonbon, et instantanément sa petite souris s'était tendue, plus dure que jamais. Simultanément au choc que cette situation lui causait, Enrique avait été débordé par l'intensité des sensations, non seulement cette grosse langue qui s'entortillait autour de son petit bâton, mais aussi la barbe, douce comme un blaireau, qui le caressait entre les cuisses, la moustache, plus raide, qui se pressait contre son pubis.

Quand l'homme s'était écarté, il avait achevé de lui dégager les jambes du pantalon, et il l'avait déshabillé tout à fait. Il l'avait redescendu par terre, mais ç'avait été pour le plier en avant, sur le bord de la table. Il avait senti la femme lui mettre un liquide gras entre les fesses, puis lui glisser la main entre ses jambes, lui prendre la pine, et commencer de la frictionner avec ses doigts huileux. Mais les vives sensations qu'il en ressentait s'étaient effacées d'un coup au moment où quelque chose de particulièrement gros était venu se poser juste au centre de son derrière et s'était fermement appuyé dessus. La pression avait rapidement augmenté, et, après des attaques de plus en plus douloureuses, bien qu'il se fût débattu comme un chat, il avait été pénétré. La découverte du plaisir avait brutalement viré au cauchemar.

De cette initiation, il lui restait qu'il n'aimait pas du tout les hommes, trop brusques, trop poilus, et d'ailleurs pas vraiment davantage les femmes, dont il trouvait souvent les formes trop rondes, trop molles. En fait, le temps passant, il avait compris qu'il désirait quelque chose à mi-chemin entre le féminin et le masculin, et son désir s'était fixé sur les formes ambiguës, androgynes, sur les silhouettes minces et délicates, qu'il ne rencontrait que chez des garçons de son âge, et encore, pas tous, peu ayant la délicatesse, la douceur qu'il recherchait.

Il ne le dit pas explicitement, mais il laissa entendre à Julio qu'il était tombé amoureux de lui du jour où il avait fait sa connaissance. Il avait trouvé en lui son idéal, l'équilibre entre un visage, tendre et volontaire, et un corps, à la fois svelte et nerveux. Mais, justement à cause de la vivacité de ses sentiments, il n'avait jamais osé se déclarer. Il avait remarqué ses regards sur Beatriz, ses plaisanteries sur les filles, et il s'était convaincu qu'il n'avait aucune chance. Même ce moment unique, après leur interrogatoire, où ils s'étaient retrouvés dans la cellule de Miguelete et où Julio, complètement défait, s'était laissé enlacer, il l'avait attribué à la situation exceptionnelle où ils se trouvaient, à l'attente désespérée d'un réconfort dans laquelle son ami était.

Julio avait écouté cette histoire en découvrant avec étonnement qu'Enrique avait pour lui des sentiments bien plus qu'amicaux. Il ne les avait jamais soupçonnés, et, par suite, il ne les avait jamais non plus partagés. Mais, depuis tous ces mois, après tout ce qu'ils avaient vécu ensemble, les entraînements chez les Mínimos, les coups de main, et jusqu'à ce terrible attentat manqué, après leur incarcération à Miguelete et ce qu'ils y avaient subi, un attachement beaucoup plus fort s'était développé en lui. Il se sentait en particulier tellement redevable de ce qu'Enrique ne lui gardât pas rancune, alors que – il ne l'oublierait jamais – il avait été longuement torturé pour rien, lui-même ayant finalement parlé. Il ne savait pas bien comment nommer ce qu'il ressentait, ce n'était plus de la simple camaraderie, peut-être pas non plus de l'amour – ou alors un amour comme celui que se portaient des frères... Ce qui, il s'en fit la réflexion, était tout de même assez étrange puisque, Enrique et lui tous deux enfants uniques, par l'initiative d'un homme qu'ils haïssaient, se retrouvaient au travers de l'adoption justement unis par un lien fraternel ! Bien que ce fût à ses yeux tout à fait artificiel, cela correspondait quand même aujourd'hui à une réalité, au moins civile.

Néanmoins, cette « fraternité » avait pris ce soir un tour particulier. S'il n'avait jamais eu d'attirance pour les garçons, il gardait à présent une sensation très nette du baiser d'Enrique, de sa main lui caressant le ventre, mais, surtout, de sa bouche enveloppant son sexe. Le plaisir qu'il avait découvert là était sans commune mesure avec les pauvres impressions qu'il s'octroyait lui-même, et n'était comparable qu'à ce que Beatriz lui avait fait connaître. Mais Beatriz était loin, tandis qu'Enrique était à côté de lui.

Il se rendit compte alors qu'il avait accepté ce qu'on lui avait donné sans penser un instant à le retourner. Il se sentit soudain penaud, regrettant que cela ne lui fût pas venu à l'esprit ; la moindre des choses aurait été de rendre la pareille. Toutefois, il n'avait jamais rien pratiqué de semblable. L'idée de prendre un sexe en bouche l'effrayait, surtout en se rappelant ce qui s'était produit à la fin. Il ne fut pas très fier de son manque d'audace, force lui étant de constater qu'il était encore bien pusillanime... Cependant, il y avait une chose plus simple qu'il pouvait faire, qu'il savait faire, et depuis longtemps.

La lampe de chevet brûlait encore, laissant dans l'ombre la plus grande partie de la chambre silencieuse. Pour se donner du courage, Julio l'éteignit. Puis il se tourna sur le côté, vers Enrique toujours allongé sur le dos. Et il avança la main. Quand il la posa sur le devant du pantalon de jogging, il sentit le garçon tressaillir. La verge, libre à l'intérieur, se redressa d'un coup, comme si l'on avait appuyé sur un interrupteur. Il fut impressionné en prenant la mesure de l'attente que son ami en avait. Il commença alors de la caresser lentement, d'abord

superficiellement, puis en enfermant la tige tendue dans son poing, en la serrant dans le tissu de coton.

Enrique poussa un profond soupir. Il ressentit une gratitude immense. Enfin ! Enfin Julio venait à lui ! Enfin il le touchait de lui-même, sans qu'il lui eût rien demandé, et d'une façon explicite, claire et nette... Après avoir passé par-dessus la honte de se dévoiler, de révéler qui il était, après avoir osé embrasser Julio, après avoir déballé ces scènes de son enfance dont il n'avait jamais parlé, à personne, c'était une merveilleuse récompense qu'il lui offrait. Il était admis, accueilli, non plus toléré, mais voulu, on reconnaissait ce qu'il était, tel qu'il était, et celui qui l'acceptait était précisément celui dont il attendait le plus. Il n'hésita plus et, soulevant les reins, il attrapa la ceinture élastique de son pantalon qu'il descendit sous les fesses.

Julio comprit qu'il n'y avait plus de question à se poser ; dans la pénombre, le membre nu et dressé semblait l'appeler. Il fit violence à sa timidité, et il referma les doigts dessus. Mais Enrique poussa un gémissement si aigu qu'il le lâcha aussitôt. Il lui demanda s'il lui avait fait mal. Enrique murmura que non, pas du tout, qu'il continuât... Impressionné, Julio le reprit. Il adopta d'abord le mouvement lent, long et régulier, qu'il aimait s'octroyer à lui-même., puis, voyant Enrique se tendre, sentant combien il était réceptif à sa caresse, il accéléra jusqu'à atteindre un rythme plus vif.

Enrique, tendu comme un dauphin, plongeait dans un pur bonheur. Mais pour qu'il fût complet, il voulut que son ami le partageât. Il avança la main vers le ventre de Julio, et, nerveusement, bousculé par les impressions que lui-même subissait, il la lui enfonça dans le slip. Il fut d'abord déçu de trouver la verge alanguie, mais il lui suffit de la manier un instant pour la réveiller et la sentir se précipiter dans ses doigts.

En reconnaissant qu'on le caressait à son tour, troublé, Julio ralentit son geste. Mais quand il eut surmonté les sensations qui montaient dans son sexe, décuplées par cette main étrangère qui s'était glissée contre lui et le manipulait à sa place, il reprit une cadence plus soutenue. Il se rendit compte que ce qu'ils faisaient ensemble dans ce lit, se communiquant l'un à l'autre le même plaisir, les rapprochait encore, scellait définitivement leur « fraternité »...

Enrique entendit Julio pousser un cri de souris, puis il sentit une pluie légère lui retomber sur les doigts. À son tour, il s'abandonna, volontairement ; il voulait rester accordé avec lui. Il se rendit compte que, outre leurs mains, l'un et l'autre avaient éclaboussé leurs tee-shirts, mais il s'en moquait.

Quelques instants plus tard, Julio rouvrit les yeux. Il découvrit qu'Enrique l'observait dans la pénombre. Il le vit alors approcher le dos de sa main de son visage, et y lécher ostensiblement les sécrétions

dont lui-même venait de le gratifier !... Déconcerté par cette pratique plutôt incongrue, il se recoucha sur le dos et regarda le plafond. Il sentait lui aussi dans ses doigts cette matière glaireuse qu'il connaissait bien, tiède et un peu collante, sauf que celle-ci ne provenait pas de lui ! L'idée de la porter à sa bouche le dégoûtait – il ne savait pourquoi. Cependant, il pensa que pour Enrique il serait important, justement, qu'il n'en fût pas dégoûté... Après avoir atermoyé, il se décida et souleva lentement le bras, laissa un moment ses doigts devant sa figure pour s'accoutumer à l'odeur, puis, timidement, il les approcha de sa bouche. Il entrouvrit les lèvres, tendit un bout de la langue, et il ramassa quelques gouttes du liquide tiède provenant des organes celés au fond des entrailles de son ami. Il fut surpris par la légèreté de son goût, par son parfum un peu salé, presque fleuri. Progressivement, il s'enhardit, et bientôt il finit de tout lécher, tendant la main pour aller entre ses doigts écartés, comme un chat à sa toilette.

Enrique avait suivi son manège discrètement, mais avec une attention fervente. Quand il l'avait vu s'accoutumer petit à petit à cette matière – en fait, *sa* matière, *son* goût... –, il avait été traversé par le bonheur. Et, lorsque Julio eut terminé, il vint au-dessus de lui, lui prit la nuque dans sa main, et il l'embrassa. Cette fois, il lui baisa les lèvres avec une véritable fougue, avec une énergie passionnée, presque avec désespoir tant son cœur débordait d'amour. Dans ce partage de leurs corps, dans cette vibration à l'unisson, il avait l'impression que leurs âmes se retrouvaient.

Quand ils retombèrent, ils restèrent allongés côte à côte, à reprendre leur souffle, les doigts de la main de l'un entrecroisés dans ceux de l'autre.

Enfin, Julio murmura – et sa voix déjà chavirait dans le sommeil :

– Enrique...

– Oui ?

– Merci...

– Quoi ?...

Julio ne répondit pas tout de suite. Il dit doucement :

– Heureusement que tu es là...

Enrique resta sidéré. Il faillit pleurer.

*

À partir du lendemain, commença pour les garçons une routine entièrement nouvelle. Le matin, un précepteur venait leur faire cours ; le midi, ils déjeunaient à l'office avec les domestiques ; l'après-midi, un sous-officier leur faisait faire de la gymnastique – laquelle s'apparentait davantage à un entraînement paramilitaire. Ensuite, ils faisaient leurs devoirs dans leurs chambres respectives, sous la surveil-

lance de Luis qui venait régulièrement vérifier si leur travail avançait. Le soir, quand Pérez rentrait suffisamment tôt, ils dînaient ensemble dans la grande salle à manger ; sinon, s'il était retenu au ministère, ils étaient servis par Luis à l'office.

Pérez avait décidé que les garçons ne l'appelleraient pas « papa », mais « père », qu'il trouvait moins ridicule et plus respectueux. Ils eurent un peu de mal à s'y habituer, mais ils prirent le pli. Et, le mot créant la fonction, ils se rendirent compte qu'ils finissaient presque par considérer comme tel leur ancien bourreau. Certes, c'était un père un peu lointain, un peu abstrait, mais, au fil du temps, il était devenu leur seule référence... Pérez, lui-même, s'était astreint à les appeler par leurs prénoms, même en son for intérieur.

Un coiffeur vint à domicile. Julio s'aperçut à cette occasion qu'il avait le cœur serré en voyant les cheveux d'Enrique tomber sous le fer des ciseaux, glisser sur la serviette, et se répandre par terre où le merlan les foulait, indifférent. En suivant la lame du rasoir qui passait sur la tempe, contournait les oreilles, descendait sur la nuque, il comprit que son affection pour son « frère » grandissait chaque jour... Pérez, au contraire, avait été rasséréiné en découvrant leurs coupes raccourcies, leurs nuques rafraîchies : les images de jeunes filles s'éloignaient, celles de jeunes garçons s'affirmaient. En écartant l'équivoque, le coiffeur lui avait simplifié la vie.

La nuit, dès qu'ils étaient certains que Pérez avait regagné sa chambre, Enrique sortait de la sienne et venait retrouver Julio. Ces moments où ils se caressaient et se masturbaient l'un l'autre étaient devenus, pour Julio aussi, les meilleurs de cette nouvelle vie, par ailleurs confortable mais sévère, et, surtout, dont les perspectives d'avenir restaient bien précaires... Le matin, avant que la maison ne s'éveillât, Enrique quittait Julio et retournait dans son lit.

Un samedi après-midi, Pérez avait fait venir trois chevaux dans la propriété et, plusieurs heures durant, il avait appris à monter aux garçons. Ils avaient alors découvert que leur père adoptif pouvait aussi s'amuser, et même rire, et passer de bons moments avec eux. Il leur était impossible cependant d'oublier ce qu'il leur avait fait subir à Miguelete, et cela créait dans leur esprit une étrange dichotomie, comme si cet homme était coupé en deux, avec deux faces totalement différentes, inconciliables.

Le soir, ils étaient rentrés fourbus, mais excités. Ils avaient pris une douche, et ils s'étaient mis en pyjama. Pérez ayant dû les laisser pour une soirée officielle, ils étaient montés dès le dîner terminé. Ils étaient entrés directement dans la chambre de Julio, car Luis était accaparé par un match de football à la télévision et ne viendrait pas voir ce qu'ils fabriquaient.

Dès la porte refermée, Enrique s'approcha de son ami. Il regrettait que ce fût toujours lui qui eût l'initiative, mais comme Julio maintenant l'accueillait volontiers, ce n'était pas vraiment un problème. Debout face à face, il lui posa les mains sur les épaules, le regarda affectueusement, et même si le sourire qu'il reçut en retour gardait encore quelque chose d'un peu gêné, il avait une douceur qui le faisait fondre, qui lui coupait les jambes. Lui glissant la main dans la nuque, il vint sur lui et l'embrassa tendrement. Mais, peut-être dans le souvenir vivifiant des impressions toniques que le cheval lui avait communiquées – la selle en cuir sous les cuisses, l'animal musculeux entre les jambes, les rênes qui conféraient une autorité sur la monture, – il eut envie d'autre chose. Il eut envie de pénétrer en Julio. Cependant, il avait aussi l'envie inverse de le conduire en lui, de sentir cette partie dure, qui lui saillait hors du ventre, s'enfoncer dans l'axe de son corps, l'écarter, se planter droit, comme un sceptre, au-dedans de lui, tout au fond. C'était, dans son esprit, le moyen dernier qui lui permettrait de s'assembler à son ami dans une union complète, aboutie.

Pour la première fois, il avança la langue et, séparant les lèvres auxquelles il s'appariait, il s'insinua entre elles. Il devina d'abord une réticence, mais il accentua l'intensité de son baiser, et elles cédèrent sans plus se défendre. Il eut alors la sensation étonnante de son organe s'entrecroisant avec celui d'un autre, rencontrant le petit animal chaud et vivant que le garçon gardait secrètement en lui ; bientôt, ils jouèrent entre eux comme deux chiots écervelés. Il enlaça Julio, il le serra amoureuxment contre lui, et, tout en le dévorant, en lui pénétrant la bouche, en la fouillant passionnément, il lui caressait le dos, froissait son tee-shirt, il lui remontait ses doigts sur la nuque, dans les cheveux coupés court, il s'agrippait à son crâne. Plus que jamais, il se sentit accouplé. Cela n'avait plus rien à voir avec les effleurements d'avant, c'était un baiser à pleines bouches, à lèvres écrasées les unes dans les autres, à langues sorties, à langues échangées, alternativement insinuées l'une chez l'autre. Il était fou de joie, bandé comme jamais.

Mais, en sentant au travers des pantalons en coton le membre durci de Julio croiser le sien et s'y frotter, il fut soudain emporté par l'idée d'amener leur fusion à son terme. Il s'écarta brusquement, arracha son tee-shirt par la tête, abaissa d'un coup son jogging qu'il abandonna par terre, puis il s'attaqua à Julio : d'autorité, il le mit pareillement torse nu, avant de lui descendre sur les chevilles, d'un trait, le pantalon dont il le soulagea de même.

Julio s'était laissé faire, déconcerté par la passion soudaine qui animait Enrique. Il se demanda ce que son ami voulait de lui, mais il trouva une certaine intensité à cet instant où ils se retrouvaient tout à coup, l'un en face de l'autre, entièrement nus.

Un ange passe

Enrique le fit reculer et s'asseoir sur le lit. Il s'agenouilla devant lui et, comme il le faisait souvent, il se courba sur lui et le prit dans sa bouche.

En se sentant de nouveau enveloppé dans un bain de salive tiède, de nouveau aspiré, englouti, perdu dans cet autre monde, Julio oublia tout, et il s'abandonna au plaisir qu'il avait accoutumé de trouver naturel et qui restait pourtant toujours si vif.

Enrique le suçait intensément, profondément. Dès qu'il le devina prêt, bien raide entre sa langue et son palais, il s'écarta. Il se releva et monta sur le lit, un pied de chaque côté de Julio éberlué. Il s'accroupit lentement sur lui et, se passant la main dans le dos, il lui attrapa la verge, encore pleine de sa salive, qu'il dirigea entre ses cuisses, largement ouvertes par la position.

Incrédule, Julio sentit Enrique continuer de s'abaisser, et la pointe de son gland soudain buta contre une sorte d'impossibilité, le fond de la raie des fesses qui le surplombait.

Mais Enrique était déterminé. Il manœuvra jusqu'à ce que son petit orifice coïncidât avec le membre sur lequel il se présentait, puis il laissa son propre poids finir le travail. La position le déployait, les viols qu'il avait subis l'avaient préparé, et la verge de Julio, plus fine que celle d'un homme, le pénétra presque facilement. Il fut écarté, ouvert, il reconnut l'organe tendu qui entra en lui, qui progressait graduellement. L'impression était extraordinaire, et il inspira en faisant siffler l'air entre les dents. Il y avait si longtemps qu'il attendait cela ! Sentir s'enfoncer en lui, au plus intime de ses viscères, la verge de son ami, mince, mais dure et longue, droite comme un épieu ! C'était tellement différent que de se faire prendre de force par un barbu ou un tortionnaire !... Quand il fut au bout, il resta immobile, accroupi, ses fesses sur les cuisses de Julio, toute son attention portée sur cet homoncule dressé qui palpait en lui.

Ce que Julio ressentit, d'avoir son sexe emprisonné dans un fourreau étroit et vivant, lui rappela ce qu'il avait connu avec Beatriz. Mais ici, au simple désir de l'autre s'ajoutait une véritable affection, une attirance née lentement dans le cours de ces mois passés en commun, un attachement qui s'était progressivement enraciné. Et d'avoir Enrique, là, tout contre lui, qui lui enlaçait le torse de ses cuisses, qui s'appuyait des deux mains à ses épaules, il fut tellement ému que, sans réfléchir, naturellement, il referma les bras, l'enserra à son tour, et se colla contre lui comme un petit enfant qui tient son nounours sur son cœur.

Enrique regarda le plafond, et il eut envie de rire tellement il était heureux. Il avait l'impression que de la conjonction de leurs viscères leurs corps entiers fusionnaient, que leurs esprits se retrouvaient, qu'ils ne faisaient plus qu'un, en symbiose. Il était dans un moment

prodigieux, idéal, et, il l'espérait, qui serait le premier de bien d'autres. Il abaissa les yeux sur la tête de Julio qu'il tenait contre lui, lui caressa doucement les cheveux, comme pour le rassurer, puis il se souleva lentement. Il suivit comment son anus remontait, enserrant la verge en lui, et, quand il encercla la base du gland, il s'arrêta. Puis il redescendit. Il entendit Julio gémir douloureusement. Il ne croyait pas qu'il eût réellement mal, mais même si cela avait été, il pensa qu'ils devaient mériter ce qu'ils vivaient ensemble. Il se souleva de nouveau, et il se mit en mouvement, remontant et redescendant, à son rythme. En même temps, il frottait son propre sexe contre la poitrine serrée contre lui, et des gerbes de plaisir fusaient dans son membre, s'élevaient en lui, se heurtaient au toit de son crâne...

Soudain, il sentit Julio se cambrer entre ses bras, renverser la tête en arrière, et les secousses dont il fut agité le confirmèrent dans la sensation qu'il avait d'être aspergé intérieurement. Submergé par ces impressions, il se serra contre la poitrine qu'il enlaçait pour y presser ses organes exacerbés, et il se lâcha à son tour. Il jouit intensément, par à-coups, bousculé par les spasmes de son plaisir, poussant des gémissements entrecoupés, sans se préoccuper de qui l'entendait. Et, de toute la vitalité de ses reins, il éclaboussa Julio de son sperme, dans le cou, sous le menton... En même temps, il priait, il suppliait tous les dieux du Ciel que jamais il ne fût séparé de lui.

*

Pérez entra dans le vestibule, content d'être chez lui. Le dîner avait traîné en longueur, et surtout une convive, à elle seule, lui avait gâché le plaisir de la soirée : la femme d'un ministre, lesbienne notoire, l'avait pris de haut, comme un tâcheron chargé des basses œuvres. Elle était assez belle, dans une robe fourreau bleu roi qui lui laissait les épaules nues et où tombaient ses cheveux noir de jais, mais devant son arrogance il avait été dérangé par l'envie désir de la gifler. Il l'aurait volontiers attrapée par la tignasse et traînée dans les sous-sols de Miguelete pour lui faire perdre un peu de sa morgue. Autant que les pédales, il détestait les gouines, ces femmes qui prétendaient se passer des hommes.

Il se rendit dans le salon où il ôta sa veste, desserra sa cravate, et retira ses boutons de manchette avant de retourner ses manches. Une fois à l'aise, il se servit un dernier whisky, et il s'enfonça dans un fauteuil profond.

Tout en sirotant son verre, il pensa aux garçons qui devaient être couchés, là-haut dans leurs chambres, au-dessus de lui. Il avait envie d'aller leur dire bonsoir, mais il était plus de deux heures du matin, et il ne voulait pas les réveiller – la séance d'équitation avait dû les

casser. Depuis toutes ces semaines qu'ils avaient intégré la maison, tout s'était bien passé. Ils suivaient l'emploi du temps qu'il leur avait donné, ils travaillaient régulièrement, et Luis ne lui avait rien rapporté qui ressemblât à des préparatifs d'évasion. Mais il se méfiait de l'eau qui dort.

Fut-ce d'avoir évoqué cela ? Une sorte de pressentiment l'alarma soudain, comme une mauvaise odeur dont on ne sait d'où elle vient. Il fallait qu'il en eût le cœur net. Il posa son verre, se releva d'un coup, et il monta à l'étage. Contrairement à ce qu'il faisait chaque soir, il n'alla pas en premier dans la chambre de Julio, mais dépassa sa porte et poussa celle d'Enrique. Il comprit tout de suite, malgré le peu de lumière qui venait du couloir, que le lit était vide. Son cœur s'arrêta. Il appuya sur l'interrupteur : le drap et les couvertures étaient impeccablement tirés, pliés en coin comme la bonne les préparait chaque soir ; personne n'y avait couché depuis la veille. En deux pas, il fut à la fenêtre. Il écarta brusquement le lourd rideau qui la masquait : elle était fermée ; il ne s'était donc pas enfui par là.

Il ressortit de la chambre. L'instant d'après, il était dans celle de Julio ; il alluma tout de suite. Et il resta sidéré en découvrant les têtes blonde et brune se soulever ensemble des oreillers et le regarder d'un air abasourdi, ensommeillé. Il eut à peine le temps de se réjouir de les retrouver tous les deux, qu'aussitôt il se demanda pourquoi ils étaient dans le même lit ; et, surtout, pourquoi leurs épaules découvertes étaient nues. Pris d'un horrible soupçon, il s'avança à grands pas, attrapa le drap et les couvertures, et les retourna d'un coup. La vision des deux corps, entièrement nus, enlacés face à face, le brûla à l'aveugler. Il avait vu quelque chose entre un nid grouillant de serpents et deux anges bienheureux se rendant grâces l'un à l'autre. Il resta figé comme une statue de sel.

Puis le sang recommença de circuler et lui monta à la tête. Il vit rouge. Des pédés ! Deux petits *pédés* ! Voilà qui étaient vraiment ceux qu'il avait recueillis ! qu'il avait mis chez lui ! dans la maison même de ses parents !... Une haine démesurée, animale, s'empara de lui à l'étouffer.

Il se redressa et, retrouvant le geste de son père quand il était enfant, il sortit sa ceinture. Il leva le bras, et il les frappa à toute volée. Il les fouetta indistinctement, l'un et l'autre, le blond et le brun, sur les flancs, sur les bras dont ils tentaient de se protéger mutuellement, sur leurs jambes entremêlées, sur leurs fesses et leurs cuisses, et, quand ils se retournaient comme des vives ou essayaient de s'échapper en se glissant hors du lit, il les repoussait à coups de pied. Il les frappait comme s'il avait voulu effacer l'image qu'il avait découverte dans le lit, pour arracher de leurs corps le vice odieux, intolérable, profondément abject, dont la vue seule était insoutenable, digne de Satan. Il

leur aurait cassé bras et jambes s'il avait pensé que cela aurait pu aider.

Il s'interrompit enfin, essoufflé. Il y avait longtemps qu'il n'avait plus connu une colère pareille. Les petites fiottes se tenaient dans le coin du lit, contre le mur, serrées ensemble comme pour réduire leur exposition, se raccrochant l'une à l'autre pour ne pas s'évanouir... Soudain, il se rendit compte qu'il bandait !... Il pensa que ce n'était pas si étonnant : à Miguelete, il aimait fouetter les femmes avant de les violer. Sans doute était-ce ainsi qu'il fallait aussi traiter ces invertis : s'ils ne voulaient pas se conduire comme des fils de famille, ils redevenaient juste des misérables, rien de plus que des putains.

Il laissa tomber la ceinture par terre, attrapa le blond par les hanches – « Enrique » et « Julio » s'étaient déjà effacés de son esprit –, et il le tira en le bousculant pour le tourner sur le dos. Tout en se déboutonnant, il lui releva les jambes, les écarta, puis il avança son membre dans la fente grand ouverte. Il eut un peu de difficulté à découvrir le petit trou, plus resserré que celui des femmes, mais quand il l'eut trouvé il l'ouvrit brutalement avec le doigt. Il plaça son gland, s'engagea dans la brèche, et il donna un coup de reins. Le gosse poussa un hurlement en se cambrant comme un arc. À cette heure, il n'y avait plus que Luis qui dormait à l'entresol, mais même s'il devait entendre quelque chose, il s'en moquait. Aussitôt il se défoula en lui bourrant le cul, sans retenue. Au plaisir qu'il ressentit, il se rendit compte indistinctement qu'il accomplissait là un désir qui était né, des mois plus tôt, dans la salle d'interrogatoire, et qui ne l'avait jamais vraiment quitté... Il jeta un coup d'œil au brun, qui le regardait avec des yeux hallucinés. Son fils ? Quelle blague ! Juste une petite tapette, rien de plus !

– Ça te plaît de le voir se faire mettre ?...

Il l'attrapa par les cheveux et, d'un coup, lui rabattit le visage sur le ventre du blond.

– Eh bien, vas-y, fais-toi plaisir, bouffe-la, ta petite lopette !

Mais évidemment rien ne se produisit, le blond ne bandant pas et le brun ne cherchant pas à le prendre. Il le claqua sur la nuque.

– Allez ! suce-le ou je te casse le bras !

Le petit pédé finit par se décider et, mettant les mains, il s'empara des affaires de son infâme giton pour s'en introduire un bout dans la bouche. Cette vision l'exaspéra.

Il ressortit du premier, attrapa le second par les hanches, et le tourna sur le lit pour le présenter fesses vers lui, à quatre pattes. Celui-là, il le prendrait comme une chienne ! Il s'avança entre ses jambes, et il lui ouvrit le cul en le relevant. Il le fouilla brutalement avec les doigts pour trouver son orifice, et ensuite il le pourfendit de son sexe, plus violemment encore que le précédent. Le gosse poussa un hurle-

ment. Il se redressa et se débattit comme un diable, mais il n'eut aucun mal à l'immobiliser en lui tordant le bras dans le dos.

– Allez, fais ton travail de pédé : continue de lui bouffer les couilles ! Vas-y !

Et le prenant par la nuque, il lui rabattit la tête sur la pine du blond qui avait vaguement commencé de se gonfler. C'était bien la preuve qu'ils aimaient ça ! Il se remit à pistonner brutalement le derrière du brun, qui couinait comme une souris prise au piège, et qui avait bien du mal à continuer à sucer la bite de l'autre.

À un moment, les yeux lui piquèrent, et il fut obligé de s'interrompre. Il sortit du cul du brun, et il resta en suspens, à reprendre son souffle, immobile. Du coin de l'œil, il voyait que les deux, figés comme des daims dans un faisceau de phares, l'épiaient craintivement. Il était dégoûté. Il reconnaissait qu'il s'était trompé. Mais c'était compréhensible, on ne pouvait d'un coup de baguette transformer des rebelles en individus normaux, en garçons de bonne famille. Cependant, il était très déçu ; il avait fondé de grands espoirs sur eux ; il avait véritablement pensé qu'il allait vivre avec deux fils, dont il se serait occupé seul, sans une Mirtha pour lui reprocher à tout instant ses méthodes d'éducation. Ce projet avait définitivement avorté. Il allait maintenant falloir se débarrasser de ces deux dépravés. Un vol plané dans l'air frais, un saut de l'ange au-dessus de l'océan, leur remettrait les idées en place... Mais d'abord, il ferait payer ces petites putes.

Il se releva et, debout face à eux, il se déshabilla. Il déboutonna sa chemise, la retira, et la déposa sur le bureau. Les deux continuaient de le surveiller du coin de l'œil ; ils n'en menaient pas large. Il défit son pantalon, le baissa avec son caleçon, enleva ses chaussures et ses chaussettes en même temps. Quand il se redressa, il était fier que son phallus fût toujours dressé.

Il attrapa le blond par le bras et, le tirant d'un coup sec, il le fit tomber à genoux devant lui.

– Viens ici.

Il le prit par le menton et le redressa. Malgré ses cheveux maintenant plus courts, il gardait un visage de fille. En fait, il n'était rien d'autre qu'une pisseuse.

– Ouvre la bouche !

Le gamin entrouvrit timidement les lèvres. Il se prit la bite et la promena longuement dessus, allant se lubrifier le gland sur la langue fine qui se dérobaît sous ses incursions, revenant coulisser sur la chair de la bouche, souple, délicate, si fraîche. C'était vraiment dommage qu'ils ne fussent pas des nymphettes ! Il ne leur manquait pas grand-chose, seulement une paire de jolis seins. Il aurait alors fait installer deux cages au sous-sol, dans l'une des caves, tout au bout, et il les aurait gardées là, à poil, comme des animaux familiers. Et il serait des-

Un ange passe

cendu se les faire chaque fois que lui en serait venue l'envie. Il aurait pu les baiser tranquillement, jusqu'à la corde...

Il prit le visage du petit pédé dans ses mains pour l'immobiliser, et il s'enfonça voluptueusement dans son museau. Il soupira quand il heurta le fond de sa gorge et qu'il sentit sur lui le hoquet qui l'étranglait. Il jouissait de se reculer et de revenir cogner dans ces muqueuses contractiles, se frottant sur la langue qui se retournait en tentant en vain de le repousser.

Puis il avisa l'autre phoque, et il lui ordonna de venir.

– Suce-lui le cul.

Le brun descendit du lit à son tour, s'agenouilla, posa timidement les mains sur les hanches de son bardache.

– Mets-lui la langue. Et jusqu'au fond !

Il voulait visualiser ces gestes répugnants pour mieux renoncer à ceux qu'il avait reçus, hébergés, abrités, ceux auxquels il avait donné son nom. Il voulait les flétrir pour mieux s'en détacher, les avilir pour les répudier sans regret... Le brun se décida et enfonça son visage entre les fesses de sa chochette. C'était incroyable ! Rien ne les dégoûtait !... Il se recula, regarda le blond qui essayait en vain de recracher.

– Alors ? Ça te plaît ?...

La tapette avait effectivement des larmes aux yeux, le regard charviré.

– Petite ordure !...

Il se renfonça dans sa bouche et le cogna plus rudement encore. Mais la vision de la tête brune affairée entre les fesses étroites et blanches faillit le faire éclater. Il se recula de nouveau, examina le blond : il avait l'air égaré, comme s'il ne savait plus qui il était.

– Allez, lèche-moi les couilles, maintenant. Tête-les comme ta mère, enfoiré !

Mais le gosse ne bougea pas. Il le gifla alors à toute volée. Sa tête vola sur le côté et ses cheveux s'éparpillèrent sur son front. Cela lui fit du bien. Il recommença, dans l'autre sens. À présent, ce petit enviandé avait les deux joues bien rouges, comme des tranches de jambon !

– Vas-y maintenant !

Il se décida et, sortant une langue tremblante, il l'effleura sous les bourses. Il lui donna une taloche sur la nuque.

– Mieux que ça ! Lèche-moi vraiment !

Il allait faire de ces lopettes de vraies petites professionnelles ! La tantouse en herbe s'appliqua davantage et, en sentant la langue pointée lui tourner autour des boules, il eut une telle sensation qu'il tressaillit et se renversa en arrière. De nouveau, il fut contraint de s'écarter.

Un ange passe

Il se rendit compte que pendant ce temps le brun ne faisait pas grand-chose. Il allait le remettre au travail. D'une nouvelle taloche sur la nuque du blond, il le fit basculer en avant ; il tomba sur les mains, à quatre pattes.

– Ta gueule, par terre ! Et ton cul, en l'air !

De son pied nu, il appuya sur le dos de la tapette pour qu'elle descendît les épaules jusqu'à toucher le sol.

– Allez, écarte les genoux !

Il tourna autour de lui, le contemplant dans cette position obscène : on aurait dit un crapaud ! Il donna un coup de genou dans le dos du brun.

– Maintenant, tu vas pouvoir faire du bon travail ! Mets-lui la langue dans le trou, et bien au fond !

Il l'attrapa par les cheveux et le poussa en avant.

– Allez, vas-y : lèche-le !

Il ne le laissa pas avant qu'il ne vît la langue rose lui sortir entre les lèvres, non moins aguichante que celle d'une femme, et remonter dans le fond de la raie, passant sur la minuscule encoche de l'autre. C'était absolument écœurant à voir... Il aurait voulu que le brun s'avilît tout à fait en se polluant, qu'il enfonçât réellement la langue dans le cul, jusqu'au bout, mais il ne pouvait plus attendre, il ne tenait plus. Il le tira en arrière.

– Allez, branle-toi, maintenant. Tu vas biter ton chéri !

Et devant l'air d'incompréhension de ce petit imbécile, il le gifla à son tour.

– Tu vas le « baiser » !... Tu piges ça ?

Le mignard se tenait la joue, ahuri.

– Et fais-la-toi bien dure, ta mouillette, que tu puisses le piquer !

Il leva la main pour lui en envoyer une autre, mais le gosse se décida de lui obéir et se mit maladroitement la main à la pine. Il l'observa se fabriquer, et il remarqua que ça lui venait plus vite qu'il n'aurait cru. Évidemment, ce petit pédé devait se régaler à l'idée d'enfiler son compère !

– Vas-y !

Le brun s'approcha, il posa timidement la main sur la fesse du blond, et il avança sa petite queue dans la fente ouverte par la position. Devant son indécision, sa maladresse, il crut voir un ingénu ; il eut un doute : était-ce sa présence qui l'impressionnait, ou était-ce la première fois qu'il faisait cela ? Après ce qu'il avait découvert dans le lit, il ne pouvait être vierge ! Mais peut-être était-ce lui qui faisait la femme ? Il aurait plutôt imaginé que c'était le blond, qui paraissait plus efféminé.

– Tu veux que je t'aide, ou quoi ?!

Un ange passe

L'idée de jouer les entremetteurs l'excita. Il lui prit sa trique et la conduisit sur l'objectif. Elle était dure, mais il sentit aussi combien la peau en était tendre, délicate, et cela l'émoustilla. Il décalotta le gland, gros comme un œuf de pigeon, cracha entre les fesses sur le trou minuscule, et il amena l'un sur l'autre.

– Vas-y, maintenant. À toi !

Le petit pédoc ne se fit guère prier davantage. Halluciné, il assista à la disparition de ce joli membre dans le cul juvénile. Il était incapable de détourner les yeux de ce spectacle répugnant. Deux tafioles accouplées ! C'était la première fois qu'il voyait cela de sa vie !

– Allez, vas-y, et bourre-le bien !

Mais la petite crapule y allait trop doucement à son goût, il paraissait incertain, il ouvrait de grands yeux, on aurait dit qu'il se retenait, comme s'il découvrait la vie, comme s'il plongeait dans l'inconnu.

Soudain, il s'agenouilla, se posta derrière lui, et le prit par les hanches.

– Tiens ! je vais te montrer comment on baise une pute !

Il lui souleva le cul, s'avança dans la fente étroite, retrouva le petit trou, et d'un bon coup de reins il s'enfonça. Le gamin hurla en se tortillant comme une anguille. Il grogna de satisfaction en retournant dans ce jeune cul bien chaud, bien serré. Aussitôt il se mit à le labourer comme s'il avait voulu le percer de part en part. Ses secousses se transmettaient depuis les reins du brun dans ceux du blond ; il se rendit compte qu'il n'aurait pas fait ça avec des filles.

L'excitation monta d'un cran. Il fut encore obligé de se retirer. Le brun en profita pour en faire autant. Il eut envie de voir si l'autre serait plus actif... Il se releva. Il attrapa le brun par le bras et d'une secousse le redressa.

– Mets-toi là !

Le gamin s'assit sur le bord du lit, les yeux baissés, le rose aux joues. Apparemment, il devait tout de même ressentir quelque honte à faire la démonstration de son vice, de sa dépravation ? Il le repoussa sur le dos. Puis il donna du pied un coup dans le flanc du blond.

– Et toi, lève-toi !

Comme il ne se dépêchait pas assez à son goût, il l'attrapa par le bras et le tira devant l'autre.

– À ton tour. Et d'abord, branle-toi correctement. Ton miché, il te l'a mise bien dure.

Le blond se la prit, mais mollement, plus pour faire semblant que pour arriver à un résultat. Il ramassa alors sa ceinture qui traînait par terre, et il la lui envoya en travers du dos, à toute volée. Le gosse bondit en hurlant.

– T’as compris ? Branle-toi ! Et sérieusement. Sinon je te fais la peau.

Il eut des larmes plein les yeux, mais il se mit à se frictionner plus efficacement. Bientôt, sa queue lui remonta entre les doigts.

– Bravo. C’est mieux !

Il lui mit la main sur la nuque, lui caressa le dos, il toucha avec satisfaction l’empreinte rouge vif de la ceinture qu’il venait de lui faire et qui traversait celles de la correction précédente, encore bien visibles, puis il lui descendit sur les fesses. Il avait une peau de gonzesse, mais à l’intérieur il le sentait tendu, nerveux, découplé comme un poulain. Il reconnut que cette alliance était très bandante... Il se tourna vers le brun :

– Allez, ouvre tes guiboles, toi.

Le gosse obéit timidement. Il le prit par les chevilles et lui replia les jambes en les écartant, jusqu’à ce qu’il eût le derrière en l’air. Puis, au blond :

– Vas-y, mets-le-lui.

Et, comme il l’avait fait avec l’autre, il lui attrapa la verge. Elle était tout aussi douce, d’une forme légèrement différente, plus fine et plus longue, plus arquée, mais pareillement dure, et tout aussi satinée. Il l’amena sur sa cible. Il cracha dessus. Cette fois, il alla jusqu’à étaler sa salive sur le petit trou et la faire pénétrer à l’intérieur. Il en recouvrit également le gland qui était sorti de sa peau, rose et délicat comme un litchi.

– Allez, mets-la lui bien profond...

Le blond ne montra plus de résistance, et à son tour il s’enfonça dans le derrière de son complice. Le brun poussa un gémissement qui disait assez combien il jouissait de se faire mettre. Il assistait à ce spectacle avec une intense fascination. Des dégénérés ! Deux dégénérés ! Et il avait voulu en faire ses fils !

– Et maintenant, besogne-le bien, comme une bonne petite pute qu’il est !

Le gamin se mit en mouvement sans plus beaucoup de réticences. Ses reins alternativement se creusaient et se rehaussaient, et leur ligne sinueuse était ensorcelante. Très vite, il remarqua que l’expression sur son visage changeait, il fermait les yeux, renversait la tête en arrière. Ce petit salaud prenait son pied, sans vergogne, devant lui !

Il voulut voir jusqu’où ils iraient. Il saisit le blond par la nuque et il pesa sur lui pour le pencher en avant. Il lui amena le visage sur celui de son congénère.

– Allez, roule-lui une pelle !

Quand les lèvres des deux gosses se rejoignirent, il ressentit une sorte de décharge électrique. Il trouvait cela encore plus obscène peut-

Un ange passe

être que de les voir s'enculer. Il ricana, nerveusement, mais il était impuissant à se détourner.

– Et fourrez-vous la langue ! Les chochottes, ça se suce la lavette, non ?!

Les yeux lui sortirent de la tête quand il vit le blond entrouvrir la bouche. Il distingua nettement sa langue rouge qu'il pointait, qu'il avançait dans celle de l'autre. Il l'embrassait vraiment ! Il lui mangeait la bouche ! C'était insupportable. Il se sentait impuissant, désarmé. Il était à l'extérieur d'une sphère dans laquelle il ne pouvait pénétrer, il était rejeté, exclu.

De rage, il attrapa le blond par les cheveux, le tira brutalement en arrière, et il le décula de l'autre. Il le fit rouler sur le dos, l'ouvrit brusquement, et se plaça entre ses cuisses. Il retourna en lui, d'un coup. Il se mit aussitôt à le travailler avec la dernière violence, claquant de ses hanches contre les fesses livrées de ce petit empaffé comme s'il avait voulu le pourfendre, le défoncer, le tuer, là, tout de suite. Puis, sans cesser de le labourer, il se courba sur lui, et il fit ce dont cette racaille avait cherché à l'exclure : il l'embrassa. Il entra dans sa bulle. Il lui mordit les lèvres, il lui fouilla la bouche désespérément, il lui pompa la langue pour la lui arracher. Il était enfin accouplé par les deux bouts, il avait lui aussi établi le cercle, il avait rompu celui avec lequel ils avaient voulu l'écarter, le repousser !

Mais les sensations que lui donnait cette bouche gracile, conjuguées à celles des contractions qui emprisonnaient son membre, eurent une intensité à laquelle il ne s'attendait pas. Un bref instant, il pensa qu'il s'était contenu trop longtemps, qu'il outrepassait ses forces. Cette fois, ce ne fut pas lui qui choisit, ce fut son corps qui abandonna. Ses ressorts internes se déclenchèrent, il se cabra, il se tendit comme une sangle, comme la rêne d'un cheval emballé qu'on retient, et en un trait de feu son foutre douloureusement lui traversa le ventre. Une vague de fond s'abattit sur lui, son esprit fut emporté, tournoya dans la jouissance, il n'était plus qu'un ludion perdu dans l'océan. Et soudain, l'éclair immaculé le frappa. C'était la première fois qu'il en voyait d'un blanc aussi éclatant. Il pensa qu'il criait. Sa mère lui sourit. Il l'appela ; mais en vain. Elle s'évanouit dans une profonde obscurité.

*

Enrique s'était réfugié dans le recoin du lit, nu, tremblant d'effroi. Il ne pouvait se délivrer de l'angoisse qu'il avait eue quand l'homme tout à coup s'était affaissé sur lui, qu'il était retombé, inerte, comme un sac de sable. Alors que le membre qui l'avait déchiré était encore dur, que les bras et les jambes restaient contractés autour de lui, plus rien ne bougeait, le colonel était devenu aussi immobile qu'une sta-

tue ; il avait pensé qu'il s'était soudainement endormi. Au bout d'un temps, lentement, il avait essayé de se dégager, de le repousser. Mais il n'y arrivait pas, il était trop lourd. Finalement, Julio l'avait aidé. À deux, ils étaient parvenus à le retourner, et Enrique, à demi mort, s'était extrait de sous le corps inerte... Puis, comme ils voyaient que leur bourreau ne bronchait toujours pas, Julio avait eu l'audace de mettre l'oreille contre sa poitrine. Il s'était redressé, tout pâle ; il n'entendait pas le cœur.

Enrique observait le cadavre nu, resté sur le flanc, à cheval sur le bord du lit. Il paraissait épais, lourd, et le torse poilu où pointaient deux grands tétons était particulièrement écœurant. Il n'arrivait pas à se convaincre que Pérez fût mort comme cela, d'un coup. Peut-être avait-il eu une attaque ? Si c'était le cas, il fallait croire qu'ils étaient à jamais débarrassés de leur tortionnaire. Il ne parvenait pas à s'en persuader. Ainsi, ils auraient tout de même réussi à supprimer Pérez ? Ce n'était pas exactement de la façon dont Raúl l'avait prévu !...

Julio, pelotonné à côté de lui, lui posa la main sur l'épaule.

– Enrique... Je ne sais pas ce qu'il va se passer, maintenant... Mais, quoi qu'il arrive, faut qu'on reste ensemble.

Enrique releva la tête, le regarda sans comprendre. Julio reprit :

– Toute notre vie. Je veux que... qu'on reste ensemble... toute notre vie. Quoi qu'il arrive.

Enrique mit un instant à intégrer ce qu'il lui disait. Mais, ensuite, les larmes lui montèrent aux yeux. Il avait désiré Julio depuis si longtemps, et maintenant c'était lui qui venait faire sa demande ?... Lentement, il se redressa, ouvrit les bras, et il l'attira sur lui. Il le serra tendrement. Nus comme Adam, ils restèrent accrochés l'un à l'autre, leurs bras s'enroulant autour de leurs corps, tels des lianes enlacées aux branches.

*

Julio observait la salle d'attente dont les murs disparaissaient derrière des rayonnages couverts de vieux dossiers. Il se sentait endimanché, mal à l'aise, inquiet. C'était la première fois qu'ils portaient costume et cravate, lui un costume sombre et une cravate bleue, Enrique un costume gris clair et une cravate rouge Bordeaux. Ils les avaient trouvés dans l'armoire de la chambre où dormait Julio, et ils avaient compris qu'ils avaient dû appartenir à Pérez, quand il avait à peu près leur âge.

Un clerc entra et leur signifia de les suivre. Il ouvrit une grosse porte capitonnée et leur fit passer le sas. Installé derrière un bureau marqueté de bronze, affichant l'air agacé de celui dont le temps est précieux, le notaire leur fit signe de s'asseoir. Il n'y avait pour cela

que deux larges fauteuils, et en posant les fesses sur leur cuir brillant Julio se sentit un peu perdu.

Le notaire les dévisagea avec un déplaisir manifeste, il ne devait pas être habitué à s'adresser à des clients aussi jeunes, et, après quelques préliminaires, comme à regret, il leur lut l'acte de succession. La femme et la fille du colonel Jorge Pérez étant passées illégalement à l'étranger, elles avaient été déchues de tous leurs droits. Julio et Enrique héritaient donc pleinement des biens de leur père adoptif, en indivision.

Julio jeta vers Enrique un coup d'œil incrédule : la maison allait être à eux ? et tout le reste aussi ? ! Il était sidéré... Puis, se souvenant des opinions que professaient feu ses parents, il craignit un instant de devenir un de ces bourgeois qu'ils détestaient, un de ceux de cette classe honnie, et il eut honte. Mais il pensa que, tout de même, sa mère n'aurait pu s'empêcher d'être fière de le savoir riche ; et qu'Enrique serait dorénavant en mesure d'aider ses parents, dont les revenus étaient précaires. Mais surtout, si c'était bien cela – il n'osait encore se le figurer, cependant, un notaire, quand même, on pouvait avoir confiance... – ils allaient Enrique et lui vivre ensemble ? seuls ? sans contrainte ? !... À cette perspective, pris par une excitation grandissante, et malgré sa volonté de ne pas se réjouir trop vite, l'amorce d'un bonheur sans égal monta en lui. Les pensées les plus diverses se bousculaient. Il s'inquiéta de comment ils feraient pour s'occuper d'une maison pareille. Puis il se dit que Luis et les domestiques seraient toujours là pour les aider. Ensuite il se demanda s'ils pourraient congédier leurs précepteurs ? iraient-ils dans une école publique ?... De toute façon, avec Enrique, il se sentait plus fort : ils seraient bien capables de se débrouiller...

Le notaire redressa la tête. Il ajouta que, comme ils étaient encore mineurs, un tuteur avait été désigné pour gérer leurs biens et veiller sur eux jusqu'à leur majorité. Il regarda sa montre ; il aurait dû d'ailleurs être déjà là... La joie de Julio se rafraîchit. Un tuteur ?...

À cet instant, on frappa, et le clerc introduisit un homme assez corpulent. Le notaire se leva, et il serra la main du nouvel arrivant qui s'excusait piteusement de son retard. Il lui présenta les garçons :

– Voici vos pupilles... Enrique et Julio...

Il ajouta, d'un air entendu :

– Le séjour qu'ils ont passé chez le colonel Pérez les a amendés, semble-t-il, mais vous garderez à l'esprit d'où ils viennent...

L'homme se tourna vers eux et les examina.

– Mais ils sont tout à fait mignons !...

Julio le dévisagea : avec sa figure ronde et bonhomme, ses épais sourcils gris, son gros nez épaté, son sourire bonasse, il avait l'air plutôt inoffensif ; mais comment savoir ?

Un ange passe

Tout en caressant affectueusement la tête d'Enrique, il dit au notaire :

– Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude des enfants. Je suis certain que cela se passera très bien. Je vais m'occuper d'eux tout particulièrement !...

Puis, souriant à Julio d'un air paternel, il lui prit la joue dans sa main, large et onctueuse, et il la pelota gentiment.